Grand nettoyage à la maison rouge

Luce Minet

Introduction

Durant les six premiers mois de l'an 1976, ce que nous avons appelé « la Révolution idéologique » (RI) a chamboulé la vie d'une bonne centaine de militants au sein de notre groupuscule marxiste-léniniste, l'UC(ML)B – l'Union des Communistes (Marxistes-Léninistes) de Belgique – et fait la « une » de l'actualité du landerneau d'extrême-gauche du pays, soit un millier de personnes. Jusqu'aujourd'hui, ces événements n'ont cessé de polariser des réactions virulentes, des légendes, des ragots, y compris chez les historiens académiques.
Pour ses initiateurs, la « RI » reste un « ESNI » – un événement social non identifié, dans l'ordre d'idées de l'OVNI, l'objet volant non identifié.
Non que sa réalité soit incertaine, mais sa nature, sa logique interne… ?
Que s'est-il passé en ce début 1976 ?
Des choses fondatrices de notre identité sociale, de nos amours, de notre façon de vivre. Des choses secouantes, dangereuses ; irrépressibles, violentes et libératrices comme un accouchement. La sanie, la pagaille, le bruit et la fureur. Un séisme. Notre deuxième naissance.

Mais encore ? Mystère ; nous ignorons toujours pourquoi cet ESNI a pu avoir lieu et aboutir, grosso modo, à un résultat. Nous ne pouvons que le relater.
Ce qui n'est pas facile non plus car le jargon révolutionnaire rend peu lisibles les documents d'époque, dont une partie d'ailleurs a été volée, et la plupart de nos objectifs étaient illusoires, à commencer par la possibilité d'une révolution dans un délai relativement court.

Malgré tout, nous essayons de relever le défi. D'abord en 1984, une première version à usage interne, au moment où nous nous engageons en marge du mouvement traditionnel ; puis en 2004, une version un peu allégée, à l'occasion de la création du site de nos publications ; en 2019, la rédaction de mes mémoires ramène l'ESNI sur le tapis, tandis que de son côté, Michel le retrouve dans le cadre de sa critique du PTB avec lequel nous partageons une préhistoire de 1971 à 1976.
Aucune version ne nous satisfait, ce truc semble rétif à toute forme de récit, alors pourquoi s'obstiner ?
Plus de quarante ans après, on peut se demander si un historique de ce mouvement présente quelque intérêt.

Pourtant... Alors que notre société policée, hypocrite parvient à éviter depuis 1968 toute remise en cause massive des castes dirigeantes, mis à part l'affaire Dutroux, plusieurs centaines de personnes se prétendant révolutionnaires se sont trouvées dans une situation de crise. La Révolution idéologique a fait apparaître la vraie nature de ceux qui y ont été impliqués, particulièrement les dirigeants et les militants intellectuels. La façade qui protégeait depuis plusieurs années les touristes, les arrivistes et les infiltrés s'est écroulée en quelques semaines – en même temps que les militants authentiques se libéraient de leur myopie conciliante avec les façades en trompe l'œil.
La Révolution idéologique : une révolution dans un verre d'eau ?
Question nombre, je dirais même dans un dé à coudre. Mais quand l'eau gèle ou quand la glace fond, dans un dé ou dans un lac, ne s'agit-il pas d'un phénomène de nature identique ? Ne peut-on l'étudier aussi dans un dé ?
Le tout est de démontrer qu'il s'est bien passé une mutation fondamentale dans notre petit cercle marxiste-léniniste en ce début 1976.
Les aspects principaux concernent le rôle spécifique et irremplaçable des ouvriers dans une situation de crise. Mais il y a peut-être aussi des leçons à tirer pour des mouvances en recherche d'un changement de société et situées en dehors du monde ouvrier. Des éléments de réponse ont été apportés à des questions importantes comme celles-ci : « Qu'est-ce qu'un théoricien engagé ? », « Quelle division du travail établir au sein d'une association, quels rapports entretenir entre la direction et la base, entre le groupe et la population ? », « Quel lien entre vie privée et vie militante ? » « Quel écart tolérer entre les déclarations et la pratique ? ».
Sans oublier la question que les braves engagés ne se posent jamais : « Notre association peut-elle être infiltrée ? ».

Venons-en à celle qu'un brave engagé de l'UC(ML)B se pose un beau jour de novembre 75, à propos de l'écart entre les déclarations et la pratique : « Que faisons-nous ? ».

29 ans, marié et père d'une fille de trois mois, vivant grâce au revenu de sa femme implantée à la FN et de l'aide occasionnelle des parents, Michel dirige le groupe avec Éric, depuis sa création en 1972. Une inquiétude, une colère sourde l'envahissent tandis que la question, la périlleuse et excellente question, s'enfle en « Mais qu'est-ce qu'on fiche, nom d'une pipe ? ». (Il s'exprime ainsi, en y mettant l'impact d'un « Qu'est-ce qu'on fout, nom de dieu ? »)

Ce qu'on *fait* n'a rien à voir avec la liste des tâches au programme de la semaine (telle réunion, tel rapport à lire ou à écrire…), non, il s'agit du noyau de l'engagement révolutionnaire, vu au travers d'un arrêt sur image sans complaisance qui révèle soudain le grand écart. Comme lorsqu'on se demande, dans un couple apparemment réussi, « Est-ce qu'on s'aime vraiment ? » ou « Est-ce qu'on s'aime encore ? ».

Un pied dans les déclarations élevées, un autre dans la pratique vaseuse, la hideuse posture du grand écart annonce la chute imminente dans la vase de l'intégration ; ou l'écartèlement de l'implosion. *Nous ne faisons pas ce que nous disons,* telle est la réponse à sa question.

Il a déjà connu ce divorce entre la théorie et la pratique quand il militait à la base au PC de Grippa ; avec d'autres jeunes, il a participé à un mouvement de critique interne qui s'est conclu par l'écroulement du parti. Au moment où l'UC se mettait sur pied et cherchait avec qui s'unir dans la constellation des cercles prétendument ML, il a approfondi l'analyse du phénomène Grippa et de ses épigones, Clarté et l'Exploité, Il reconnaît certains symptômes de la maladie, niée par le malade pour qui « Tout va très bien, madame la Marquise ». Et de fait, l'UC paraît un cercle prospère, rallie toujours plus de militants, surtout à Bruxelles, se remue beaucoup, possède sa propre imprimerie, des locaux et des librairies rouges bien fréquentées, des finances confortables. Mieux encore, l'opposition à l'orientation (la *ligne*, comme on dit) a été défaite lors de la conférence nationale de l'été dernier.

En pratique, aucune des tâches prioritaires ne progresse. La recherche programmatique stagne, remise à plus tard par les urgences de l'activisme ; sur le terrain, nous luttons seulement contre les excès, les abus du système ; la prolétarisation (l'intégration de plus d'ouvriers, leur accès aux postes de responsabilité) recule ; le congrès d'unification avec les deux autres cercles ML frères, AMADA et Lutte Communiste, devient de plus en plus improbable, des militants d'AMADA commencent à débarquer à Liège et à Charleroi, sans susciter de réactions sérieuses dans nos rangs.

Aux grands maux, les grands remèdes.

En s'inspirant de la GRCP chinoise (Grande révolution culturelle prolétarienne), appeler la base et les proches à un mouvement de critique pour découvrir à tous les niveaux ce qui ne va pas, les *vices cachés*, c'est-à-dire les pratiques réelles, pas celles des rapports écrits. Stopper l'activité courante, supprimer toutes les structures au profit d'assemblées à portes ouvertes.

Avant d'entrer dans le vif du sujet et de découvrir les péripéties provoquées par ce remède de cheval, il vous faudra sans doute prendre connaissance des particularités du traitement chinois, puis d'un résumé des antécédents du malade et de son cadre de vie ; si besoin est, recourir au glossaire médical composé à l'intention des profanes.

Bonne route !

La révolution culturelle en Chine

Les communistes chinois estimaient que l'Union soviétique avait abandonné les idéaux révolutionnaires et se dévoyait dans une forme de capitalisme.
Pour éviter que la Chine suive le même cours, Mao et ses proches appelèrent la population à se lancer dans un vaste mouvement de critique. Les objectifs étaient ambitieux : débusquer les dirigeants bureaucratisés, former les ouvriers et les paysans pour qu'ils participent pleinement à l'exercice du pouvoir. Il s'agissait essentiellement d'obtenir des avancées dans la résorption des grandes divisions du travail (ouvriers et intellectuels, ville et campagne, hommes et femmes...).
Malheureusement, une fois de plus, il n'existe aucune analyse approfondie de cette expérience. On est passé des louanges dithyrambiques à des dénonciations virulentes, aussi bien en Chine qu'en Occident. Pourtant des phénomènes intéressants se sont produits, comme la critique publique des dirigeants par la population, rompant avec une pratique bureaucratique et oppressante. Des ouvriers et des paysans ont été amenés à intervenir dans des domaines qui leur étaient étrangers, comme l'université ou l'administration. Manifestement, les conditions n'étaient pas réunies pour changer la nature de la société, pour la bouleverser en direction d'une société sans classes ; les objectifs étaient utopiques, hors d'atteinte. La porte était ouverte à une critique excessive, dévastatrice de tout et de rien, à la mise en place parfois brutale de réformes inopérantes (envoi des intellectuels dans les usines et les campagnes, blocage des institutions, remplacement des dirigeants ayant commis des erreurs minimes par des éléments gauchistes...). Finalement, le désordre et le découragement ont emporté le mouvement dans une sorte d'anarchie destructrice. Le rétablissement de l'ordre a conduit au rétablissement d'un pouvoir que la Révolution culturelle voulait justement prévenir.

Quelques définitions

Dictature du prolétariat

Selon le marxisme, la démocratie sous le capitalisme est en réalité une dictature exercée sur les travailleurs par une minorité de privilégiés, avec en tête les dirigeants des grandes entreprises et les politiciens au pouvoir ; la démocratie n'est pratiquée qu'au sein de ces favorisés.
Pour atteindre une société sans classes, composée d'hommes libres, le marxisme prévoit une étape intermédiaire, la dictature du prolétariat, où règnerait la démocratie pour la grande majorité travailleuse de la population et où un pouvoir autoritaire empêcherait les anciens dirigeants de restaurer le capitalisme.
Si l'on s'en tient à la théorie, ce serait une erreur de se braquer sur le mot *dictature*. Car la population passerait de la dictature de la bourgeoisie à la démocratie pour elle (démocratie prolétarienne, pour ceux qui ne possèdent pas les moyens de production). Dans l'ensemble, la société serait donc supérieure à celle que nous connaissons aujourd'hui, bien plus démocratique, sans comparaison aucune. Rien à voir avec le *totalitarisme* auquel on identifie la dictature du prolétariat marxiste.
Dans les faits, la révolution soviétique s'est transformée progressivement, après une transition bouillonnante, en une sorte de capitalisme d'État. Tous les pays communistes ont subi cette évolution (certains n'ont même pas connu de transition, lorsque le *socialisme* a été imposé de l'extérieur).
La dictature du prolétariat relève donc jusqu'à présent de l'utopie.
Quelle sera la nature du pouvoir qui succèdera au capitalisme ? La question n'est pas résolue, loin de là. Ce n'est pas en caricaturant le marxisme et l'expérience soviétique qu'on avancera vers un projet ouvrant la voie à une libération complète des peuples. Il y a certainement des éléments à reprendre de la théorie marxiste comme de la pratique du mouvement ouvrier.

Dogmatisme

Toute une série d'organisations ont interprété le marxisme-léninisme de manière figée, raide, sectaire, s'absorbant dans la *lecture* des *classiques* et délaissant la pratique, méprisant même ceux qui essayaient

d'appliquer la théorie. Ils font penser à certaines tendances religieuses. En Belgique, il y eut le petit groupe Comité Joseph Staline, ainsi qu'un courant au sein de l'UC(Ml)B.

Gauchisme, spontanéisme, radicalisme

Tendance de gauche outrancière, qui se caractérise, en milieu ouvrier, par une surenchère vis-à-vis des revendications syndicales et par une dénonciation outrancière des dirigeants et des responsables influencés par le réformisme. La révolte aveugle se résorbe généralement quand un avantage ou un privilège *compense* la raison du mécontentement (ex. devenir délégué syndical ou contremaître). On parle souvent de *maladie de jeunesse*.

Marxisme-léninisme

Dans les années 60, une grande polémique s'engagea entre les partis communistes prosoviétiques et les partis communistes prochinois, avec à leur tête le Parti communiste chinois dirigé par Mao Tsé-toung et le Parti du Travail albanais dirigé par Enver Hoxha. Tous les partis communistes se référaient au marxisme-léninisme (théories de Marx, Engels et Lénine), mais les membres des organisations prochinoises et proalbanaises se distinguaient en portant le nom de *marxistes-léninistes* ; plus tard, certains s'appelèrent *maoïstes*.
L'UC(ML)B se rattachait au marxisme-léninisme prochinois et proalbanais, mais, en même temps, prenait dès le début ses distances par rapport au mouvement, principalement en mettant comme priorité absolue la nécessité d'élaborer un programme adapté au capitalisme développé en Occident (la « société de consommation »), tandis que quasiment toutes les autres organisations marxistes-léninistes se contentaient de reprendre les vieilles recettes. La démarche de l'UC(ML)B conduira ultérieurement les deux dirigeants qui ont mené la Révolution idéologique à reconnaître les limites même du marxisme-léninisme.

Néorévisionnisme

L'UC(ML)B et quelques autres groupes marxistes-léninistes ont accusé certains partis prochinois et proalbanais d'avoir seulement ravalé la façade en scissionnant avec les partis prosoviétiques. L'UC(ML)B visait en premier lieu le premier parti prochinois fondé en Europe, le Parti communiste dirigé par J. Grippa. Puis, il s'est avéré que la plupart des partis prochinois ou proalbanais se différenciaient des autres uniquement par un langage ultra-révolutionnaire et une surenchère revendicative. La plupart ont disparu. Le Parti du Travail de Belgique (PTB), né de l'organisation marxiste-léniniste AMADA (Alle Macht aan de Arbeiders), est de la même veine.

Procès populaires

Dès 1936, en Union soviétique, des dirigeants communistes furent accusés des pires méfaits : espionnage, sabotages, meurtres, noyautage...
Des procès publics mirent en lumière leurs aveux et de nombreux faits accablants. Les accusés furent condamnés à de lourdes peines, captivité ou exécution.
Par la suite, ces procès furent généralement considérés comme *truqués* : aveux extorqués, faux documents, pressions en tous genres... Est-ce vrai en partie ou totalement ? Les points de vue exprimés dans la littérature ne semblent pas s'appuyer sur des recherches sérieuses, comme pour tout ce qui se rapporte à un bilan de l'Union soviétique. Existe-t-il des ouvrages fiables sur ces questions ?

La Révolution culturelle en Chine se différencia des procès soviétiques en associant la population à la critique des phénomènes négatifs au sein des organes dirigeants. Elle contenait une critique au moins implicite des procès staliniens montés en vase clos, en dehors de tout contrôle populaire, ouvrant la voie à la délation, la torture... pour éliminer des *gêneurs*, c'est-à-dire des dirigeants honnêtes et dévoués.
Cependant, la Révolution culturelle n'est pas parvenue non plus à séparer le bon grain de l'ivraie, car l'orientation était confuse, les attentes irréalisables ; dès lors, comment démêler dans la masse des critiques l'important et l'accessoire, la bonne ou la mauvaise façon de diriger, etc. ?

La Révolution idéologique au sein de l'UC(ML)B, ou mouvement de critique, démasqua plusieurs dirigeants qui ont été accusés d'être des infiltrés (des *comploteurs*). L'acte d'accusation devait être étayé. Habituellement, dans

les organisations ouvrières, c'est une sorte de *jury d'honneur* qui se prononce (par exemple, si un militant est accusé d'être un policier infiltré).
Lors de la Révolution Idéologique, pour éviter les dérapages des procès soviétiques et de la Révolution culturelle, l'accusation s'est appuyée à la fois sur une critique de la base (membres et non membres), sur des documents saisis, sur l'analyse des positions politiques défendues. Ensuite, le procès s'est déroulé en public, devant un Tribunal populaire. Le Tribunal était composé d'ouvriers non membres de l'UC(ML)B ; il condamna les accusés. La sanction était l'exclusion du mouvement.

Réformisme

Ce terme est apposé par l'extrême gauche (les communistes, les trotskystes...) aux partis socialistes accusés de se contenter de *réformer* le capitalisme en abandonnant la préparation de son renversement et son remplacement par le socialisme.

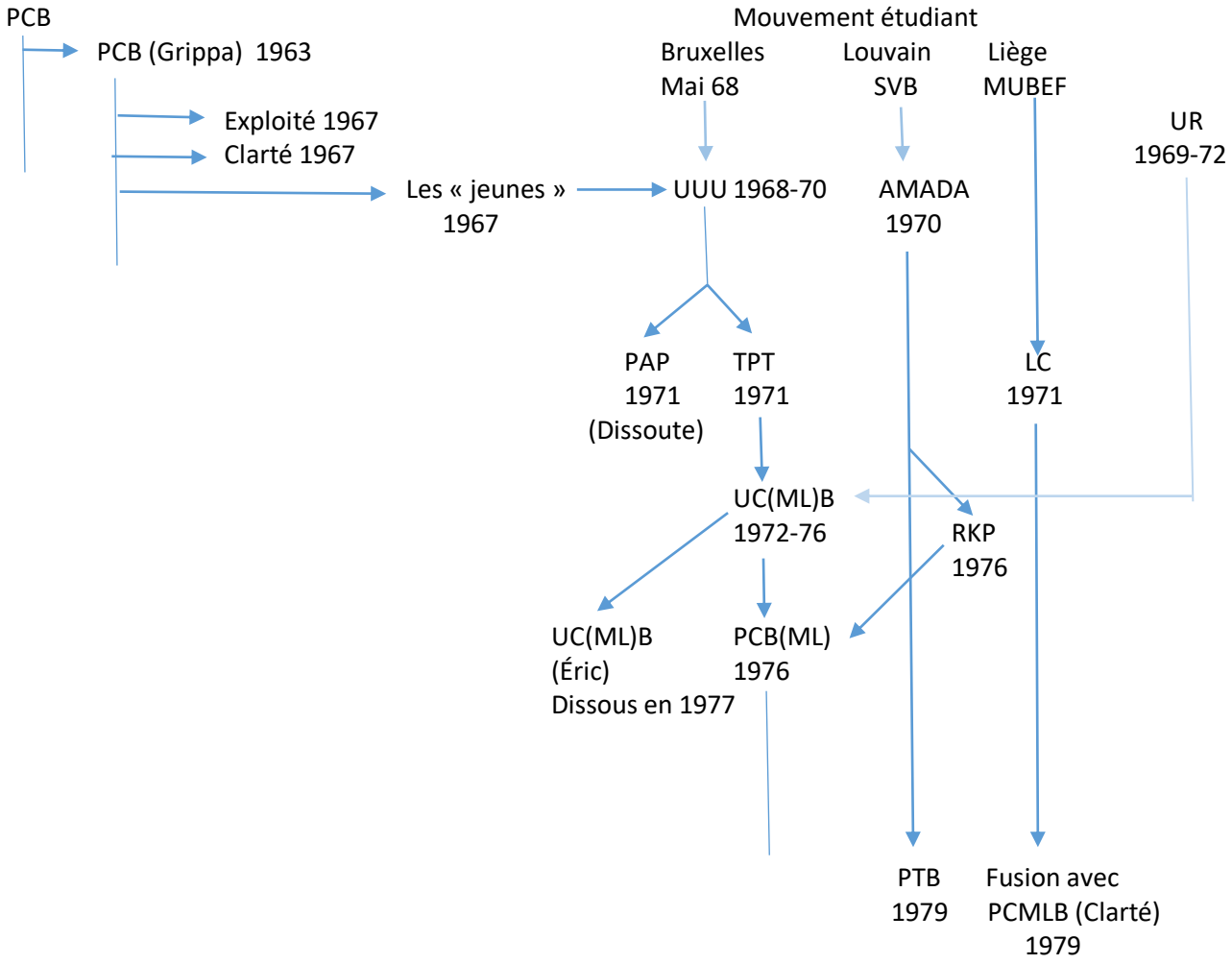
Révisionnisme

Ce terme définissait les partis communistes prosoviétiques accusés par les partis communistes prochinois (et proalbanais) de *réviser* la théorie marxiste-léniniste, de sorte qu'ils en ôtaient le caractère révolutionnaire pour lui substituer une forme de réformisme.

Structure de l'UC(ML)B

Lorsque débuta la Révolution idéologique, l'UC(ML)B comptait une cinquantaine de membres et deux à trois cents sympathisants.
Le comité central (CC): 3 membres élus à la Conférence de 1975 (Luce s'est ajoutée à Michel et à Éric, secrétaire).
Les cadres régionaux importants : Pierre à Liège, Léon à Charleroi, Sophie et Nadine à Bruxelles.
Une douzaine de cellules de base, principalement des cellules d'usine (FN et Cockerill à Liège, Providence et Caterpillar à Charleroi, Laminoirs de Jemappes à Mons, Clabecq dans le Brabant, VW à Bruxelles, etc.) et quelques cellules de quartier.
L'UC(ML)B dirigeait l'organisation de jeunes, l'UJC(ML)B, elle-même confiée à Éric C.

Tableau des groupes marxistes-léninistes belges de 1963 à 1979



AMADA : Alle Macht Aan De Arbeiders. Tout le Pouvoir aux ouvriers
LC : Lutte communiste
MUBEF : Mouvement Unifié Belge des Étudiants Francophones
PAP : Parole Au Peuple
PCB (ML) : Parti Communiste de Belgique (Marxiste-Léniniste)
PCMLB : Parti Communiste Marxiste-Léniniste de Belgique
PTB : Parti du Travail de Belgique
RKP : Revolutionair Kommunistisch Partij. Parti Communiste Révolutionnaire
SVB : Student Vak Beweging. Mouvement Syndical Étudiant
TPT : Tout le Pouvoir aux Travailleurs
UC(ML)B : Union des Communistes (Marxistes-Léninistes) de Belgique
UR : Comité Joseph Staline pour l'Unité Rouge

1. Première révolte contre la société de consommation

Le noyau de l'UC est issu de trois courants qui mirent en question la société de consommation : mai 1968, les grèves *sauvages*, les jeunes marginaux.

Mai 68

Le premier mouvement est venu des rangs des bénéficiaires du système.
En Mai 68, l'université était peuplée de cette génération de jeunes nés juste après-guerre, dans des familles petites-bourgeoises qui leur avaient assuré le mode de vie nouveau, loisirs et consommation. À la veille de s'intégrer activement dans la société et d'y prendre des responsabilités dirigeantes, une frange des jeunes déclencha une sorte de *baroud d'honneur*. Les revendications étaient confuses, elles se ramenaient à un fond commun : la vie de cadres qu'on nous prépare n'a rien de passionnant (c'est celle de nos parents) et pour y accéder il faut encore passer par tous les caprices des mandarins. Les *golden sixties* restaient sur l'estomac des enfants gâtés. Ils avaient faim d'autre chose.

Une minorité plus conséquente mit en cause le rôle des intellectuels, le mythe du savoir au service du progrès social. À l'époque de la Sécurité sociale, de l'enseignement obligatoire, de l'Organisation Scientifique du Travail, le médecin, le professeur ou l'ingénieur sont des rouages essentiels de l'oppression et de l'exploitation modernes.
Les références idéologiques allaient de la lutte du FNL au Vietnam, des guérillas d'Amérique latine, du Black Panther Party aux États-Unis, des fédayins palestiniens…, et des Mai italien, français et allemand ; et pour un certain nombre, la Révolution culturelle en Chine.
À ce courant participaient les *jeunes* qui avaient quitté le parti marxiste-léniniste de Grippa en 1967, lorsque celui-ci avait pris position pour Liou Chao-chi contre Mao et la Révolution culturelle. Avec une aile radicaliste de Mai 68, ils formèrent le groupe spontanéiste Universités-Usines-Union (UUU), qui se tourna vers la seconde vague de contestation sociale, les grèves *sauvages* des mineurs et des ouvriers de chaîne, éclatant à la file depuis 1969. Comme son nom l'indique, UUU se fixait l'objectif de relier le mouvement étudiant et le mouvement ouvrier spontané, en les radicalisant. Mais le mouvement étudiant, à part quelques flambées de lutte pour des revendications démocratiques (la Grèce...), s'enlisait dans les réformes (participation à la gestion). UUU était isolé, l'affrontement avec les autorités académiques prit un tour violent. En septembre 1970, après avoir bombardé de tomates et d'œufs pourris le recteur et son staff, plusieurs militants d'UUU furent emprisonnés pour un mois, puis, exclus. Leurs arrestations arbitraires ne donnèrent lieu à aucun procès.[1]

Plusieurs autres quittèrent l'université, souvent pour aller travailler en usine.

Les grèves sauvages

Les ouvriers français travaillant à la chaîne avaient lancé le slogan accusateur *métro-boulot-dodo*. En Belgique, les choses étaient moins explicites, mais le *ras-le-bol* envers la condition de robot était aussi profond. Jamais on n'entendait les grévistes discuter revenu, coût de la vie, consommation comme il aurait été logique vu les revendications salariales, mais bien travail assommant, vexations de la maîtrise, dégénérescence syndicale, hypocrisie du système où ils vivaient en marge, sous une intégration apparente. Ils accueillaient avec sympathie les étudiants révolutionnaires, en marge eux aussi. Où était l'embourgeoisement de la classe ouvrière ? Des ouvriers pères de familles, touchant d'assez hauts salaires, se retrouvaient au chômage, exclus du syndicat, surveillés par la BSR, embarqués dans des procès. Les grèves échouaient, les comités se disloquaient mais l'expérience recommençait ailleurs, avec les mêmes conséquences. La poussée était irrépressible.

---

[1] Voir « Ces historiens qui déforment notre Histoire »
(http://lmn-alter.domainepublic.net/spip.php?article23#histdef)

Courant d'une grève à l'autre, les révolutionnaires vivaient dans le sillage de ce mouvement avec l'impression que la révolution était déjà en vue. Ils partageaient avec les grévistes le rejet global de la société, ce point de vue négatif leur tenant lieu de programme.

Les jeunes ouvriers marginaux

Peu avant Mai 68, mais surtout à partir d'alors, se développa un mouvement informel de contestation et d'alternative parmi la jeunesse petite-bourgeoise (provos, hippies, quakers...) auquel se mêlèrent quelques jeunes du milieu ouvrier. Ils ne voulaient vivre ni comme leur parents, soumis au travail dégradant, ni comme la petite bourgeoisie, accrochée à ses privilèges. Ils investissaient leur désir de changer la vie en menant jusqu'au bout différentes solutions marginales extrêmement déviantes par rapport à leur milieu d'origine.
Certains arrivaient ainsi à en voir l'inefficacité, à surmonter ces échecs et à revenir finalement vers la tradition ouvrière.

Claudio

« J'ai eu des problèmes avec la direction dans deux écoles ; je me suis occupé du mouvement contre Vanden Boeynants en 1972, avec les trotskistes qui avaient certains contacts à l'école. J'ai quitté, j'ai été un peu travailler, puis j'ai décidé de partir en voyage. Mes parents auraient voulu que je réussisse mes études et que j'aie une meilleure situation qu'eux (mon père avait travaillé à la mine). Mais quand je leur ai annoncé mon intention, mon père ne s'est pas fâché ; pour lui, ou bien je devais aller travailler, ou bien je quittais la maison, mais il ne voulait pas que je reste là à ne rien faire. À ce moment, j'avais aussi eu des rapports avec des gens d'Exploité [autre groupe marxiste-léniniste], qui me poussaient à aller en usine. Mais j'ai été déçu par eux comme par les trotskistes. J'étais attiré par les anarchistes, l'hindouisme, le pacifisme ; j'ai fréquenté des hippies, qui provenaient de classes plus aisées. Je me souviens d'un peintre psychédélique. Tous parlaient de partir ; mon copain rêvait de voyager sur les routes comme Verlaine et Rimbaud. Aucun ne l'a fait et j'ai été le seul à partir. Amsterdam était souvent le but, parce que c'était une ville plus libertaire et qu'il y régnait l'influence de l'Asie, l'hindouisme, la drogue aussi. Là, j'ai travaillé dans de sales boulots, où il y avait beaucoup d'immigrés. Le travail pourtant me pesait moins, parce que j'avais l'impression de mener une autre vie qu'à Charleroi. Je logeais avec un ami, qui a vécu à mes crochets, un petit bourgeois. Je n'employais pas de drogues dures, j'ai vu un ami sombrer dans l'héroïne et une copine mourir. J'en ai eu marre et je suis rentré, j'ai été travailler à CDC [Câbleries de Charleroi]. Il y avait beaucoup de jeunes, les rapports n'étaient pas mauvais bien qu'on se moquait de mes cheveux longs, de mes idées, etc. Je pensais travailler deux mois et partir avec cet argent en Norvège avec une copine. J'avais déjà donné mon préavis quand elle m'a laissé tomber. J'ai fait la fête avec l'argent, j'ai tout dépensé et je me suis réembauché ; comme je travaillais convenablement, on m'a repris. J'avais deux bons copains, pas des hippies ; on buvait pas mal, on sortait. J'ai convoqué une réunion avec mes anciens amis hippies et j'ai expliqué que je rompais avec eux. Puis nous avons décidé, mes deux copains de CDC et moi, de ne plus boire ni fumer et de vivre plus sainement. On a monté un club de cyclotourisme. J'ai commencé à discuter avec des militants de l'UC(ML)B qui vendaient le journal. J'ai rencontré Hubert, ouvrier comme moi. (Hubert se souvient que Claudio discutait de la pollution, de la voiture, de l'échec de l'URSS, presque jamais de questions syndicales ; ils se disputaient beaucoup, car ces problèmes n'intéressaient pas Hubert, et sur l'URSS, il avait un avis assez dogmatique).
Quand j'ai rallié l'UC(ML)B, c'était pour reprendre une activité révolutionnaire, après avoir cessé de militer et avoir essayé la vie hippie pour être en dehors du système. J'avais perdu mon temps dans cette expérience, j'avais tourné autour du pot, comme beaucoup de jeunes de la classe ouvrière dont les parents voyaient grand, mais qui ne sont pas heureux avec cela et cherchent ailleurs, en dehors des ouvriers, la drogue, etc. Moi, à ce moment, je voulais enfin construire, avancer, faire quelque chose de formidable pour ici, pour les autres peuples. J'étais, je suis toujours, un idéaliste ; j'étais contre la société de consommation. » (1984)

Le schéma est pareil pour plusieurs jeunes ouvriers : partis d'une critique du mode de vie et du travail chez les ouvriers, ils rejoignent la petite bourgeoisie déclassée qui semble le plus *en dehors du système*. Déçus, ils retournent au milieu ouvrier.
À cette époque, parmi des minorités importantes, dans beaucoup de pays d'Europe, la « révolution » possédait une aura, une légitimité inimaginables aujourd'hui – et pas seulement parmi les têtes chaudes estudiantines. Certains occupants de Michelin débattaient très concrètement du rôle de leur comité dans un état révolutionnaire, ou de l'évolution du comportement des travailleurs à l'usine dans pareille situation.

La réponse d'un ouvrier dans un documentaire français sur les luttes de Mai 68 est surprenante. Cet homme n'est pas un foudre de guerre, sa femme est plus engagée dans l'action syndicale que lui, mais il travaille à pauses, dans un poste ennuyeux à mourir et boit jusqu'à la lie le « métro-boulot-dodo ». Lorsqu'on lui demande comment changer la situation, il dit très simplement : « La révolution ». Sans fanfaronnade ni emphase ; une évidence. La seule alternative connue et mise en pratique, semble-t-il.

Les trois courants (Mai 68 et le mouvement étudiant, les grèves sauvages et les jeunes marginaux) ont en commun de poser des problèmes modernes ignorés jusqu'alors par le mouvement révolutionnaire. La Révolution culturelle chinoise pourrait prendre place comme quatrième composante de ce champ de préoccupations, dont elle constitua le pôle d'attraction avec les grèves sauvages. Ces deux phénomènes avaient la force d'une base prolétarienne et ils se situaient à la fois en rupture et en liaison avec la tradition. Mai 68 et les hippies souffraient des limites de la petite bourgeoisie, de son instabilité, et n'avaient pas de références (le programme était uniquement négatif ou des utopies fantaisistes). Pour survivre, les courants de révolte contre la société de consommation devaient se donner une base politique. L'initiative vint naturellement des étudiants révolutionnaires, dont la majorité se regroupa dans le *mouvement marxiste-léniniste*, renouant avec la tradition communiste et avec le mouvement ouvrier. Une minorité resta dans le courant trotskiste, une autre sur des positions anarchistes, spontanéistes (la Parole au Peuple). Les ouvriers actifs dans les grèves sauvages formaient la base sociale du mouvement marxiste-léniniste ; quelques-uns participaient de près.
Curieusement, c'est en Flandre que le phénomène apparut en premier lieu et connut le plus d'ampleur, avec la création en octobre 1970 d'AMADA (Tout le Pouvoir aux Ouvriers) [qui est devenu le PTB-Parti du Travail de Belgique], mais sur des bases assez différentes : ici, le mouvement étudiant n'avait pas participé à Mai 68, il s'était constitué sur des revendications régionalistes (*Louvain flamand*), il était appuyé dans les écoles par une jeunesse chrétienne tiers-mondiste – il se greffait sur un mouvement ouvrier plus récent, moins marqué par la tradition et les échecs, plus naïf aussi. L'aventure de Grippa notamment avait eu très peu d'incidence en Flandre.

2. Le grand écart (1971 - 1976)

En 1972, l'UC(ML)B se distingue des autres organisations marxistes-léninistes en abordant la nécessité du renouveau à travers la question du programme. *Le Roi est nu*. Il n'y a pas de programme. C'est une conclusion tirée de l'analyse de l'échec des Partis communistes, particulièrement des partis prochinois comme le PCB de J. Grippa en Belgique.
La tradition marxiste-léniniste, les *grandes lignes* ne suffisent pas. Il faut autre chose. Il faut créer. Être révolutionnaire, c'est d'abord prendre conscience de cette lacune et travailler à la combler.
« En l'absence d'une ligne politique développée, il faut défendre les principes révolutionnaires et étudier la construction du socialisme en Chine [...].
En l'absence d'une ligne politique développée, il est impossible de relier scientifiquement, dialectiquement les revendications des ouvriers à la nécessité et à la façon de briser l'État capitaliste, d'instaurer le socialisme. [...]
Toute autre attitude qui laisse croire à la possibilité d'une large activité de masse, d'une lutte de masse pour les réformes, dans une perspective révolutionnaire, à l'heure actuelle, *est une attitude* réformiste[2]. »
AMADA s'indigne de ce qu'il appelle *l'agnosticisme* de l'UC(ML)B et affirme que « *les communistes sont parfaitement en état de diriger les masses dans leur lutte et de résoudre tous les problèmes stratégiques et tactiques qui se posent concrètement maintenant ».* [3]
À travers la critique du programme de Grippa, l'UC(ML)B montre ce que donne la simple utilisation des *grandes lignes* : à un bout, une collection de revendications immédiates tirées en partie de l'Internationale Communiste, en partie calquées en surenchère des revendications réformistes ; à l'autre bout, la référence au socialisme. Entre les deux, le vide. La référence n'est qu'une façade dont Grippa change en cours de route, sans aucune analyse (l'objectif stratégique du socialisme devient l'indépendance nationale contre l'impérialisme américain), sans rien modifier de sa tactique.

Le programme d'AMADA s'apparente à celui de Grippa ; sa conception de la révolution *par obligation* élude complètement le problème du lien entre la tactique et le but final. Selon la formule fameuse d'AMADA, en effet :

« La lutte pour le pouvoir n'est rien d'autre que la lutte révolutionnaire pour les revendications économiques et démocratiques ; le délabrement du pays, la misère du peuple sont tellement grands que les masses sont obligées, pour la satisfaction de leurs revendications les plus élémentaires, de démolir l'état capitaliste. »[4]

D'autre part, préoccupés par le phénomène de la dégénérescence du mouvement communiste, nous cherchons l'antidote dans la Révolution culturelle chinoise. Les bouleversements dans la division du travail (ville et campagne, cadres et ouvriers), l'intervention des ouvriers dans tous les domaines de la vie, la critique des dirigeants par la population paraissent de solides garanties. De même, le modèle économique chinois *préindustriel* (industries élémentaires, production dépourvue de gadgets, vie simple), est ressenti comme une alternative à l'échec soviétique et à la société occidentale.

En réalité, le travail programmatique ne progresse pas d'un pouce en dehors des sentiers battus, le bilan du Parti communiste belge et l'analyse économique sont reportés régulièrement, l'essentiel des énergies s'engloutit dans l'activisme.
Toutefois, notre proposition d'unité aux deux autres cercles ML, AMADA et Lutte Communiste, innove dans la question prioritaire de la construction du Parti – un parti indispensable, selon la théorie et l'expérience ML, pour préparer et mener la révolution. Pour sortir de l'émiettement des cercles, qui caractérise l'ensemble du mouvement révolutionnaire en Europe, nous avançons une proposition unique en son genre : un congrès d'unification sans conditions, assorti de la liberté du débat pour la minorité, qui devra s'incliner devant la majorité à l'étape des prises de décisions et de leur mise en oeuvre. En clair, les membres de l'ex-UC se retrouveront d'office en minorité, puisque moins nombreux que ceux d'AMADA, mais la fondation d'un seul

---

[2] Bulletin marxiste-léniniste n°2, mai 1972, p.41.
[3] AMADA, « Critique des positions de l'UC(ML)B », 1973, p. 18.
[4] AMADA, « Critique des positions de l'UC(ML)B », 1973, p.10.

parti en Belgique est à ce prix et nous nous préparons à une lutte idéologique intense contre les positions de la future majorité.
Le bilan critique du PCB (Grippa) et de ses rejetons (toujours reconnus par la Chine et l'Albanie), découle des positions nouvelles sur les limites des *grands principes.*
L'innovation suscite des intimidations de la part de marxistes-léninistes belges et étrangers, qui la taxent d'*hérésie* et nous somment de ne pas publier ces bilans.
Au bout de deux ans, où nous avons pris l'initiative de rencontres entre les membres des trois groupes, à différents niveaux, où des échanges de militants ont eu lieu à l'occasion de grèves, où différents textes se sont échangés, rien ne progresse. Fin 1975, AMADA entérine la division en envoyant ses troupes en Wallonie, tandis que Lutte communiste n'a toujours pas décidé s'il faut nous considérer comme des ML. Dans nos rangs, l'apathie domine face à cette brusque dégradation.

Et dans la pratique sociale ?

En l'absence reconnue de programme, on peut rejeter toute pratique suivie, comme le groupe Unité Rouge pour qui « *la classe ouvrière ne doit pas servir d'éprouvette à notre inexpérience ».* Nous n'avions même jamais imaginé cette option absurde ; nous pensions éluder la difficulté en adoptant une pratique prudente.
L'UC(ML)B participe aux luttes défensives pour se lier aux ouvriers et aux progressistes, limiter les dégâts, gagner du temps pour créer *autre chose*, et travailler effectivement à cet *autre chose*, en l'occurrence, le Parti et le programme.
Sur le terrain, la prudence est inapplicable. AMADA et nos propres opportunistes [minorité défendant des positions semblables à celles d'AMADA] exercent une pression constante pour nous engager complètement sur le programme traditionnel, la lutte contre les *abus*, le *démocratisme* :
- la fascisation : les droits démocratiques
- la crise : le salaire et l'emploi
- la guerre : l'indépendance nationale

Sur ces fronts, l'UC adopte en général un point de vue radical : interdiction des groupes fascistes, dissolution des polices spéciales, 36 heures plein salaire, armement du peuple, etc. Tout cela nous distingue fort peu du programme d'AMADA, ou même du PCB (Grippa), mis à part les entorses de ceux-ci à certains principes marxistes (sur les paysans, les employés, sur le plein emploi). La conception de *diriger* les masses est partagée par ceux qui reconnaissent *ne pas avoir de programme* comme par ceux qui ont *résolu tous les problèmes.*

N'empêche que, contrairement aux militants d'AMADA et à certains des nôtres, nous gardions une certaine modestie dans nos interventions ; sans prendre position sur les points tactiques, nous attirions l'attention sur quelques aspects d'orientation générale, comme Michel pendant la grève spontanée des femmes de la FN en 1974 pour empêcher les contradictions de s'envenimer entre les ouvrières, les ouvriers et des délégués de gauche, ou à la fin du conflit, pour rejeter le *jusqu'auboutisme* du responsable régional de l'UC et d'AMADA, qui aurait isolé une minorité d'irréductibles. Dans la grève du Borinage pour la réintégration d'un délégué licencié, en été 1973, j'aidais à rapprocher le courant des syndicalistes expérimentés et celui des jeunes ouvriers fonceurs. J'étais persuadée du rôle décisif que les ML, en particulier les jeunes du « groupe de Mons », avaient joué dans ce mouvement, mais je sentais aussi que bien des choses nous échappaient. Lorsque j'ai établi un historique de la grève 1960-61, pour célébrer son quinzième anniversaire, le film des événements m'a secouée et je me suis demandé, avec un certain malaise, quel grain de sel essentiel notre cercle serait en mesure d'apporter en pareilles circonstances ? J'ai gardé pour moi ce doute, tant la pression en faveur du programme traditionnel et de ses méthodes était forte.
Tiraillée ainsi entre des exigences contradictoires, la pratique de terrain nous a cependant ouvert des échanges fructueux avec le monde ouvrier, poursuivant l'éducation commencée avec les grèves *sauvages*.
Les ouvriers à la gauche des partis communistes italiens, espagnols ou grecs (prosoviétiques) nous apprirent quelle méfiance, parfois quelle haine suscite le révisionnisme ; les syndicalistes nous firent entrevoir la complexité de l'influence réformiste et l'omniprésence des réactions à son égard. Le débat avec les premiers sur l'URSS, la Révolution culturelle, le socialisme, restait dans le cadre connu ; les objections des seconds sur la dégénérescence des partis ouvriers, sur l'embourgeoisement des travailleurs, sur le socialisme chinois *bon pour le Tiers Monde*, remettaient en question la stratégie. Comme ces objections ne s'accompagnaient pas de

référence au renouveau (auquel ces ouvriers ne croyaient pas), nous nous arrêtions au scepticisme de leurs conclusions. En nous faisant bon accueil tout en nous considérant comme des *rêveurs*, les syndicalistes des bastions ouvriers nous plaçaient dans une situation inconfortable mais stimulante. Ils respectaient en nous la tradition révolutionnaire (il faut des *purs* pour combattre la pourriture), mais nous voyaient battus d'avance si nous en restions aux vieilles solutions.

L'intégration au monde ouvrier ne concernait pas que les intellectuels ; des jeunes ouvriers du groupe en faisaient aussi l'expérience, ainsi Hubert :
« À Volkswagen, malgré que j'avais peu de soutien, je gardais confiance dans les ouvriers ; c'était la première fois que j'entrais dans une grosse boîte, d'un côté j'étais fort isolé, mais j'étais bien plus à l'aise pourtant que dans le milieu petit-bourgeois.
Aux ACEC, j'ai commencé à découvrir les qualités (concrètement, pas idéalement) des ouvriers ; c'était autre chose que le point de vue uniquement idéologique que j'avais jusqu'alors : les ouvriers feront la révolution. Je fréquentais des anciens résistants, des types qui avaient participé à tous les grands mouvements, on discutait de la Chine, de la Russie. Certains vieux militants, complètement déçus, étaient devenus alcooliques. Je comprenais alors mon père et je me suis rapproché de ma famille. » (1984)

Aux ACEC, toutes les affiches de l'UC(ML)B étaient aux murs de l'atelier ; la presse, les mots d'ordre, les motions etc. circulaient.
À Ferblatil, le secteur de Cockerill où travaillait Jean-Marie, il en allait de même, comme en témoigne une bonne dizaine de motions en tous genres présentées publiquement et signées par la délégation. Jean-Marie, dans le cadre de son poste, pouvait circuler dans toute l'usine et en profitait pour discuter avec les ouvriers actifs. Il était connu comme figure politique plutôt que syndicale et l'étiquette de militant d'*extrême gauche* donnait peut-être plus d'éclat à sa marginalité que celle de *hippie* qu'il affichait auparavant, mais sur le fond, elle signifiait pour les ouvriers un retour à la tradition (les communistes, Julien Lahaut, la Chine) et donc un peu plus de crédibilité.
Dans le milieu plus fermé et assez corporatiste des aciéristes, par contre, une certaine méfiance l'accueillait.

Au sein de l'organisation, la *fusion entre intellectuels et ouvriers* ne se réalisait guère.
Selon les principes léninistes, le Parti doit opérer cette fusion, dès le départ.
Pas facile.
L'UC(ML)B recrutait principalement des petits bourgeois, même lorsqu'elle cessa ses activités dans ce milieu. Cette situation nous troublait. Nous butions sur la constatation de Lénine : « *La conscience socialiste ne peut venir à la classe ouvrière que du dehors ».* (Que Faire ?) et sur l'interprétation de Kautski : « *Or le porteur de la science n'est pas le prolétariat, mais les intellectuels bourgeois – c'est en effet dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain ».* (Idem)

Le secrétaire du CC était un professeur d'université. Nous acceptions qu'il garde son emploi, d'autant qu'une grosse part de son salaire confortable était versé à l'organisation.

Quant aux autres intellectuels, ils n'avaient pas la moindre activité théorique au sein de l'UC.
À part cela, les uns défendaient ouvertement et obstinément des positions opportunistes, les autres au contraire changeaient d'avis à 180°, et se *ralliaient* à la moindre critique.
Sur le terrain, leurs initiatives opportunistes nous submergeaient et souvent, nous intervenions avec une longueur de retard à propos des méfaits les plus flagrants. Au lieu de faciliter les liens avec la base, ils faisaient tampon. Nous nous échinions à obtenir des rapports pour savoir ce qui se passait, à les critiquer et en discuter avec eux, à vérifier que les rectifications s'opéraient – et comme ce n'était jamais le cas, à recommencer. *Ils se corrigeront.*
N'oublions pas non plus les *experts* petits-bourgeois chargés des finances, de la culture, de l'infrastructure technique, de la légalité, etc. Chaque tâche traînait, clochait, le moindre imprévu se heurtait à la bureaucratie de ces secteurs (les fiches de demande de matériel pour l'infrastructure !), il fallait discuter à perte de vue et s'occuper des moindres détails.

La prolétarisation était laborieuse. 20 % seulement des membres étaient ouvriers. La proportion monta à 30 % pour les délégués à la Conférence de l'été 75. Les défections étaient fréquentes et imprévisibles. Début 1975, sur 9 cellules, 3 seulement étaient dirigées par des ouvriers.
Quels sont les obstacles, comment les surmonter ? Une résolution de la Conférence, fort courte, s'enlise dans les *Il faut, il faut...*

Nous attendions plus ou moins que les ouvriers s'identifient à nous, en somme, avec en plus ces qualités propres aux ouvriers qui nous faisaient accorder tant d'importance à la prolétarisation. Les centres ouvriers de Liège, Charleroi et Mons avaient été construits grâce à notre obstination et nous les favorisions par rapport au centre de Bruxelles. La promotion des délégués et responsables de cellules ouvrières était aussi notre oeuvre.

Fin 75, le « Que faisons-nous ? » de Michel constate que « *Les Secrétaires de cellules piétinent et sont le plus souvent désorientés, les cellules ne sont pas encore bien sur leurs pieds, les ouvriers nous quittent et personne ne s'inquiète. Ne parlons pas des cercles de sympathisants et des réseaux de lecteurs dont nous* n'avons pas le temps *de nous occuper. »*

Le cas de Jean-Marie est le plus éclairant.
Figure politique à l'usine, il affirme aussi sa personnalité dans l'UC(ML)B, lors des contacts avec AMADA, ou à la Conférence Nationale. Il est un des premiers responsables d'une cellule ouvrière.
Pierre, le cadre régional, parle dans un de ses rapports du *style individualiste dans le travail de masse*, de la *présomption des responsables* (Jean-Marie dirigeait la cellule Cockerill avec une petite bourgeoise, Anne) ; une autocritique portant sur *le dogmatisme, le sectarisme, le bureaucratisme et le manque d'esprit de parti* est en chantier pour les deux responsables, spécialement pour Jean-Marie, *gauchiste, fonceur et individualiste*.
Dix ans plus tard, Jean-Marie décrit ainsi cette période :
« De fin 1973 jusque fin 1975, la rectification dans la cellule Cockerill a duré sans arrêt. Je n'en voyais pas la fin. Une ligne dogmatique et sectaire écartait de nous les ouvriers ; pendant des mois, on m'a reproché d'être dogmatique, je ne comprenais pas. Travailler en chambre (pendant un an, l'activité de la cellule a été bloquée par la rectification), réunion sur réunion, moi aussi j'en avais marre, mais je me trouvais critiqué comme responsable de cela. (…)
Je ne me souviens pas beaucoup du travail avec le MUT[5]*, de l'aciérie etc., alors que c'était l'activité principale de la cellule. Je me souviens qu'aux réunions du MUT on menait sans cesse la bagarre pour rallier le MUT aux positions de l'Organisation Syndicale Révolutionnaire. »* (1984)

Le piétinement des cellules d'usine s'accompagnait d'une dégradation du travail dans les masses. En trois ans, l'UC(ML)B avait gagné une certaine influence dans les centres ouvriers. Mais les rapports étaient instables et à partir de l'été 1975, ils se gâtèrent.
Les ouvriers de la gauche syndicale, du courant traditionnel, se tenaient à l'écart, en désaccord sur le programme de l'UC et la tactique gauchiste. Le sectarisme et la prétention de certains intellectuels envenimaient souvent les rapports qui sinon pouvaient être réguliers et cordiaux.
La cote d'alerte fut atteinte en automne 1975, lorsque le MUT vota l'exclusion des militants de l'UC(ML)B.
À peu près au même moment, le travail d'OSR (Organisation Syndicale Révolutionnaire) qui avait mobilisé assez largement les ouvriers gauchistes aux élections sociales d'avril 75, se disloqua ; des cercles de sympathisants apparemment prospères périclitèrent. Par contre, les adhérents petits-bourgeois se pressaient au portillon.

[5] Mouvement d'unité des travailleurs, comité créé par les ouvriers en 1973 après le licenciement de 7 délégués des aciéries.

3. La révolution idéologique

Nous ripostons sur quelques fronts, sans plan de bataille : la cellule de quartier de Bruxelles, quartier général des petits bourgeois oppositionnels (proches d'AMADA), est dissoute et ses membres répartis dans les cellules d'usine ; trois cadres de Bruxelles sont mis à *l'école du 7 mai* pour être rééduqués. Sur le modèle de la Révolution culturelle chinoise, ils militent à la base, suivent des cours de rééducation en gardant leur fonction, sous le contrôle d'un *groupe de rectification*. Les autocritiques réclamées aux responsables ouvriers sont arrêtées. Le maintien de l'activité professorale du secrétaire du CC implique une semi-clandestinité qui le coupe de la pratique ; cela nous paraît soudain inadmissible. Nous exigeons qu'il démissionne et publie une autocritique.
Ces mesures n'endiguent rien et Michel propose de lancer un *Mouvement de critique révolutionnaire à portes ouvertes*, inspiré de la Révolution culturelle.

« Que faisons-nous ? »

Quelques extraits de *Que faisons-nous ?*
« […] Il n'existe aucun domaine essentiel de la reconstruction du Parti où nous n'avons reculé.
Nous nous sommes étendus en largeur grâce aux progrès accomplis jusqu'à la Conférence, mais cette bonne chose a suffi à occuper tous nos esprits, à nous rassurer *et à nous gonfler le cou ; nous oublions des tâches élémentaires, nous nous assoupissons devant d'innombrables manifestations de l'opportunisme. […]*
L'UC(ML)B croit encore que les déclarations sont des armes efficaces contre le révisionnisme et l'opportunisme. Or, rien n'est plus faux. Les bonnes résolutions sont nécessaires pour être appliquées. […]

Sur l'unité des marxistes-léninistes
À ce jour [suite à un appel aux ouvriers pour qu'ils écrivent leur avis], 3 (trois) correspondances sont parvenues au comité de rédaction. Faut-il conclure que trois ouvriers seulement sont concernés par la lutte sur l'unité des marxistes-léninistes ? Sans doute que non, mais cela signifie en tout cas que 2 militants (deux) se sont mobilisés pour appliquer les directives (un ouvrier ayant écrit spontanément). En clair, l'UC(ML)B est incapable de mobiliser ses propres militants pour réaliser cette tâche vitale que sont l'éducation et la mobilisation de la classe ouvrière sur la reconstruction du Parti. […]

Sur l'activité théorique
Les écoles ont effectivement débuté, mais ni les cadres, ni les secrétaires n'étudient et le Comité central à peine. Le mérite d'avoir commencé l'école, souligné par tous les participants (nous nous félicitons beaucoup de nos petits succès), est limité par les résultats obtenus. […]
À part quelques éclairs *du Comité central, l'UC(ML)B manifeste du mépris pour l'étude à tous les niveaux, quelles que soient les bonnes intentions. Personne n'étudie sérieusement et surtout personne ne s'élève avec indignation contre cette déviation flagrante de notre ligne politique. Allons plus profondément. Si un tel état de choses est possible, reconnaissons que peu de camarades réfléchissent à la ligne politique et idéologique jour après jour pour l'améliorer et la mettre en pratique ; autrement dit, peu de camarades réfléchissent à la ligne qu'ils appliquent. N'est-ce pas de l'opportunisme le plus pur, tel que nous le critiquons depuis des années lorsqu'il est vanté par AMADA ? […]*

Sur l'organisation
(…). À la base des méthodes de direction se trouvent tout d'abord un très grand dévouement pour les tâches secondaires et un souci d'en confier à de bons responsables quand nous en avons trop pour les accomplir nous-mêmes.
Quant aux tâches principales, (lutte pour l'unité des marxistes-léninistes, étude, éducation et direction des cadres et des secrétaires), nous n'avons pas le temps. *Et chacun d'approuver depuis des mois. Il se crée en plus une tradition que les* sommités *font l'histoire. […]*
La direction bureaucratique, superficielle, l'esprit de sommité *créent un terrain fertile pour l'opportunisme et la prétention. […] »*

Depuis l'été 1975, Éric était parti en campagne contre la « *faiblesse de nos positions sur le danger de guerre* » et se consacrait uniquement à l'étude de la question. Dans le mouvement communiste international, le Parti communiste chinois en tête, on ne parlait en effet que de l'imminence d'une guerre mondiale provoquée par l'Union soviétique, des alliances pour l'indépendance nationale etc. AMADA, en novembre 1975, publia une déclaration chauvine ou il prônait l'alliance avec la *bourgeoisie nationale belge* contre la menace soviétique.
Éric ne souleva aucune objection au plan de Michel, mais ajouta au texte de base « Que faisons-nous ? » une mise au point sur l'indépendance nationale, présentée comme « *notre tâche tactique principale* ». Influencé par le battage général, tout le monde emboîta le pas sans que ce parachutage d'une nouvelle tâche tactique principale ne modifie en rien le projet.

Pour ma part, comme je ne participais au CC que depuis l'été, je n'avais pas encore une vue d'ensemble du groupe, mais je me sentais mal dans son récent développement. J'étouffais. Le projet de grande lessive m'attira tout de suite.
Pierre et Léon, cadres de Liège et Charleroi, l'acceptèrent.
Dans notre public ouvrier, il souleva immédiatement l'intérêt. Nous abordions de front, concrètement, un des problèmes stratégiques qui pesaient sur le mouvement ouvrier. Dans les trois centres, les assemblées à portes ouvertes faisaient le plein de tous les contacts ouvriers dispersés, depuis plusieurs années parfois, et de nouveaux arrivés. À l'échelle réduite qu'occupaient les organisations marxistes-léninistes, c'était un phénomène de masse.

Le règne des *Gardes rouges*

Au départ chaque secteur faisait son bilan, grâce aux assemblées de critique, pour savoir ce qui s'était exactement passé, et pour libérer en chemin l'initiative des ouvriers.
Pierre se révéla le plus chaud partisan de la lutte. Aidé de Marion, responsable de la Jeunesse communiste de Liège, il orchestra la mise en accusation du responsable national de la Jeunesse communiste, Éric C. (François), un chercheur universitaire brillant. Violemment pris à partie par de jeunes militants, il avouait :
« Ma ligne intellectualiste bourgeoise a fait le contraire : par égoïsme et prétention, j'ai cherché à me porter à la tête (jusqu'à l'arrivisme à la Conférence nationale, pour faire partie de ce que je voyais comme un club d'intellectuels en chambre qui élaborerait le programme !). J'ai essayé de le justifier (la façon dont j'ai expliqué "Que Faire ?" à Orlando – autant dire que les intellectuels font l'histoire !) et j'ai voulu pousser en avant le plus d'intellectuels petits-bourgeois possible. [...] Devant tout cela, ce monde bourgeois dont j'étais à mille lieues de deviner l'ampleur en moi, que dois-je faire ? [...] J'ai peur de poursuivre la lutte, du déferlement quotidien de critiques et des exigences communistes, mais l'orgueil bourgeois est cassé en moi, soyez-en sûrs ! [...] Mais je suis incapable de l'enthousiasme communiste. Je ne suis pas communiste. Il est inutile d'en discuter plus et je le refuserais. »
Il proposait de se retirer de l'organisation, d'aider de loin et de se limiter à pratiquer son métier (philosophe) de façon progressiste.
« Cela a été une erreur de me mettre à la direction aussi vite, alors que j'ai un tel passé bourgeois, que j'ai passé 10 années de vie à l'université. Je ne pouvais pas changer aussi vite »
Une militante répliquait *: « Ce n'est pas vrai. Cela ne fait rien que tu as été 10 ans à l'unif. Ce qu'il y a, tu ne veux pas écouter les ouvriers, tu ne veux pas chercher du travail, être chauffeur-livreur. Tu veux être professeur, employé. Nous ne voulons pas que tu partes. Tu dois aller travailler et rester dirigeant, mais écouter la classe ouvrière. »* XXX

Les ouvriers de Bruxelles participèrent les premiers aux assemblées de critique, où ils lancèrent le thème de la prolétarisation. Leurs critiques portaient sur des aspects ouvertement révoltants : des demandes d'adhésions étaient *égarées* ou rejetées sans explications, on montait des campagnes de calomnies contre des ouvriers (J. était qualifié de simple d'esprit, d'obsédé sexuel), on n'éduquait pas les ouvriers. Les militants « experts » à la tête de l'imprimerie n'appelaient les ouvriers que : « (…) *pour accomplir des tâches sans pouvoir en prendre la direction. Par exemple, nettoyer l'offset pour que le spécialiste dispose de sa machine pour commencer sa journée, ou bien nettoyer l'atelier. La même ambiance qu'avec des patrons et des contremaîtres.*[6] »

[6] Unité Rouge n° 70 mars 76, article des ouvriers de l'imprimerie.

À Bruxelles comme à la Jeunesse communiste, les cibles des critiques étaient tous des opportunistes notoires, dont la gauche avait déjà dénoncé les positions à la Conférence nationale, et contre lesquels elle avait déjà pris certaines mesures (rééducation, dissolution de cellule, démission).
Le CC précisait dans l'éditorial d'Unité Rouge du 16/2/1976 que Lutte communiste et AMADA étaient invités à participer aux assemblées de critique ; chaque secteur avait le droit de convoquer des responsables pour qu'ils rendent des comptes ; les assemblées prenaient immédiatement des mesures pratiques avec force exécutoire ; des commissions surveillaient leur accomplissement.
Les démissions des responsables critiqués étaient considérées comme une manœuvre pour échapper à la rectification ; il fallait les maintenir à leur poste, les aider à se corriger dans un esprit d'unité ; *« à ceux qui ont commis des erreurs graves et qui persistent dans le refus de la critique-autocritique, il faut laisser une issue. »*

Le fer de lance du mouvement, Pierre et les jeunes communistes, se déplaça dans les autres centres pour prendre en main le mouvement de révolte contre les opportunistes. Ils impulsèrent une lutte idéologique imitant le ton et les procédés des *Gardes rouges* chinois invectivant la femme de Liou Chao-chi ou les recteurs d'universités. Exhortations morales, slogans, vexations *(Lève la tête, n'écris plus de notes, regarde-nous dans les yeux*, intimait Marion à Sophie) et violences verbales. Les assemblées votèrent des mesures pour contrecarrer la domination des petits bourgeois dans le centre : tous les militants furent envoyés travailler en usine, l'infrastructure technique qui était leur fief (librairie, imprimerie) fut flanquée d'une commission de contrôle ouvrière, comme la direction régionale.
Pendant ce temps, les deux centres ouvriers de Liège et Charleroi-Mons piétinaient, n'entraient pas dans la lutte. La situation y était plus complexe ; la volonté de combattre la dégénérescence était forte, la révolte couvait, mais ne trouvait pas de cibles. Les dirigeants locaux passaient pour la gauche.
À Liège, après quelques tentatives de Jean-Marie de mettre Pierre en cause, celui-ci déclencha une réaction des sympathisants ouvriers contre les deux responsables de la cellule Cockerill, Jean-Marie et Anne.
Pierre relatait pour le journal Unité Rouge de février 1976 le déroulement du mouvement :
« *Après trois semaines, la révolte a explosé. Plusieurs sympathisants ouvriers de Cockerill, qui avaient été chassés de la cellule par nos erreurs spontanéistes et nos défauts inspirés par les grands seigneurs intellectuels, ont forcé les portes d'une réunion de cellule et sont venus exiger des comptes. (…) Certains responsables ont continué à s'opposer à la rectification en s'effondrant, en s'enfermant dans le silence, avec une figure jusque par terre, en pleurant sur eux-mêmes, complètement indifférents aux conséquences de leur attitude sur les camarades qui ont besoin d'eux et de leur connaissance du marxisme. »*

À Charleroi, Hubert essayait de secouer l'inertie en appelant les contacts des ACEC... à le critiquer, s'estimant responsable de ce qui n'allait pas. Hubert était enclin à douter de lui et l'exemple de la cellule Cockerill le confirma dans cette idée. Il fallut attendre un mois et de nombreux rappels à l'ordre pour que se tienne la première assemblée du centre, qui se dispersa sur des cibles secondaires. Les souvenirs d'Hubert dressent un triste tableau :
« Le début de la Révolution idéologique m'emballait et me déprimait à la fois. Le bilan négatif de l'activité [...] pour les ACEC, je ne voyais pas. La Révolution idéologique m'emballait parce que, dans la lutte contre le révisionnisme, elle apportait une réponse à la dégénérescence. Tous ces vieux militants du Parti communiste belge qui après avoir fait la résistance, 1950, 1960, étaient découragés, devenaient alcooliques, cela m'obsédait, je n'en dormais plus. Mais le mouvement ne démarrait pas bien à Charleroi. La première assemblée ne m'a pas plu. Les critiques allaient dans tous les sens. J'acceptais d'être la cible des critiques de la cellule, j'ai moi-même été mobiliser les sympathisants pour qu'ils me critiquent. J'étais abattu, dans la confusion. Je me sentais coupable. » (1984)

Claudio, lui, se rappelle qu'il trouvait les critiques contre Hubert exagérées, mais il suivait pourtant, sans oser protester.

En réalité, nous sentions que nous ne maîtrisions que très partiellement la situation. Il se passait plein de choses, de jour en jour, en dehors de nous. La vie prenait un tour vertigineux et passionnant ; pour reprendre l'expression de Mao à propos de la GRCP, notre mouvement « *visait à toucher l'homme dans ce qu'il a de plus profond* », et nous étions les premiers touchés. Pris dans le bouillonnement des évènements, nous ne souhaitions pas interférer, nous réjouissant surtout de voir des ouvriers entrer en scène. Mais nous étions

aussi inquiets de constater que le mouvement s'éparpillait sur des critiques limitées et que les meilleures forces ouvrières restaient passives.

Les ouvriers et l'unité des ML

Michel proposa alors de revenir sur un terrain sûr où l'objectif et la cible étaient clairs : l'unité contre l'esprit de cercle.
Une des contradictions qui nous troublait le plus était : comment des marxistes-léninistes peuvent-ils être sectaires avec constance ? Il fallait une réponse, une conclusion à ce dilemme, dans lequel AMADA et Lutte communiste prétendaient enfermer le mouvement. Après tant de rencontres, d'échanges de textes, de rebuffades, après la venue d'AMADA en Wallonie et son hostilité croissante, après ses dernières prises de position chauvines et capitulardes sur le danger de guerre, il apparaissait que seule une confrontation avec une mobilisation ouvrière pouvait lever le blocus, éclaircir la situation.
Un groupe de la Jeunesse communiste fit irruption chez le président d'AMADA et obtint de force une *audience*. Le président dut bon gré mal gré s'expliquer devant une assemblée de jeunes. On lui soutira la promesse d'organiser un débat entre les trois organisations. AMADA entendait le codifier strictement : une série de rencontres nationales, non publiques, entre cadres de ce niveau, sur l'indépendance nationale, puis sur les tâches programmatiques, puis sur l'unité ; idem au niveau régional. La première rencontre nationale était fixée au 29 février à Louvain. Le mouvement de critique ne voyait pas les choses de cette façon académique déjà largement utilisée depuis trois ans sans le moindre succès. L'UC(ML)B lança un appel public aux ouvriers révolutionnaires de Wallonie et de Flandre pour participer en masse à ce débat et y exiger des comptes sur la division, avec pour objectif immédiat que les trois cercles fixent ce jour-là une date au Congrès d'unification.

L'objectif galvanisa les ouvriers. Les *réunions d'instruction* des bataillons ouvriers créés pour la circonstance popularisaient le bagage minimum sur l'unité et la reconstruction du Parti. Les lettres ouvertes à AMADA et à Lutte communiste, dénonçant les conséquences de la division, revenaient toutes sur la contradiction : comment des marxistes-léninistes peuvent être partisans de la scission ? Ces lettres exprimaient le point de vue des ouvriers qui participèrent au 29 février. Les bataillons sillonnaient le pays, passaient aux permanences et aux domiciles des militants d'AMADA et de Lutte communiste, intervenaient dans leurs meetings.
Jean-Marie et Hubert emploient tous deux à ce propos l'expression : *Je me suis réveillé*.
Jean-Marie : « *La préparation du 29, la création des bataillons ouvriers ont renversé la situation. J'ai repris confiance. C'était une dynamique où les ouvriers avaient enfin un rôle. Des objectifs étaient fixés, on plongeait dessus.* (1984)
Hubert : « *Le 29 m'a redonné confiance. L'assemblée de la Jeunesse communiste et de Ludo (président d'AMADA) m'avait bien plu. Je n'ai presque plus participé au mouvement à Charleroi la semaine avant le 29. J'ai été beaucoup à Anvers, pour mobiliser les ouvriers d'AMADA. L'accueil au domicile de ces ouvriers me frappait, nous débarquions à 4 ou 5, nous étions bien reçus, quelle différence avec les groupes de discussion entre centres ! Malgré cela, ces visites ne me plaisaient pas tellement ; nous nous imposions trop, la discussion était trop anecdotique sans aborder les points politiques. (…) Par contre, je me suis senti dans ma peau au meeting de Gand. J'étais responsable du groupe. J'avais préparé une intervention – ce qui n'était pas le cas pour les visites. Là, j'étais lancé, j'ai repris confiance en moi, je me sentais utile. C'est le truc le plus positif de cette période, avec le 29 évidemment, qui était bien.* » (1984)

Lorsqu'AMADA annonça qu'il boycotterait le 29, le bataillon ouvrier national décida de s'expliquer avec Ludo.
« *Avec le bataillon ouvrier, on est allé chercher le président d'AMADA. On l'a arrêté dans la rue et on lui a demandé des comptes. La première chose qu'il a dit, c'est :* Vous avez mon texte, c'est suffisant, c'est assez clair. *Alors on lui a dit :* Non, on veut discuter avec toi. *On l'a finalement coincé dans un café, où on a discuté avec lui. Les camarades ouvriers, une quarantaine, ont demandé quelles étaient les contradiction entre AMADA et l'UC(ML)B. Pas de réponse. Ils lui ont demandé comment il fallait se démarquer du révisionnisme. Il a répondu :* Il y a deux manières. *On lui a demandé lesquelles. Rien. Il n'a répondu à rien du tout. Un camarade lui a dit :* Camarade, si tu es vraiment persuadé d'avoir la ligne juste, ce que tu prétends dans tes textes, tu te battrais pour les défendre. Quand tu vois 40 ouvriers qui viennent te demander des conseils et des comptes surtout, tu devrais leur expliquer, tu devrais donner cette théorie que toi tu as ! *Eh ! bien, il n'a rien répondu [...]* (Intervention de Jean-Marie à la tribune, le 29 février).

Au meeting de solidarité avec Kris Merckx à Anvers, AMADA refusa l'entrée au groupe de l'UC(ML)B. et l'injuria.
« *La bonne cause a fini par triompher et nous sommes malgré tout entrés et pendant toute la durée du meeting, nous leur avons donné une leçon de calme. Le meeting fini, je suis monté sur une table pour leur rappeler les raisons pour lesquelles nous étions venus : pour participer à la solidarité du camarade Kris Merckx, pour dire que nous avions des critiques à faire et que nous demandions à discuter. À la porte de la salle, cela n'avait déjà pas été joli ; que dire alors du deuxième acte où vous avez tout fait pour saboter le dialogue que l'on vous proposait : retirer le micro, afin que ce soit un dialogue de sourds, afin que vous vous retiriez une fois de plus avec les honneurs. C'était mal connaître et sous-estimer les camarades de l'UC(ML)B qui étaient venus, motivés et décidés dans le bon sens du mot. L'erreur grossière que vous avez commise en prétendant, je l'ai très bien entendu,* Demain nous devons aller travailler. *Mais combien de camarades parmi nous qui étions venus à Anvers ne devaient pas aller travailler le jour même, je ne veux pas parler de mon cas ? Je devais commencer à 6 heures le matin, je suis rentré à 1 h 30 chez moi ; ça, je m'en fiche. Vous pensez sans doute que nous étions en congé de villégiature ?* » (Intervention d'un ouvrier de Bruxelles, le 29 février).

Le débat du 29 février

La consigne de boycott lancée par AMADA, puis par Lutte communiste (à part un émissaire) fut observée par quasiment tous leurs membres ; elle influença une petite minorité dans nos rangs, mais n'empêcha en rien *l'événement*. 400 personnes, dont 150 ouvriers, étaient au rendez-vous. Les ouvriers à la tribune firent le procès du scissionnisme, soutenus par la salle. Jean-Marie termina son intervention en envisageant la dégénérescence d'AMADA et de Lutte communiste.
« Le président d'AMADA dégénère et veut entraîner AMADA et le mouvement marxiste-léniniste dans cette dégénérescence. Quand ils disent qu'on fait des provocations et quand Lutte communiste emploie ce langage là aussi : "l'UC(ML)B n'applique pas les normes léninistes du Parti" ; ils veulent se protéger. »

Un sympathisant de Lutte communiste, travailleur de la FN, explique sa présence, contre la décision de ses dirigeants : « *Je fais quand même remarquer à mon camarade que je n'ai pas fait le trajet avec les mitraillettes de l'UC(ML)B dans le dos. Je suis venu de mon plein gré [...]. Nous les marxistes, nous travaillons dans la lutte de classe, nous respectons la dictature du prolétariat. Je ne veux pas faire ici le procès des dirigeants d'AMADA ou de Lutte communiste, car un jour ils auront des comptes à rendre devant tous les travailleurs. Ils se retrouveront bien vite sur le banc des accusés ! Ce seront les travailleurs qui les jugeront ! C'est vrai que ce n'est pas encore aujourd'hui que les militants d'AMADA, de Lutte communiste, de l'UC(ML)B sortiront bras-dessus, bras-dessous. Mais allez quand même dire dans vos usines qu'aujourd'hui quelque chose de nouveau vient de naître. En principe je suis* pour *quelque chose et non pas* contre *quelque chose. »*

Un ouvrier de Sidmar (AMADA) met en cause de la même manière le respect de la discipline des cercles. Il revient à la fameuse question : *Un marxiste-léniniste peut-il être un fractionniste ?,* cette fois, pour rejeter les accusations d'AMADA à son égard.
« Je n'ai pas reçu de mandat de ma cellule AMADA-Gand. Pourquoi suis-je quand même ici ? Parce que je n'ai pas pu résister à la force qui m'attirait pour venir à cette réunion. C'est faux de ne pas répondre au premier pas que les francophones font eux-mêmes. Nous n'avons pas de rancune pour les oppressions du passé et ceux qui en ont peuvent aller s'inscrire à la Volksunie, au VMO et à Were Die. Mais des camarades de Charleroi, d'Athus (qui est pour moi un coin très lointain) sont venus me demander de lutter pour l'unité. Il y a une position d'avant-garde dont on ne peut douter, c'est que l'avant-garde de Flandre et de Wallonie recherchent l'unité, veulent l'unité. [...] C'est pourquoi, comme sympathisant d'AMADA, je n'hésite pas à aller à contre-courant du sectarisme. [...] Ai-je fait une seule concession ? Suis-je un arriviste ? Pour l'homme de base, le suivisme n'est-il pas le plus souvent rentable ? Suis-je un idéaliste ? Oui, en ce sens que je considère la dictature du prolétariat comme un idéal qui peut se réaliser. »

AMADA et Lutte communiste furent scandalisés par l'assemblée du 29, *hystérique-ouvriériste-fasciste. Le niveau politique était extrêmement bas, on ignorait les questions de programme.*
La portée du 29 est plus qu'un débat de programme.

Pour la première fois, les masses intervenaient et faisaient des miracles. La lutte pour l'unité sortait des cénacles, cessait d'être une perspective pour se rapprocher de la réalité. En 15 jours, les vieilles contradictions se résolvaient rapidement dans la confrontation de masse ; AMADA ne voulait pas l'unité, car il n'était pas marxiste-léniniste, ne se démarquait pas de la société actuelle. Le comportement de son président devant le bataillon, son opposition aux exigences ouvrières ne laissaient place à aucune autre explication possible. L'adoption des positions chauvines de fin 1975 à propos du danger de guerre prenait un sens plus lourd. La rupture était dans l'air.

Une démarcation s'opéra dès le 29 au soir. Pour les uns, la surprise était mauvaise, car ils ne voulaient pas envisager de rompre et d'aller à contre-courant. Bon nombre d'ouvriers (ceux de Bruxelles, mais aussi des ouvriers politisés de Liège, Charleroi et Mons) avaient participé dans la perspective d'un *grand Parti*, de l'unité à tout prix. Ils concevaient leur intervention comme *faire pression pour obliger les dirigeants à prendre leurs responsabilités*. La tournure des événements les désorienta, d'autant que nous n'avions pas préparé cette éventualité.
Ces 15 jours eurent l'effet inverse sur les ouvriers attachés à l'orientation de l'UC et ouverts aux idées de la Révolution culturelle. Ils furent frappés par le pouvoir *révélateur* des masses et l'assumèrent consciemment. Il ne s'agissait pas pour eux de *faire pression*, mais de prendre eux-mêmes leurs responsabilités pour que les choses changent. L'unité était le premier domaine où ils pouvaient concrétiser leur volonté de combattre la dégénérescence, de défendre l'autonomie de classe.
Quant aux opportunistes dans nos rangs, on les entendait déjà pleurnicher et parler de *faire quand même l'unité avec AMADA. Qu'allons-nous devenir tout seuls ?*
La gauche ne savait pas bien ce qu'elle allait devenir toute seule, mais elle savait ce qu'AMADA était devenu et se réjouissait de rompre à temps.
Comme disait l'ouvrier de la FN le 29, « *Quelque chose de nouveau est né ici*. »

Le piège de la journée des femmes

L'UC n'avait pas encore eu le temps de débattre du bilan du 29 février que déjà elle était précipitée dans une nouvelle tornade avec la tenue de la « Journée des femmes » à Liège, le 8 mars.
Pierre décréta que l'heure de passer le balai dans ce domaine était venue ; son initiative nous prit de court et nous avons dû sauter dans le train en marche.
Un malaise régnait à propos de la famille et du mode de vie. Quelques grands principes étaient supposés être observés, comme les rapports d'égalité entre l'homme et la femme, la franchise et le soutien mutuels, le rejet des unions multiples. En pratique, différents comportements coexistaient, depuis les moeurs *bohèmes,* la vie pépère, jusqu'au style des *moines rouges* (ni repos, ni confort, ni vie familiale). L'éducation des enfants restait en marge des préoccupations ; 4 ou 5 couples militants seulement étaient concernés.
Si des jeunes ouvriers dans nos rangs ou dans notre orbite abordaient parfois leurs difficultés de couple, lors d'entretiens privés avec l'un ou l'autre responsable, dans l'ensemble, rien ne filtrait.
Mais le feu couvait.
J'étais censée diriger cette assemblée qui m'a bientôt submergée par une lame de fond de révélations. Elles éclaboussaient surtout Pierre, figure de proue de la révolution idéologique. La jeune E, qui avait mené avec Marion l'assaut contre le dirigeant de la Jeunesse communiste, accusait Pierre d'avoir une liaison secrète avec elle. Pierre baissait la tête comme un chien battu. S'ensuivit un grand déballage féministe qui mêlait erreurs et comportements décadents dans le chef des hommes. Lorsque Marion et d'autres filles ont insisté pour que « Luce parle aussi », je me suis sentie manœuvrée, soumise pour la première fois à une telle pression collective. Une sorte de dynamique « mee too » soulevait l'assemblée. Le mot d'ordre « On a raison de se révolter » devenait « Les femmes ont raison de se révolter ». Et j'avais des raisons de me révolter contre Léon, mon mari et cadre de Charleroi. Surmontant ma pudeur, je les ai livrées au public. Qui en a aussitôt rajouté une bonne couche, dont j'ignorais naïvement l'existence. Alors que lui-même flirtait en coulisses avec quelques jeunes militantes, Léon exigeait une autocritique de Tony (ouvrier secrétaire de la cellule Caterpillar) pour ses incartades matrimoniales.
Les hommes mis en cause gardaient profil bas, l'assemblée se sépara sur la promesse de poursuivre la critique plus avant dans chaque centre, où la nouvelle se répandit à toute vitesse.

Les ouvriers, présents ou non, en furent extrêmement secoués, la méfiance disloqua les rangs, le mouvement sombrait. Le double jeu des deux cadres de gauche, révélé dans leur vie privée, jetait une ombre sur toute leur personnalité. Et poussait à s'interroger sur l'échelon supérieur.
À notre insu, depuis quelques temps, Pierre faisait courir des bruits comme quoi il était temps de s'en prendre au Comité central, où il aurait l'appui de Michel pour un grand nettoyage. Il avait d'ailleurs obtenu de participer aux prochaines réunions du Comité central, en compagnie de Marion, inaugurant la « théorie des cinq » (*Nous épurerons l'UC(ML)B, même si nous devons rester à 5*. Ceux-ci étant lui, Marion et le Comité central.) Enfin, le spectre de la guerre des ménages hantait pas mal d'hommes.
Les deux jours suivants, les assemblées des femmes étendirent la vague dans les centres de Liège et Charleroi. À Charleroi surgit une réaction anarchiste et ouvriériste : *Contre tous les petits bourgeois, contre tous les chefs*. Les ouvriers interdirent l'entrée des locaux aux membres petits-bourgeois et prirent des mesures contre Léon, le cadre local, sans aucun bilan de son activité. (Léon est destitué, interdit dans les locaux, envoyé travailler)
Tony, secrétaire de la cellule Caterpillar, raconte :
« *Quand on est arrivés à l'usine, le lundi, les camarades qui avaient été la veille à l'assemblée des femmes à Liège ont dit : "C'est Léon le salaud, c'est lui qui a fait dégénérer toute l'organisation". Les ouvriers ont dit : "Il faut lui taper sur la gueule et si tu ne le fais pas, c'est nous qui te taperons dessus".* »
Franco, secrétaire de la cellule de Mons :
« *J'ai dit à Tony, lundi : "Tu oses encore le faire dormir chez toi ? Il faut le rosser et le foutre dehors !"* »
Louis, ouvrier membre de la cellule ACEC :
« C'est Léon qui a toujours essayé de m'éduquer pour que je devienne un communiste et il m'a menti depuis deux ans, nom de Dieu. Je râlais, je ne sais pas ce que j'aurais fait ce jour-là. » (Assemblée générale du 10 mars)
À Liège cependant, les ouvriers ne voulurent pas exclure des locaux tous les petits bourgeois, comme à Bruxelles et à Charleroi. Ils exigeaient d'abord un bilan de l'activité de chacun et se méfiaient des flatteries sur leur origine sociale. En creusant le comportement de Pierre concernant les femmes, ils en venaient à des questions de fond sur son rôle dans l'UC. Les femmes que Pierre avaient manipulées dans le centre représentaient des pions politiques ; par exemple, Edwige et Marion pour s'emparer de la direction de l'UJC, ou la femme de Jean-Marie, le secrétaire de Cockerill, pour le déstabiliser et le faire taire.
À la fin de l'assemblée, Pierre, chassé de son domicile, fut hébergé par un ouvrier de Cockerill qui le prenait en pitié.

Nous n'assistions pas aux assemblées de Liège et de Charleroi, nous étions mis au courant des derniers événements de manière partielle, mais ce qui nous en parvenait nous mit en alerte. La Révolution idéologique devenait une machine infernale détruisant tout autour d'elle. La grande union des femmes de l'UC, opérée lors de la journée des femmes, gommait toute démarcation entre elles et les blanchissait face au camp des hommes. Qu'avais-je en commun avec K ou E, ces conquêtes dociles de Léon ou de Pierre ? Elles aussi jouaient double jeu, de leur plein gré. Quant aux comportements machistes de certains, nous ne doutions pas de les extirper s'ils étaient reconnus et désavoués. Il était bien plus urgent de ressouder le groupe et de tirer au clair les agissements de Pierre.

Nous allions être servis.

Pierre, le cadre de Liège

Le 9 mars, Pierre fait irruption à la réunion du CC, hagard, la bave aux lèvres.
Il passe spontanément aux aveux sur ses intrigues depuis cinq ans, surtout sur celles des dernières semaines, en faisant entendre que Michel était complice.
Quelques extraits de l'interrogatoire montrent que le double jeu est devenu une seconde nature chez lui, dans une sorte de schizophrénie écoeurante :
« […]
Éric : Pourquoi es-tu venu aujourd'hui ?
Pierre : Je voulais mettre le centre en garde, je voulais changer, c'est-à-dire dire toute la vérité. J'ai été dégueulasse envers tout le monde. Je n'avais plus de maison, plus de parti. Pour vous tromper peut-être.

Éric : Tromper comment ?
Pierre : En vous divisant, c'est toujours comme ça que j'ai fait. En ne disant pas la vérité.
Michel : Comment veux-tu nous diviser aujourd'hui ?
Pierre : Je vous ai unis contre moi et contre l'opportunisme.
Michel : Mais est-ce que tu as dit toute la vérité sur moi ?
Pierre : Je crois que tu as fait des erreurs.
Michel : Lesquelles ?
Pierre : Tu t'es laissé avoir par moi.
Michel : Comment ça ?
Pierre : Je ne crois pas que tu aies fractionné.
Michel : Qu'est-ce qui te fait croire ça ?
Pierre : C'est moi qui t'ai entraîné à faire des erreurs. Je suis principalement responsable. Michel a aussi des responsabilités, parce que ça ne tient pas debout sinon, c'est un dirigeant. C'est vrai que je l'ai trompé depuis.
Michel : Depuis quand me trompes-tu ?
Pierre : Depuis 5 ans, depuis 3 ans.
Michel : Comment ?
Pierre : En te mentant sur mon arrivisme et sur les femmes. […]
Éric : Le rôle que tu as joué dans la lutte avec AMADA, comment l'expliques-tu maintenant?
Pierre : Me faire bien voir de vous, venir avec vous dans le Comité central. D'autre part, j'étais révolté, parce qu'AMADA trahissait le parti. […]
Éric : Depuis quand trompes-tu l'UC ?
Pierre : Depuis le début. Le mieux, c'est de me foutre dehors. Je ne sais pas si on peut changer un bourgeois infiltré. […]
Éric : Fais-nous rapport sur tes relations avec Marion.
Pierre : […] Elle ne disait rien de mes histoires avec Edwige [sa maîtresse] et je m'occupais d'elle politiquement. J'en ai fait un instrument docile, en me rendant indispensable.
Michel : Et maintenant ?
Pierre : Maintenant plus. Quand je suis venu tantôt, oui, pour vous mettre en garde contre des types comme moi. Mais vous n'avez pas besoin de moi pour ça. Pendant la lutte, je l'encourageais. Je lui disais qu'elle n'est pas une imbécile. […]
Michel : Dans quel but as-tu mené la lutte contre François [Éric C.], dirigeant de l'UJC ?
Pierre : Je ne sais pas si je dois répondre comme un bourgeois ou comme un communiste. Parce [que François] était un opportuniste. Je pourrais dire : pour mettre quelqu'un à moi à la tête, et c'est aussi vrai objectivement, mais je crois que je ne suis pas allé aussi loin que cela. Je veux qu'on sache des choses. Si je le veux, c'est parce que je suis communiste. Je veux rester dans le parti.
Ce que je dis est objectivement vrai. Je ne sais plus quand je trompe et quand je ne trompe pas les gens. J'ai deux visages. […]
Michel : En quoi est-ce que je te gênais en général ?
Pierre : Pour les paysans, pour le Groupe Autodéfense, pour le centre, pour tout quoi.
Michel : Pourquoi je te gênais ?
Pierre : Parce que tu étais au-dessus de moi.
Michel : Mais tu croyais qu'on était quand même ensemble. Tu as dit que tu me manipulais.
Pierre : J'ai aussi dit que j'ai essayé de manipuler. Je suis un peu léger pour manipuler. La preuve, aujourd'hui. Vous m'avez démasqué hier. […] Je ne sais pas si je suis récupérable. […]
J'ai fait juste et faux ; le soutien au rapport d'activité est juste, la discussion avec Nadine est fausse. Le soutien à la lutte contre la fraction est juste. Les idées qui existaient à ce moment, fausses. Le soutien à Marion contre François était juste. L'empêcher de parler est faux. Seuls les marxistes-léninistes peuvent faire du juste et du faux. Quand un marxiste-léniniste dégénère, ce qu'il a fait de juste devient négatif. Mon travail est positif, c'est pourquoi il est possible que je dégénère. […] Quand j'admirais Michel, c'était juste. Quand je voulais qu'il me ressemble, c'est faux. Au début de la rectification, le juste l'emportait, et depuis une semaine le faux l'emporte. Parce que je ne peux pas ne pas savoir que je suis marxiste-léniniste. J'ai pensé à me suicider, ce n'est pas communiste. Je ne l'aurais pas fait : je suis trop lâche. Je peux encore servir. Servir, grâce aux connaissances théoriques et à l'expérience que j'ai et que beaucoup de camarades n'ont pas. Il faut prendre des mesures. Mais capituler n'est pas juste. […]
J'admire le courage que vous avez de foutre vos cadres en l'air. »

L'initiative de Pierre nous cause un choc salutaire.
Un camarade que nous côtoyons depuis des années, un des « nôtres » à la direction du groupe, est en train de déverser ses turpitudes devant nous, en proie à une espèce de transe abjecte qui le fait baver… ?
Passés les premiers moments d'incrédulité, nos têtes se mettent à fonctionner à plein régime pendant qu'il continue à déballer son paquet.
Pourquoi fait-il cela ? Pour *qui* ?
Pierre est d'ordinaire un personnage plutôt suiviste, assez insipide – très récemment placé sous le feu des projecteurs, à vrai dire. Tandis qu'il nous révèle l'envers de son personnage, nous comprenons que tant de duplicité dépasse des enjeux et des capacités d'ordre personnel. Pierre manipule dans l'UC, mais lui-même est manipulé du dehors. Nous décelons en lui la présence très palpable du corps étranger, de l'ennemi. Le cheval de Troie. Nous préparons la destruction du système et le système nous prend au sérieux, prépare la nôtre comme il a déjà réussi celle des différents PC, des institutions socialistes et syndicales. La dégénérescence n'arrive pas qu'aux autres. Découvrir soudain que nous y sommes aussi confrontés donne plus de réalité, de puissance d'attraction à notre projet révolutionnaire.
En fait, nous voilà remontés à bloc, prêts pour le branlebas de combat.

Quand Pierre en a fini, le CC le met en observation et décide la saisie de ses documents personnels, à son domicile. Le PV de ses aveux est transmis dans toute l'organisation qui est convoquée pour une assemblée nationale à l'imprimerie de Bruxelles, le lendemain. Léon est réhabilité. Nous prenons des mesures de sécurité, quittons nos domiciles et récupérons les archives de l'UC.

Il nous apparaît que la tactique de Pierre est celle du kamikaze. Il savait que la journée des femmes signerait sa chute, entraînerait celle de Léon et répandrait la méfiance générale ; il achève le travail au CC en se sabordant et en insinuant que Michel est complice.

L'assemblée nationale va mettre l'organisation en garde contre l'existence du complot, refaire l'unité et découvrir de nouveaux fils de la toile d'araignée dont nous ne percevons pas encore l'ampleur.
C'est une assemblée de survie et de mobilisation, au sens militaire.
Sur place, les choses ne sont pas aussi claires. Il suffit de regarder la photo pour y lire le désarroi.
Pierre est absent, on ne le trouve nulle part.
Éric commence par rappeler les attaques externes dont l'UC a été l'objet depuis sa création, parle d'une dizaine d'éléments peu sûrs, honnêtes mais faibles, qui représentent un danger interne car ils peuvent céder à la pression du complot ourdi à l'extérieur. Le CC s'en tient ensuite à une position neutre d'enquêteur, laissant la parole à la salle.
La plupart sont encore sous le choc de la journée des femmes et de l'écroulement des idoles de la RI., comme l'exprime Carmela : « *Je ne sais plus avec qui je dois parler, comment je dois me comporter, envers qui je dois avoir confiance, d'où vient cette personne, qu'est-ce qu'elle a dans la tête, qu'est-ce qu'elle va penser si je suis comme ça… Enfin, je vous assure, je ne sais pas si vous êtes ainsi, mais beaucoup ont des doutes sur des camarades (…). J'aimerais bien que chacun sorte tout ce qu'il a dans la tête, pour voir plus clair. J'ai besoin d'avoir confiance en ceux en qui j'avais confiance avant et de savoir tous ceux sur qui on peut s'appuyer, comment on peut se donner la main pour continuer à avancer, parce qu'il ne faut pas s'arrêter. C'est la confusion dans ma tête.* »
Bruxelles se tait, à part un ouvrier qui invoque les grands principes de l'unité des couples contre l'exploitation, de la nécessaire éducation des femmes, du nécessaire respect des cadres du Parti. Charleroi raconte la destitution de Léon, s'étonne de ses propres agissements et lâche des allusions à l'implication du CC dans la déconfiture. La famille de Pierre (sa mère, sa femme) poursuit la tactique de celui-ci *Tout le monde est impliqué*, sans se risquer à prendre sa défense. Liège fait bloc contre Pierre.
Jean-Marie est le plus catégorique ; la veille, lorsque les premières critiques contre Pierre (vie privée, arrivisme) font surface à l'assemblée de Liège, il conclut : *Il faut que nous prenions nos responsabilités.* Il dénonce la façon dont Pierre a rejeté sur le dos du bureau de la cellule toutes les erreurs dans l'activité, et tiré son épingle du jeu alors qu'il dirigeait lui-même cette pratique. Il relève les insinuations de Pierre contre Michel ; Carmela raconte comment Pierre esquive ses demandes d'aide et la laisse tomber, d'autres ouvriers confirment qu'il ne vient jamais les voir, parlent des flatteries, des manipulations ; l'un d'eux le qualifie de « traître ».

Marion, son bras droit, et un autre membre du réseau, passent aux aveux en confirmant les méthodes de Pierre pour en faire des instruments dociles.
« *Quand je suis revenu à Liège après mon service militaire, je suis tombé sur un type qui à la fois m'a dit : « je me suis comporté comme un crapuleux »* (pendant l'absence de J-Th, Pierre avait pris sa place auprès de sa petite amie) *et en même temps, je l'ai trouvé formidable. C'était le premier cadre communiste qui me parlait toute une nuit de la classe ouvrière à Cockerill, qui me montrait l'usine, qui me montrait ce qu'était la révolution.»* L'opération de séduction aboutit à ce que J-Th ne réfléchisse plus par lui-même, calque toutes ses réactions en fonction de ce que son idole peut en penser.
« *Je suis devenu une créature de Pierre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce qu'on a de révolutionnaire, on met un signe = et c'est Pierre ; et ce qu'on a de réactionnaire, on met un signe = et c'est Pierre aussi. Au bout de trois mois, quand je voulais faire quelque chose, je me disais : Qu'est-ce que Pierre va dire ? Qu'est-ce que Pierre en pense ? »*

Un petit-bourgeois de Bruxelles, qui a visiblement pris connaissance du PV des aveux de Pierre, se plaint à l'ouverture du débat, « *Ce matin, je pleurais pendant des heures parce que je me demandais si je n'étais pas un fasciste ».*
Pendant plusieurs heures, les interventions confuses, débilitantes ou révoltées se succèdent dans le désordre, le vent souffle dans tous les sens sur l'assemblée qui ne parvient pas à se clôturer malgré l'invitation d'Éric. Michel s'efforce à plusieurs reprises d'encourager une volonté d'unité et à la fin, Julien, le pensionné mineur d'Ougrée s'exclame : « *Je n'ai pas pris la parole jusque maintenant, je vous ai tous écoutés très attentivement. Je suis un ancien de Lahaut, je n'ai pas peur de le dire. Si j'ai quitté le Parti, c'est parce qu'on m'a trahi, on nous a trahis !(…) Je croyais que la jeunesse, tiens, elle est plus intelligente, ils se tiennent mieux ensemble, mieux comme des frères. Et je vois qu'il y a…On coupe ici, on coupe là. Non, quand on a quelque chose à dire, on le dit en face. C'est à ceux qui prennent la parole ici de monter sur une chaise et de dire « sacré nom de… »*
Un ouvrier de Cockerill enchaîne : « *Oui, c'est juste ! Pierre doit s'expliquer ici devant nous. Il a déjà reconnu lui-même hier qu'il était un traître. Le jour où on a fait son procès chez lui, où on l'a plus ou moins démasqué, on est sorti tous les deux ensemble, ça me faisait pitié, je lui ai dit : "Viens dormir chez moi, tu es occupé à diviser ta mère et ta femme, et tu n'as pas le droit". (…) Il m'a répondu : "Oh, de toute façon, Estelle sait bien que je suis un traître". Voilà ce qu'il a dit. »*
Et il conclut sur un appel à faire confiance au CC., déclenchant des applaudissements.

En bref, quand on débusque la pourriture dans sa maison, comment faire ? S'identifier à elle, (« un type crapuleux **et** formidable », comme l'explique si bien J-Th), la nier, la voir partout et se décourager, la glisser sous le tapis ou la balayer dehors ?
Chacun va devoir choisir. Cette assemblée trouble et troublante contient déjà l'éventail de ces réactions.

Après l'assemblée, le CC tient une session ininterrompue durant trois jours ; on change constamment d'endroit où travailler et où dormir, les archives restent dans le coffre de la voiture et nous nous procurons un revolver, en prévision d'une agression.
Nous creusons l'hypothèse du complot. Le 12 mars, Pierre est convoqué à un interrogatoire pour lui tirer les vers du nez sur ses contacts extérieurs, en premier lieu avec l'ancien responsable du groupe Comité J. Staline pour l'Unité Rouge, un cercle dogmatique qui avait fusionné avec l'UC avant d'en être exclu pour diverses manœuvres de pouvoir. Nous pensons aussi à des liens avec Clarté et les trotskystes. L'interrogatoire ne donne rien, bien que Pierre s'affole, se coupe, cite des noms et des résidences de personnalités de l'extrême-gauche qu'il n'est pas censé connaître. Le soir même, il tire sa dernière cartouche en adressant à Éric un billet confidentiel où il accuse Michel d'être à la tête du complot et compte sur Éric pour le démasquer. Billet grandiloquent en forme de testament : *« Si je suis tué, …*(…) *Je l'écris au cas où on viendrait me chercher ce soir ».*
Les jours suivants, une série d'interrogatoires dans les rangs du réseau de Pierre, les papiers saisis chez lui et au domicile des militants les plus compromis apportent assez d'éléments pour appuyer nos déductions et mettre à l'écart une quinzaine de membres, tous petits bourgeois, principalement à Bruxelles et à la Jeunesse communiste.
Le procès de Pierre est annoncé publiquement pour le 3 avril. L'instruction rassemble les témoignages. À Cockerill, à la FN et aux ACEC, les militants ouvriers informent leurs camarades au jour le jour. Les nouvelles suscitent un intérêt soutenu.

Dans cette période où nous tombons nez à nez avec des réalités hideuses, nous tirons beaucoup d'encouragement des réactions ouvrières, à commencer par celles des militants de Liège, bien décidés à utiliser le balai. À travers le cas de Pierre, ils ciblent la domination des intellectuels petits-bourgeois sur les militants ouvriers, pour les maintenir à leur place d'exécutants, reproduisant la division du travail capitaliste que l'organisation ML est censée œuvrer à abolir.

Jean-Marie(Cockerill)

*« À la fin de la grève (*à Cockerill en 1973*), on avait porté des critiques à Pierre sur ses méthodes de direction. Il faisait tous les tracts, il faisait tout le boulot politique, et nous autres, nous étions les* mandailles *pour aller distribuer. Il y a plus de trois ans que je suis dans l'organisation. La ligne politique de Pierre a été de faire de moi une marionnette, un bureaucrate, un arriviste.*

J'ai déjà rapporté comment Pierre tournait les ouvriers en bourrique par ses directives et critiques harcelantes. Jean-Marie vise cette aliénation quand il parle d'être la *marionnette*.

« On voyait une série d'erreurs de la cellule et on allait trouver le comité local (Pierre) pour lui demander de l'aide et chaque fois ce que Pierre a fait, c'est de brouiller les cartes : "Faites ceci" et la semaine d'après : "C'est dégueulasse le boulot que tu fais, fais cela !" et quand on faisait ça, "Ha, c'est dégueulasse" et chaque fois ainsi, vraiment pour faire tourner les gens en rond. »

« *Quand il a vu que je représentais un danger pour lui, il m'a démoli, consciemment, il s'est servi d'autres camarades, de ma femme, pour me démolir. Tout ce travail de sape, il le faisait derrière le mot de marxisme-léninisme, derrière un visage communiste, son but était de me dégoûter de la politique. Au début de la rectification, il ne restait plus qu'un ouvrier dans la cellule Cockerill, plus qu'un seul, c'était moi. Il a voulu m'en chasser. »* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)

« Pierre ne venait trouver aucun ouvrier ! J'habite à 12 km de chez lui et si je l'ai vu trois fois sur 5 ou 6 mois, c'est beaucoup. Il ne venait jamais trouver les ouvriers. Il les méprisait. » (Assemblée du 10/3 sur Pierre)

Jusqu'au 29, Jean-Marie se sentait paralysé et coupable des échecs. L'expérience positive du 29 le libère. Il tranche dans l'autre sens le dilemme : les échecs viennent de Pierre et consorts et non de lui et de ses camarades. La rupture remet les choses à leur place et ouvre des perspectives nouvelles.

Carmela (FN)

Elle s'en prend également à la place d'exécutant occupée par les militants ouvriers, et en tant qu'ouvrière, dénonce la double aliénation reproduite par Pierre, qui cherchait à la maintenir dans l'ignorance du marxisme-léninisme, à la décourager, à la laisser prisonnière des corvées domestiques.

« Quand il y a eu la rectification à portes ouvertes, j'ai fait cette critique à Pierre ; j'avais lu dans les textes de la Conférence que c'est le cadre qui doit s'occuper de la formation des militants. […] Mais chaque fois que Jacques (l'aide-secrétaire de la cellule) remettait des rapports du travail qu'il faisait avec moi, Pierre n'avait pas le temps. Ce n'est pas normal, ça. Jacques revenait de notre cellule et lui disait : Qu'est-ce que je dois faire avec Carmela, elle dit ceci, elle dit cela ? Tu dois le savoir*, lui répondait Pierre, et il ne l'aidait même pas. […] J'ai demandé à Pierre : d'où vient que tu n'as jamais le temps de voir les ouvrières, qu'on ne te voit jamais, même dans la cellule, tu ne passes qu'à peine, et même là, tu dis :* Je n'ai pas le temps. Mais*, dit-il,* regarde tout ce que j'ai à faire, regarde tout mon horaire, *et il m'a cité des heures et des heures, presque comme s'il ne dormait pas. J'ai pensé, enfin comment est-ce possible qu'un gars pareil ne mange pas, ne dort pas ? Pierre, il y a quelque chose qui ne va pas !* Mais oui*, dit-il,* j'ai sur mes épaules toute l'UC(ML)B. […] Je suis le seul cadre, je dois faire tout, moi. *[…] Pierre me flattait, il disait que j'étais une ouvrière, l'avant-garde,* Plus tard, c'est toi qui conduiras les autres ouvriers. *J'ai dit : Mais Pierre, il y a des choses qui ne vont pas, d'où est-ce que ça vient ? Il m'a dit :* Tu comprendras plus tard. *J'ai répondu : Non, Pierre, parce que si je dis ça aux ouvrières à l'usine, eh! bien elles ne comprendront jamais, comme moi je ne comprendrai jamais avec toi. Pierre :* Mais tu es encore trop bête, tu n'as pas encore assez étudié. *»* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)

Les femmes étant les plus victimes des servitudes du mode de vie (et la *Journée des femmes* avait su manipuler leur révolte), on ne s'étonne pas de voir Carmela revenir sur le sujet dans sa critique de Pierre. Elle dénonce son masque de *moine rouge* (*Ce gars-là ne mange pas, ne dort pas, ne s'occupe pas de son gosse*), parce qu'il cache des pratiques dégénérées, et surtout parce qu'il refoule et dénature ses aspirations en tant que femme à

changer la vie de la famille ouvrière. Car il faut bien pourtant manger, reprendre des forces et du moral, élever les enfants, pas comme nous le faisons aujourd'hui, mais comment autrement ?

Pour Carmela une réponse est impérative, sous peine d'être rejetée – elle et les autres femmes – dans les corvées domestiques, à l'écart de la vie sociale. Par exemple, Pierre dont la femme travaille en équipe à la FN, évacue le problème de la garde des enfants en demandant à d'autres militantes de garder le sien.
« Pierre porte tout sur ses épaules, sauf son enfant, remarque Carmela : *Je lui disais, regarde : je veux bien garder ton gosse, mais moi aussi j'ai un gosse, nous en avons tous, on doit tous s'arranger et faire ce que tu fais, ce n'est pas juste. Alors il a dit que je ne comprenais pas son travail. J'ai dit, si ; si mon mari faisait le même travail que toi et abandonnait sa femme et son gosse et si tout le monde faisait comme cela, ça n'irait plus. Parce que nous irons à la révolution avec les gosses et les femmes, si on ne sait pas l'arranger maintenant, on ne sait pas s'arranger après non plus. »* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)

Détail symptomatique, lorsque nous avons demandé à Pierre, lors de ses aveux, quels étaient ses rapports personnels avec les ouvriers, il a éludé « *Oh, je ne les voyais presque jamais… »*
Certains documents saisis chez Pierre révélaient bien ses conceptions sur les ouvriers et les intellectuels, il en parlait sans détour à ses comparses, créant une complicité coupable. Une lettre à Nadine, par exemple :
« Mais le problème, c'est que nous ne sommes pas vraiment des prolétaires. C'est-à-dire que nous avons encore des aspirations individuelles et des fiertés personnelles. Nous ne sommes pas passés par l'horrible école de l'humilité que l'ouvrier, fils d'ouvriers, subit toute sa vie. Nous continuons à nous sentir une *supériorité – je ne mets pas les guillemets, parce que je n'ai pas vraiment extirpé cela – la supériorité intellectuelle. Les premiers de classe. [...]*
Dans une autre :
« Parce que j'ai toujours l'impression qu'il n'y a que toi qui peux me comprendre, et à qui je peux parler franchement – mais ça ne te donne pas le beau rôle, ma petite copine : parce que ça veut dire que c'est avec toi que je peux révéler toute ma crasse petite-bourgeoise. Et en plus, t'écrire tout ça quand toi-même tu as des problèmes. »

Au procès, une jeune communiste, un de ses instruments, déclarait :
« Il s'est bien sûr appuyé sur des défauts que j'ai, la prétention, d'être contente de moi et de ne pas me prendre pour de la merde. Il a utilisé cela en me disant : "Si tu continues bien, si tu continues comme je le veux, tu vas devenir quelqu'un. […]"
Joseph et Salvator (deux jeunes ouvriers de Cockerill), on a eu une réunion avec vous, au moment où tu as fait ta lettre, Salvatore, pour dire : "Qu'est-ce qui me garantit que vous l'UC(ML)B et les organisations marxistes-léninistes n'allez pas trahir ?" C'était Pierre qui avait mené toute la réunion, nous on se taisait parce qu'on avait été ébranlées par cette lettre, on se posait des questions. Après la réunion, Pierre a dit : "Vous vous êtes vraiment laissé mener par le bout du nez par Joseph et Salvatore, vous valez beaucoup plus qu'eux, ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent, mais s'il n'y avait pas eu des gens comme nous, comme moi, des merdes comme moi, le mouvement marxiste-léniniste n'existerait pas, et eux ne seraient pas là non plus. Vous avez des choses à leur apprendre". »

Avec son passé d'universitaire, il n'y avait nulle rupture ; de *cadre* universitaire, il était glissé à *cadre* révolutionnaire, *sacrifice* dont il se glorifiait beaucoup. Aux parents d'Anne L., étudiante en médecine, qui avait arrêté les cours pour militer, il citait son cas personnel : « *Il y a près de trois ans que j'ai arrêté mes études de physique. J'étais en première licence, ma mère pouvait espérer des résultats faciles, doctorat, assistant, etc. J'ai compris comme Anne que je serais plus utile au prolétariat et au Parti en arrêtant*. »
Plus utile, ce n'est qu'une affaire de degré.

Alors qu'il n'avait pas le temps d'aller voir les militants ouvriers qui le lui demandaient, il entretenait de nombreux liens au sein de son réseau petit-bourgeois, mélange de « cour » dont il était le Roi et de secte secrète où il encourageait l'arrivisme. Il s'occupait des affaires de coeur des camarades, sortait avec eux, les invitait le week-end, se promenait avec eux.
Lettre à Nadine :
« Si tu accordes quelque importance à mon jugement, qui vaut ce qu'il vaut bien sûr : Tu sais bien que j'ai une immense confiance en toi. Les troubles que tu traverses te seront une grande force pour l'avenir. […] Pour moi, ça ne fait pas de doute que tu en sortiras. Et avec tes autres qualités, qui sont vraiment très grandes, tu pourras faire du bon travail.

Althusser dit qu'il ne faut pas juger le jeune Marx sur le Marx de la maturité. Je ne suis pas d'accord avec cela. Je te le jure sur ce que tu seras : un cadre communiste d'avant-garde, et ça éclaire ce que tu es, et ça te permettra de le devenir. [...]
Bon courage, travaille bien, progresse encore. Ne jamais se satisfaire des responsabilités qu'on a ; toujours viser à en prendre plus ; on a besoin de cadres, encore et toujours – c'est ce que je répète aux militants et aux secrétaires, et c'est aussi ce dont, d'après Sophie et Cie, je ne suis pas assez persuadé pour moi-même. [...]

Toutes ces magouilles et ce culte des intellectuels, des « porteurs de la théorie » servent une orientation politique opposée à la nôtre. Une caricature de l'importance du travail théorique lié au programme, un mépris de l'expérience pratique et des ouvriers, comme l'avait incarné le cercle dogmatique Comité J. Staline, avant sa fusion avec l'UC, puis à l'intérieur de celle-ci.
Il était difficile dans le cas de Pierre de relever des prises de positions en ce sens, car il s'arrangeait pour ne jamais s'opposer ouvertement. Sa tactique était celle du caméléon à l'égard de la direction, avec un travail de sape pour déformer l'orientation politique, que je décrivais ainsi dans le réquisitoire du procès :
« […] Pierre se faisait une réputation, en étant le soutien ferme du CC. Lui-même a commencé son interrogatoire par-là, en disant, Mon soutien au CC contre la fraction de Jacques B. (Comité J. Staline), je m'en suis enorgueilli et en faisant ça, je pensais à la direction. *Avant la Conférence nationale elle-même, Pierre qui a des rapports très étroits avec Nadine (Nadine est au Comité régional de Bruxelles et est un des chefs de l'opposition à la ligne de la Conférence nationale), discute avec elle longuement et Pierre a les mêmes positions que Nadine, il ne la critique pas. Brusquement, au moment où les amendements sont remis, il fait un amendement très bref qui soutient totalement le rapport d'activité du Comité central. […]*
Pierre n'était pas d'accord qu'on arrête l'activité de l'organisation pour réfléchir et faire le bilan. Il n'était pas non plus d'accord avec le plan que le Comité central avait tracé, essentiellement que Michel avait tracé, de déclencher un mouvement de révolution idéologique à portes ouvertes et de balayer tout ce qu'il y avait de mauvais. Eh ! bien, cela s'est passé très vite. Cela a pris environ 1/2 h dans la réunion du CC élargi. Mais à côté de cela il y avait un texte de 10 pages qu'il avait pris avec lui – il avait ses notes – et qu'il n'a pas lu. (Ce texte estimait que Michel témoignait de l'impatience petite-bourgeoise devant l'inévitable retard de la pratique sur les intentions et qu'une bonne campagne d'étude du révisionnisme règlerait tous les problèmes relevés dans l'UC.)
Petit à petit, on s'apercevait qu'il circulait dans l'organisation d'autres mots d'ordre, d'autres directives que celles du Comité central. Par exemple, la fameuse phrase Être la cible et le moteur, *d'où venait-elle, comment Pierre l'avait-il fait circuler ? C'est la tactique dans les coulisses, par insinuation, c'est le travail propre à ces gens, qui ne s'opposent pas politiquement. […] »* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)

De temps en temps, un « lapsus » politique lui échappait. Ainsi, son premier projet de bilan sur la grève des 7 à Cockerill nous avait fort choqués : il était construit sur le thème *« les masses n'ont pas compris que… les marxistes-léninistes expliquent que, ils savent que…* ». Le projet fut rejeté et Pierre s'adapta, comme il savait si bien le faire ; des articles sur les grèves à la FN et au Val St Lambert furent refusés pour les mêmes raisons. À ce moment, nous ne faisions pas le lien entre ces faux pas, qui passaient pour des bizarreries déconcertantes.
Peu à peu se profilait derrière les interventions de Pierre l'image de la secte. Le réquisitoire au Tribunal d'avril 1976 portait sur ce point :
« On aboutit précisément à des petits groupes d'intellectuels dogmatiques, mystiques et fanatisés, tels que nous avons pu les voir et tels que la bourgeoisie se plaît à les représenter, des groupes comme l'Armée Rouge au Japon, comme Dimitrov en France, des groupes qui s'entre-tuent, qui s'entre-déchirent, y compris physiquement et avec des mitraillettes. Ce sont des groupes comme celui de Grippa [à la fin], des fanatiques qui ont perdu toute orientation, tout lien avec la classe ouvrière, pour qui les principes ne représentent plus rien que des dogmes. Ce sont des slogans au nom desquels on leur fait faire n'importe quoi. »
Une parenté existe entre les sectes et le fascisme.
« Le fascisme tue la conscience dans l'homme et éveille en lui ses instincts bestiaux. Les théories de Pierre, le dopage qu'il a fait aux camarades sur la question de l'élite, des chefs, des cadres, etc. à qui tout est permis, est typiquement l'idéologie fasciste. Le premier de classe, *comme il dit, la supériorité des intellectuels sur les ouvriers, tout ça va dans le même sens. Il excite l'arrivisme et en même temps la soumission, la docilité. Il excite l'arrivisme pour qu'une partie des gens l'aide à opprimer une autre et il habitue à la soumission pour que nous soyons des esclaves d'accord avec nos bourreaux. […]*

La question de la femme doit être revue dans ce contexte-là. Pour lui, la femme peut encore plus facilement que l'homme être ramenée au rang de l'esclave et d'une bête. C'est effectivement ainsi qu'il s'est conduit avec les militantes sur qui il a mis la main. Sa théorie sur le repos du guerrier est une théorie fasciste. Les esclaves, selon Pierre, doivent aimer leur bourreau, c'est ainsi qu'on opprime le plus facilement, qu'on empêche la révolte des masses contre leurs oppresseurs. C'est cela le double visage de Pierre.
*Pierre répétait souvent : "*Pour faire la révolution, il faut avoir le coeur dur" *; toutes les déclarations de Marion où elle dit : "*Je commence à me durcir, je n'ai plus pitié*, etc.", et où Pierre lui répond : "*Mais c'est très bien, c'est comme cela que la maturité politique vient"*, ce sont des déclarations fascistes, il habitue Marion à devenir un instrument qui torture d'autres camarades. Il lui dit : "*C'est très bien quand tu ne sens plus rien". (Tribunal populaire, 3 avril 1976)
Le critère fixé par Marion pour entrer dans le Groupe de rectification était : « *Je suis prêt à tirer droit au coeur si je vois un fasciste ou Sophie devant moi ».*
Lors de son interrogatoire, elle soulève spontanément le lien :
« J'étais tellement montée contre tout, quoi. Au nom de tout ce qui est anti-fractionniste, pour combattre tout ce qu'il y a de fractionniste, de petit-bourgeois et de conciliateur et d'hésitant, je sais que j'aurais fait n'importe quoi. [...] C'est la première fois que je comprends comment cela se fait qu'il y a des jeunes SS. Je me suis toujours demandé comment il se fait qu'il y avait énormément de jeunes chez les SS. C'est beaucoup de jeunes chômeurs, je n'avais jamais compris comment ni pourquoi. [...] La grande théorie qu'il y avait, c'est la théorie des éléments forts et des éléments faibles ; et puis, c'était la théorie du chef. » (Interrogatoire du 15 mars 1976)

Edwige, la jeune maîtresse de Pierre témoigne : « *Pour moi, Pierre était le communiste dont on avait tout à apprendre, chez qui il n'y avait rien à critiquer, le type parfait. Effectivement, moi il pouvait m'employer comme il voulait, contre qui il voulait, parce que j'aurais fait tout, je ne me serais même pas posé de question, je le faisais parce que c'était lui qui le disait. (…) Dans la lutte contre François (*Éric C., dirigeant de la JC), *finalement, c'est vrai que c'était avec l'antenne de Pierre qu'on agissait ».* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)

Le comportement de Pierre est lui-même une application du modèle de la secte. Peu de liens avec l'extérieur, (c'est-à-dire, les ouvriers), étude coupée des besoins pratiques, mainmise sur un réseau de fidèles, y compris aux moyens de liaisons amoureuses, le tout mené en secret.

Luce : « Il avait une vingtaine de tâches dans son calepin, il se baladait avec son calepin qu'il montrait à tout le monde ; à un ouvrier, il disait non, je dois aller voir l'autre ouvrier ; à cet ouvrier, il disait : Je dois aller voir le 3e. *Il abandonnait une réunion de cellule pour aller soi-disant à une autre réunion de cellule. Mais il n'y allait pas. Nous avons vu ça par le recoupement, tous les camarades se plaignaient qu'ils n'étaient pas encadrés, qu'on ne voyait jamais Pierre dans la pratique. Pierre a reconnu lui-même qu'il était coupé des masses. Mais que faisait Pierre pendant ce temps-là ? Il faisait deux choses. Il étudiait. Nous avons retrouvé des carnets entiers de notes d'étude de Pierre, et des notes d'étude qui ne se rapportent pas à des sujets que l'organisation étudiait. Ce sont des notes très fouillées, très approfondies. Pierre étudiait plus que tous les cadres ensemble dans l'organisation. Nous avons même retrouvé un texte d'une cinquantaine de pages sur la guerre au Vietnam, très détaillé, y compris sur l'origine de la guerre contre les Français, toutes les tactiques utilisées pendant la guérilla, dans certaines régions. Il n'a absolument jamais été question de ça dans l'organisation. […]*
*Il est clair que c'est le plan d'étude des gens qui le dirigent de l'extérieur. Il étudiait énormément et il était coupé des ouvriers et de la pratique. L'autre aspect de ce genre d'individu, c'est qu'il avait tout le temps de courir les jeunes militantes de l'organisation. Pour ça, il avait tout le temps. Il alliait les deux, d'ailleurs. Dans une lettre à Edwige, (sa jeune amante) il lui dit : "*Raconte-moi tout ce que tu penses sur la lutte des ouvriers, tous tes états d'âme, car moi j'en fais mon profit, moi qui suis coupé de la pratique de masse". *»* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)
À un camarade qui disait : *« Je suis un anti-communiste, j'ai été avec la femme de Jean-Marie* », il répondait qu'il avait fait pareil, ce n'était pas anti-communiste, c'était compréhensible, dans les moments de grande lutte, on se sent plus proche des camarades, on est plus fatigué, on résiste moins bien.

Nous pouvons maintenant retracer les étapes du complot politique. Au bout de trois ans, une partie des manœuvres de Pierre est arrivée à endommager nos faibles liens parmi les ouvriers de Liège et surtout, à

décourager ceux qui ont rejoints nos rangs. Ce qui nous alarme et déclenche la riposte du mouvement de critique. Pierre ne parvient pas à nous en détourner et se porte alors en tête du mouvement, pour lui donner une orientation radicaliste. La mobilisation autour du débat du 29 février pour l'unité des ML ressoude les énergies ; Pierre se tient en retrait durant ces semaines, mais après le 29 février, il monte une opération-suicide destinée à l'implosion du groupe. Il lance la journée des femmes, qui signe sa propre déchéance, celle du cadre de Charleroi et sème le désarroi et la méfiance générale, puis se saborde par ses aveux au CC, destinés à impliquer Michel – accusation qu'il formulera explicitement dans son billet-testament.

Pierre a préparé le terrain idéologiquement, en introduisant le mot d'ordre du dirigeant chinois Lin Piao « *Être la cible et le moteur* ». Ce mot d'ordre déboussolant, autodestructeur, ne se trouvait dans aucun texte du CC, mais circulait via le réseau de Pierre, tout le monde recourait à cette formule qui préparait notamment l'implosion de la direction. Pierre procédait par allusions auprès de Jean-Marie et des jeunes, mais aussi de Michel, pour répandre l'idée que le CC était divisé, qu'Éric était à la traîne, toujours enfermé dans son bureau et qu'il fallait se préparer à faire remonter le balai dans les rangs de la direction. Les suspicions contre le CC circulaient aussi à Charleroi, comme l'assemblée du 10 mars l'avait prouvé.

Des indices concrets de son activité d'infiltré forment comme des pièces disparates d'un puzzle dont nous ne possédons pas le motif d'ensemble. Outre ses notes d'études et ses recherches sur la guérilla au Vietnam, nous découvrons la correspondance qu'il entretient à l'insu de l'organisation avec les parents d'Anne, sous le faux nom de Robert De Saxe. Anne estime que son père renseigne un membre de la Sûreté et des responsables du PS « *La théorie étant, nous pouvons espérer récupérer ces groupes et en faire des appendices du PS ».* (Tribunal populaire, 3 avril 1976)

Marion détaille, lors de son interrogatoire, le plan aventuriste de Pierre pour la manifestation nationale de la FGTB le 13 mars. Il voulait que l'UC organise une attaque du Parlement et préparait Marion par des discours enflammés sur les combats de 1830 dans le parc de Bruxelles. Complètement hypnotisée, Marion était prête à toutes les provocations. Elle était d'ailleurs venue trouver le CC à deux reprises pour amorcer l'affaire, prétendant que les ouvriers voulaient se battre et qu'il fallait préparer quelque chose.
La journée des femmes et les aveux de Pierre ont court-circuité le plan, mais il était instructif de savoir qu'un membre de l'ex-Unité Rouge avait proposé à un de nos militants le même projet de débordement spectaculaire lors de la manifestation FGTB.
Entre parenthèses, nous apprenons que Pierre joue aussi un double jeu en ce domaine. Responsable du GAD (groupe d'auto-défense), il est en réalité fort peureux, pas du tout enclin à la bagarre. Carmela rapporte à sa manière truculente qu'il est prêt à tomber dans les pommes à la vue d'une petite coupure qui saigne à son doigt *(« Ah ! je ne l'ai jamais dit mais j'ai le cœur fragile, je tourne de l'œil tout de suite* ») et que lors de la manifestation du 1er mai à Liège, quand il est face aux flics, il bave de peur. « *Pierre quand il bave et qu'il a le menton qui tremble, nous on pensait que c'était la rage au cœur, non, c'était ses fesses qui allaient comme ça ! »*
Je l'ai vu dans cet état au cours d'une manifestation antifasciste à Bruxelles, lorsqu'il m'arrache brutalement mon casque de moto pour se le mettre sur la tête. Je suppose qu'il n'avait pas pris le sien et voulait se protéger des coups de matraque. Cet épisode était resté suspendu dans ma conscience, privé de toute réalité tellement il était incompréhensible, comme un message dans une langue inconnue. Cette fois-là aussi, il bavait. Comme le jour où il commence ses aveux au CC.
Autre pièce de puzzle interpellante, la collection de revue du groupe français l'Éveil trouvée chez Pierre. Nous n'entretenons aucun contact avec cette secte ML fanatique.

À côté des activités clandestines de Pierre, s'ajoutent encore des pièces éparses, comme des militants qui renseignent AMADA, comme l'ancienne antenne du Comité J. Staline dans l'UC, qui continue de fouiner et de récolter les adresses d'un maximum de membres, ou comme un relais de Clarté.
Au plan international, nous avons eu affaire à des pressions pour nous empêcher de publier la critique du PCB (Grippa), de Clarté et l'Exploité. Comment comprendre le soutien du MCI à ces groupuscules momifiés, s'il n'existe pas des agents de désinformation ici et là-bas ?
Le complot et l'infiltration sont des tactiques anciennes et inusables. L'ennemi de classe serait bien bête de ne pas les utiliser.

Nous sortons de pareille expérience éprouvés et mieux armés.
À travers Pierre, nous avons vu de nos yeux fonctionner un *plan de destruction* d'une organisation révolutionnaire. Nos illusions sur la démocratie bourgeoise s'évanouissent devant la réalité de la barbarie et de l'hypocrisie poussées à leur dernier raffinement. La tactique des comploteurs est copiée sur celle des monopoles qui, sous un visage progressiste, cachent la pourriture et la décadence, les crimes sans verser de sang, la torture de l'esclavage moderne. La « démocratie » quotidienne est bien plus destructrice que les *abus* ; nos préoccupations sur la *fascisation* de l'État belge paraissent bien puériles !
Le processus d'intégration pacifique que nous avons vécu ressemble à celui que la classe ouvrière subit sans bien s'en rendre compte depuis l'après-guerre. Elle nous devient de ce fait beaucoup plus proche. Jusqu'alors nous nous placions – avec naïveté et prétention – au-dessus de ce danger. Les ouvriers avaient beau revenir à la charge sur le sujet, *nous avions une ligne marxiste-léniniste, cela ne nous concernait pas*. Nous comprenons seulement à présent la signification réelle de *l'influence réformiste* (ou révisionniste), tant de fois invoquée à propos des échecs du mouvement ouvrier.
Hubert, fort préoccupé par cette question, vu l'influence du Parti communiste aux ACEC, déclare à une assemblée de Charleroi : « *On a trouvé la solution à un problème qui date de 30 ans. Ici, à Charleroi, on a été manipulés par Pierre. Mais quelle importance par rapport au retour de vieux militants, démolis par 30 ans de révisionnisme ?(…) Ainsi, je n'avais jamais vu le vrai visage de Ludo. Alors que je le connaissais depuis 5 ans. Pour Pierre, c'est pareil. J'ai aussi dix fois mieux compris J. Grippa. Nous ne savons pas ce que c'est de lutter contre le révisionnisme. Nous venons de le faire pendant un mois, alors que les vieux luttent depuis des années. J'ai retrouvé l'enthousiasme que j'avais il y a dix ans.* »
Dans l'excitation du moment, devant la libération des initiatives des ouvriers du groupe, nous envisageons l'extension possible de la RI à une large échelle, celle du mouvement ouvrier et de ses organisations dégénérées, obstacles au changement de société que souhaitent de larges couches populaires. En ce sens, *la révolution est à l'ordre du jour*.
Au moment où de nombreux groupes marxistes-léninistes en Europe appellent à se préparer à la guerre contre l'invasion soviétique, où AMADA apporte son soutien au renforcement de la défense nationale, nous affirmons que tous nos efforts doivent tendre vers la perspective que *la révolution conjure la guerre*.

Mais il y a du tirage dans l'air à propos de cette analyse.

Éric, le secrétaire du comité central

À cinq jours du procès de Pierre, le CC éprouve le besoin de faire le point dans une séance plénière, préparée par une prise de position de chaque membre. Celles d'Éric et de Michel entrent en collision. Et voilà la machine qui s'emballe derechef, nous emportant encore plus avant dans les terres inconnues.
Le texte de Michel s'inscrit dans la foulée des récentes découvertes, qu'il incite à mener à terme dans le mouvement ouvrier, hardi ! le but est en vue ! Celui d'Éric freine des quatre fers, pour bifurquer vers le sauvetage de l'indépendance nationale menacée par l'armée soviétique ; pour rejeter l'idée du complot international et en revenir aux *normes léninistes* d'organisation ; pour semoncer Michel, qui a eu un apport important ces derniers temps, mais est en train de changer la ligne, pris par le « *vertige du succès* ».

C'est quand même troublant.
Il faut admettre qu'Éric a été passif depuis le début du mouvement de critique. Lorsque Pierre a été démasqué, Éric n'a eu aucune contribution dans les développements politiques. Il a souvent hésité, nous a incités à revenir en arrière et à éviter la rupture. Il temporise aussi à tirer les conclusions sur AMADA et à dénoncer ses positions sur la guerre. Voilà qu'à présent, il les adopte quasiment et remet en cause les acquis arrachés dans les récents combats. Considère Michel avec une condescendance de grand seigneur.
Non. Non-non. Je n'ai absolument pas envie de suivre cet homme-là.
C'est ma seule certitude après la lecture des deux textes.
Michel, lui, passe la moitié de la nuit à fouiller dans la grosse malle des archives. Le brave engagé a déjà conclu qu'Éric usurpe la place de secrétaire du CC depuis six mois ; de là à se poser la question « et avant ? »… Il trouve la réponse dans la malle.

À l'ouverture du plenum, quelques heures plus tard, il prend d'entrée de jeu l'offensive :
« [Depuis] la Conférence nationale, c'est Luce et moi, surtout moi, qui dirigeons toute l'organisation. C'est moi qui ai proposé au Comité central la décision d'arrêter l'activité de l'organisation. C'est moi qui ai fait le premier projet de texte, qui ai critiqué les faiblesses du projet de texte, qui ensuite t'ai confié le texte et qui l'ai ensuite corrigé. Dans toute la rectification, tu n'as eu aucune initiative. Beaucoup plus grave. […]
Éric, dans toute la question de la tactique de Pierre, tout ce qu'il a trouvé à dire, c'est : Ce n'est pas rationnel. *Lorsque nous avons commencé à comprendre l'importance énorme de ce que nous avions découvert, Éric a essayé de jeter le doute. Nous étions planqués plusieurs jours [*pour analyser l'interrogatoire de Pierre*], Éric n'apportait aucun élément, bien au contraire, il s'est levé au milieu de la nuit pour encore me parler, pour jeter le doute sur les conclusions auxquelles nous étions arrivés. C'est moi qui ai décidé de faire une mobilisation générale ; comme nous avions découvert ce complot mais que nous n'en connaissions pas encore toute la gravité et tous les liens, j'ai voulu mobiliser toute l'organisation, il valait mieux prendre cette mesure. Quelques heures avant le début de l'assemblée, Éric nous demandait des comptes sur le complot, sur tout ce truc. […]*
Je voudrais qu'on m'explique comment il se fait que le secrétaire du Comité central, depuis 6 mois, ne dirige absolument pas sur la ligne de l'organisation et fait un travail de sape permanent. […]
*Pourquoi as-tu accepté d'écrire ce texte (*appelant au mouvement de critique*) alors qu'il n'y a absolument rien de toi ?*
Éric : J'ai mis ce texte en forme, c'est ce que tu m'as demandé et c'est ce que j'ai fait.
Michel : Pourquoi acceptes-tu ce rôle ?
Éric : À ce moment-là, je ne pouvais pas en jouer un autre ?
Michel : Pourquoi acceptes-tu de jouer celui-là ? Tu crois que moi je serais prêt à mettre un texte en forme que Léon me confie ?
Éric : Nous faisons ça constamment pour le comité de rédaction, pour le journal.
Michel : Pourquoi tout à coup, ton rôle, c'était de mettre en forme mes textes.
Éric : À ce moment, je n'étais pas en état de diriger l'activité, parce que j'étais coupé des tâches pendant 6 mois. C'est une décision qui a été prise au Comité central. J'en porte la principale responsabilité.
Michel : D'où vient cette décision ?
Éric : C'est une erreur dogmatique. […]
Michel : […] J'essayais de comprendre ça, que tu es l'intellectuel bourgeois qui est devenu communiste, donc tu as un rôle essentiel dans la théorie, et moi je viens du mouvement communiste et j'ai un rôle essentiel au niveau de la pratique et de l'histoire du mouvement ouvrier. Il y a quand même un problème : toi qui es théoricien marxiste-léniniste, d'où viennent tes idées justes ? Et d'où vient la théorie ?
Éric : Quelle théorie ?
Michel : [...] La question, d'où viennent les idées justes ? D'où ça vient que tout d'un coup tu n'as plus d'idées justes ?
Éric : C'est la preuve même que ce que tu dis n'est pas juste. Nous avons élaboré la ligne ensemble, la ligne de reconstruction du parti. Tu as toujours reconnu jusqu'à présent que j'avais joué un rôle prépondérant. Si les idées justes viennent de la pratique, ta question... que veux-tu que je te réponde ?
Michel : Moi, j'ai la réponse. J'aurais aimé que tu dises […] que ne dirigeant absolument rien de la pratique, ce que tu fais au Comité central. Tu es secrétaire du Comité central ?
Éric : Nous dirigions la pratique à deux à ce moment-là, comme depuis 5 ans.
Michel : Nous ne sommes pas des frères siamois qui avons le même cerveau. […]
Je me suis posé cette question : Qui dirige l'organisation depuis le début ? *C'est quand même une excellente question. Quand on regarde les phases du développement de l'organisation, le rôle que nous avons joué, il apparaît que je dirige l'organisation, sur la ligne de l'UC(ML)B, depuis fin 1971. Et que toi, tu mets en forme, comme tu dis. Alors je vais le prouver parce que toi, tu le sais certainement, mais Léon ne le sait pas et Luce n'a pas tous les éléments.*
Éric : Je proteste immédiatement contre le Toi tu le sais certainement, *tu ne peux pas mettre ma bonne foi en cause.*
Michel : Je veux dire : tu sais certainement ce qui s'est passé.
Éric : Ah ! bon. […] »

Des exemples sur les points clés de la ligne politique :
<u>*La ligne d'unité*</u>
« Michel : La proposition d'unité, c'est moi qui l'ai formulée complètement. Les 2 phases y étaient : la démarcation, et l'unité sans conditions [à un Congrès]. Comme il [Éric] a jeté mon papier, je ne sais plus exactement. Or cette

proposition d'unité, tu sais qu'elle est en contradiction avec le bulletin 1 [écrit par Éric]. En complète contradiction avec le bulletin 1. [...]
Éric : Je sais que la proposition et le bulletin 1 sont contradictoires. […]
Michel : Toi, tu as pris position sur le Congrès, dans tes notes. Avant tu étais contre. Tu n'étais pas d'accord avec le Congrès, il fallait les [AMADA et Lutte communiste] rallier les uns après les autres. C'est la position dans le bulletin 1 : il n'est pas question d'avoir une majorité décisive. Tout à coup, moi je change cela, et tu es d'accord comme ça. Tout d'un coup tu es d'accord, sans même discuter, sans même t'en rendre compte. […] »

Le travail de recherche
« En ce qui concerne la théorie, on a d'abord eu comme point essentiel, la ligne léniniste d'unification. C'est moi qui ai étudié les tomes de Lénine, et je t'ai dit : on va faire un texte là-dessus, tu dois lire ça aussi. Tu as lu aussi, et tu as su mettre en forme très bien.
Ensuite, l'autre texte important qui a été fait, c'est le texte "Tâches scientifiques". On l'a fait ensemble. C'est la première fois que j'ai travaillé avec toi pendant plusieurs jours. J'ai été étonné d'une chose, c'est que tu n'arrivais pas à écrire ce texte. J'ai dû te donner la méthode pour l'écrire. […] »

Archives à l'appui, il n'était pas difficile de retracer l'imposture du *théoricien* depuis la fondation de l'UC(ML)B. Le *penseur* pillait sans vergogne l'apport théorique du praticien ou le méprisait.
Michel démonta la tactique d'Éric qui introduisait en douce des positions dogmatiques, dont la gauche endossait ensuite la responsabilité. Une autocritique du Comité central, rédigée par Michel en mai 1973, déclarait par exemple *: Nous avons une attitude* grand seigneur*, nous méprisons la pratique et les ouvriers*. Le procédé de Pierre envers les ouvriers de la cellule Cockerill était le même ; c'est Jean-Marie qui faisait l'autocritique sur le sectarisme impulsé par Pierre lui-même.
Sur cette toile de fond, les deux seules véritables initiatives théoriques d'Éric prenaient un sens irréfutable – en 1970, en plein débat avec les spontanéistes, il était tout à coup apparu avec une plate-forme de principes marxistes-léninistes qui servit de programme à Tout le Pouvoir aux Travailleurs [qui devint l'UC(ML)B], et assura un grand prestige à son auteur. D'où venait cette plate-forme ? Éric jusqu'alors partageait les pratiques et positions spontanéistes. À ce moment, comme par hasard, AMADA avait aussi produit une plate-forme de ce genre, et bon nombre de groupes marxistes-léninistes en Europe suivaient la même démarche. En été 1975, Éric prit une seconde initiative, avec les positions sur l'Europe et la menace d'invasion soviétique. Dans les mois qui suivirent, on constate une convergence vers des changements de programme sur ces questions dans plusieurs groupes marxistes-léninistes européens, sans parler d'AMADA.

Restait la production théorique en tant que professeur d'ethnologie à l'ULB. Récemment, nous avions commencé à nous intéresser à ce volet, lorsque nous avions insisté pour qu'il démissionne. Éric s'était d'ailleurs coupé en parlant de science coloniale à Luce et d'anti-impérialisme à Michel :
« Michel : Oui, mais comment peux-tu rester dans cet antre de la bourgeoisie [l'université] ?
Tu n'y es presque jamais, non. Tu as de bonnes relations avec eux, tu as même encore publié un ouvrage. Tu m'as dit que ton ouvrage est anti-impérialiste.
Éric : Je ne t'ai pas dit ça, je t'ai dit que c'est petit-bourgeois.
Michel : Non, tu m'as dit anti-impérialiste, et c'est pour cette raison que j'ai accepté que tu ne fasses pas d'autocritique, sinon je n'aurais jamais accepté.
Éric : J'ai dit que c'était anticolonialiste de façon petite-bourgeoise.
Michel : Ça veut dire anti-impérialiste. Tu as expliqué à Luce que c'est une théorie tout à fait colonialiste.
Luce : Tu m'as expliqué toi-même que l'ethnologie…
Éric : Ah ! L'ethnologie, c'est une science coloniale.
Michel : Tu as fait un ouvrage anti-impérialiste avec une science coloniale. Tu ne m'as jamais dit que c'est une science coloniale.
Éric : Je ne l'ai jamais caché. Je répète ça constamment. […]
Éric : Je n'ai rien caché. »

Les rares interventions d'Éric sur le terrain sont sectaires, radicalistes, de quoi dégoûter les ouvriers de nous.

Le travail syndical

« Michel : Il faut voir ensuite, tu es venu à Liège au moment de la grève pour les 7 [délégués licenciés de Cockerill] en 1973 et nous étions ensemble à Liège. Pierre a d'abord dirigé la grève de la FN où il a attaqué violemment les délégués et il est allé diriger la grève de Cockerill où il a attaqué violemment Goire (qui était le principal délégué licencié). […]
En ce qui concerne Cockerill, ça s'est moins bien passé. Après la grève, notre influence était vraiment insignifiante et les ouvriers étaient braqués contre nous. Il y a eu l'histoire de Goire. Goire, c'est Pierre qui a lancé ça, et toi tu as écrit le tract avec Pierre [le tract attaquant violemment Goire]. Quand Pierre m'a parlé de l'histoire de Goire, je lui ai dit : Je n'aurais pas fait comme ça. *Je ne savais pas qui était Goire, je n'en avais pas la moindre idée, je pensais que c'était le second de Renard. Donc il y avait une certaine méfiance. Tout ce qui s'est passé aux Aciéries, c'est un travail négatif qui a été fait de notre part, c'est toi qui en étais responsable […].*
Dans ta propre cellule [à Bruxelles], tu as fait un travail de sape, probablement avec Anne, à tel point que les ouvriers étaient complètement paralysés. [Tu] n'as fait que raconter des choses négatives sur eux, Claude dormait, Joachim ne savait pas s'exprimer, Silvio est un anarchiste. C'est ce que tu as dit sur eux. Tu as laissé faire tout ce truc à Bruxelles. […] »

Enfin, l'imposture ne pouvait se fonder seulement sur des motivations personnelles ; elle répondait certainement à des directives extérieures secrètes, comme le cas de Pierre venait de le suggérer. La malle des archives apportait quelques indices. Par exemple, les notes personnelles d'Éric contiennent tout un schéma de manipulations lors du débat avant la scission d'UUU, pour assurer son emprise à la direction. Il a couvert la fraction clandestine trotskiste de F. Legros au sein d'UUU, fraction à laquelle participait Pierre, disciple de F. Legros. Ailleurs, une lettre très cordiale proposait une rencontre au dirigeant de Clarté, en mars 1971, alors qu'il était hors de question à cette époque du moindre contact avec ce groupe qualifié de néo-révisionniste. Des contacts avec des dirigeants trotskistes, un lieutenant de Jacques Grippa, une réunion avec le dirigeant du Comité J. Staline, celui d'AMADA en 1970-71, à l'insu d'UUU et de TPT. Des notes détaillées sur J. Grippa, alors qu'au moment où l'UC travaille au bilan de son parti, Éric prétend ignorer tout de lui.

Lorsque Michel conclut en accusant Éric d'être un comploteur, la seule réaction de celui-ci est : « *de façon consciente ? »* Et sous nos yeux, le personnage s'effrite.

« Éric : Je crois que ton rôle dans l'organisation, à la direction, a été très largement sous-estimé, par moi en premier lieu. Ce n'est que maintenant que j'en prends conscience et je ne peux pas te répondre de façon élaborée ni détaillée. Je voudrais qu'on reprenne chacun de ces points. Sur certains points important, je suis d'accord.
Michel : Tu sais de quoi je t'accuse et c'est ce que tu réponds !
Luce : On t'accuse d'avoir usurpé la place de secrétaire du Comité central. Cette place ne te revenait pas.
Michel : Ça veut dire que tu es opposé à la ligne de l'UC(ML)B en réalité.
Éric : Ça je nie entièrement.
Michel : Tu n'as fait que la combattre. Tu n'as fait que déformer ce qu'il y avait de positions justes, avec une marge de manoeuvre assez réduite.
Éric : Ce n'est pas vrai.
Luce : Si tu avais compris, si tu avais défendu la ligne de l'UC(ML)B, tu n'aurais jamais accepté de garder ce titre.
Éric : J'ai joué un rôle dirigeant dans l'élaboration de cette ligne.
Michel : Non, puisque toutes les positions ont été élaborées par moi. Les preuves sont là.
Éric : Ce n'est pas vrai, on discutait constamment de tout.
Michel : Malheureusement pour toi, j'ai fait ces textes à Liège, ce que tu as fait, c'est de déformer ce qu'il y avait de juste. De déformer toujours dans le sens dogmatique. […]
Ou bien tu te tais, ou bien tu combats. C'est ce que tu as fait : te taire, saper, attaquer.
Éric : C'est faux, entièrement faux. En plus, de façon consciente ? […]
Michel : Tu as beaucoup à cacher. C'est grave ce que tu as caché.
Éric : Quoi ?
Michel : Que tu n'es pas capable de diriger l'organisation, que tu n'es pas capable, comme tous les autres.
Éric : Je l'ai dirigée pendant cinq ans.
Michel : Tu es incapable d'élaborer une position politique par toi-même. Je te l'ai démontré par A + B. Chaque fois que tu as dû prendre l'initiative, pour Caterpillar, pour l'emploi, c'était vraiment dégueulasse.

Éric : Pour les bulletins, j'ai joué un rôle.
Michel : Non, aucun. C'est vrai que tu connais bien, tu lisais les textes.
Éric : Et je prenais tout ce qui était bon ?
Michel : Moi je prenais toujours position seul. C'était très habile. Un petit peu de désaccord. Je connais bien, ça. Pierre a fait la même chose avec moi.
Luce : Ce que tu n'expliques pas, et que pourtant tu reconnais, c'est qu'alors que l'organisation est en train de faire des bonds décisifs et qu'on va arriver à la date de fondation du parti, au moment où on atteint le but, toi tu lâches.
Michel : Tu es d'accord qu'on essaye d'éclaircir complètement la question ?
Éric : Tout à fait, oui. […] »

L'impunité et l'inconscience
« Michel : [...] Tes notes sont là. Tu as même laissé tes cahiers [dans les archives].
Éric : Évidemment, je n'ai rien à cacher. Tu penses bien que j'aurais tout caché si j'étais un comploteur.
Michel : Tu ne pensais jamais qu'on irait voir.
Éric : Mais enfin ! Non, je ne pensais pas que vous iriez voir dedans, c'est vrai.
Luce : Pierre, sa lettre aux Éditions du Progrès de Moscou, elle a traîné un mois chez lui.
Éric : Pierre est un inconscient.
Michel : Non, ce n'est pas un inconscient.
Éric : Ça le condamne entièrement son inconscience ! […]
Éric : Mais sur quoi vous me condamnez maintenant ? Quelles sont les charges, quelles sont les preuves ?
Michel : Tu es mis en observation, tu n'es pas condamné. Tu devrais le savoir.
Éric : Si, quelles sont les charges ?
Michel : Tu as usurpé la direction de l'organisation pour essayer de la détruire. Depuis le début.
Éric : Et consciemment en plus ? C'est grave d'en arriver là. Mais c'est le secrétaire du Comité central, faites quand même attention à ce que vous faites, Michel, c'est toi qui es occupé sans le vouloir à détruire l'organisation.
Michel : Tu n'as même pas la force de m'attaquer.
Éric : Mais parce que je te connais ! Tu n'accuses pas les gens pour une chose aussi grave que ça sans aucune preuve.
Michel : Si je me trompe, il faudra expliquer d'où ça vient, montrer la ligne.
Éric : Tu me prends tout à fait au dépourvu, mais j'essaierai d'y voir clair, avec vous. Je cherche à détruire l'organisation ? Léon, Luce. »

Cet homme toujours tellement sûr de lui, péremptoire, tombe en miettes au bout de trois heures. Il accepte d'être mis en observation, de livrer les documents personnels de son domicile.
Où nous trouvons de quoi compléter la moisson de la malle aux archives.

D'abord, le livre qui synthétise ses enquêtes ethnologiques au Mali, où il s'est rendu en compagnie de Sophie (sa femme, à l'époque), ainsi que la correspondance avec l'équipe d'assistants envoyés poursuivre son œuvre sur place.
La recherche porte sur l'intégration de populations rurales dans la société marchande. La Compagnie française de Développement du Textile s'intéresse à ces travaux pour développer la culture du coton dans la région. Comment obtenir que ces populations, vivant en auto-subsistance et selon les règles d'une économie communautaire, ignorant l'exploitation et l'argent, constituent une main d'oeuvre salariale ? L'étude des règles complexes organisant le travail collectif des villageois et la répartition des produits du travail prépare leur prochaine éviction au profit de l'économie capitaliste. Les sociologues recourent en outre au bon vieux truc des « cadeaux » et s'appuient sur l'administration locale dévouée aux blancs. L'introduction de biens de consommation (radio...), stimulera aussi le processus, les villageois auront besoin d'argent pour s'en procurer et rechercheront un salaire, précise Éric à ses assistants. Tout cela est déguisé sous la formule : étude de la substitution de l'économie communautaire par l'économie marchande.

Annexe au formulaire de demande de crédit introduite par Éric
Cette étude doit être pensée plus loin, et ceci de deux façons :
[…] Par l'étude de nouveaux rapports sociaux résultant de la mise en contact de l'économie communautaire traditionnelle avec l'économie marchande qui s'est introduite dans la région de Sikasso. […]

Rapport provisoire sur l'organisation sociale du travail en pays Minianka (Mali)(lettre de ses collaborateurs)
[…]
La CFDT [Compagnie française de Développement du Textile, finançant la recherche], installée depuis 1953, joue actuellement un rôle très important dans cette région, qui a la plus grande production cotonnière de toute l'Afrique occidentale.
Son action qui s'est surtout développé ces dernières années, porte sur :
- l'amélioration quantitative et qualitative de la production du coton (le coton a toujours été cultivé dans le pays).
- le guidage de la production. Le pays est divisé en Zones d'expansion rurale, dont les chefs sont des Européens. Les ZER sont à leur divisés en secteurs comprenant plusieurs secteurs de base (2 ou 3 villages) dirigés par des moniteurs africains.
Par l'intermédiaire de ces moniteurs, la CFDT distribue gratuitement les graines, vend à crédit les instruments agricoles (charrues, motoculteurs, vaporisateurs), les engrais et les insecticides.
Depuis quelques années, la culture attelée (2 bœufs) est généralisée pour le coton et prend de l'extension pour les cultures vivrières.
Le sol est amélioré par des engrais chimiques (indispensables pour le coton) et/ou par fumure. […]
Des camions de la CFDT viennent ramasser le coton dans chaque village. Le prix d'achat du coton, fixé par le gouvernement malien, est de 50 FM (0,5 FF) le kg. […]
Sur le terrain, notre plus grande difficulté est de gagner la confiance des cultivateurs. Nos questions suscitent de l'inquiétude : Les Blancs ne marchent pas pour rien ; et les dégâts viendront après.

Lettre du 13 juillet 1972 (conseils d'Éric à l'équipe de chercheurs sur place)
[…] Quant aux transistors, etc., voir dans quelle mesure l'attrait de ces nouvelles marchandises est un facteur de renforcement du travail individualisé. […]

L'ouvrage sur le Mali n'avait rien de secret, nous aurions pu le lire bien plus tôt si nous avions eu des doutes.
Par contre, nous découvrons qu'Éric travaillait dans la même optique à une étude sur le développement du capitalisme dans la Russie agraire du début du 20e siècle. L'étude concernait la lutte contre le populisme – courant important dans l'intelligentsia russe – qui s'opposait au développement du capitalisme dans les campagnes et voulait pérenniser la communauté rurale. Un brouillon de lettre à un éditeur inconnu révélait qu'Éric comptait intégrer l'étude sur la Russie et celle sur les sociétés africaines dans une analyse d'ensemble sur la « mission progressiste du capitalisme ».
Rappelons pour les non-initiés que ce point de vue est étranger au marxisme ; en Russie, les bolchéviks (léninistes) ont combattu les populistes et lutté pour une transformation révolutionnaire de la paysannerie, en alliance avec le prolétariat et non sous la férule du capitalisme. La théorie de la « démocratie nouvelle » appliquée par Mao en Chine et à sa suite, par le mouvement de libération nationale de nombreux pays, engageait aussi à sortir la paysannerie de la féodalité ou de la semi-féodalité en sautant l'étape du capitalisme et en instaurant un régime transitoire vers le socialisme.
Il était manifeste qu'Éric se situait dans l'orbite d'ethnologues *marxisants*, comme Terray, et qu'il partageait leur point de vue sur la *mission* civilisatrice des capitalistes dans les économies sous-développées. L'antithèse de nos convictions sur l'effet destructeur des monopoles et de la société de consommation, un exemple-type de ce que les intellectuels révolutionnaires dénonçaient en 1968-70 à propos de la finalité de la science dans cette société.

Détail significatif, le Comité Central de l'UC se proposait de réaliser une étude sur l'élaboration du programme de la social-démocratie russe. Éric y travaillait fin 1973 et conclut qu'il était incapable de la réaliser faute de pouvoir la relier à la lutte de classe au même moment. Il craignait d'élaborer un texte dogmatique (!). C'est pourtant la première partie de cette étude, consacrée à la lutte contre le populisme, que nous tenions en main.
À noter aussi qu'Éric laissait toujours à Michel l'élaboration des positions sur la question paysanne, prétendant n'y rien connaître lui-même.

Le « penseur » infructueux à la tête de l'UC déployait par contre ses capacités théoriques dans un cadre favorable aux activités des monopoles.

Ainsi, ce chargé de cours à l'Institut de sociologie de Bruxelles, pourvu d'un certificat de sociologie d'Afrique tropicale de la Sorbonne, poursuivait en cachette une carrière prometteuse. Il s'était déjà acquis une certaine renommée dans sa spécialité et on comprend les raisons de ses atermoiements avant d'abandonner son poste.
Mais alors, pourquoi se donner tant de mal en même temps pour rester dirigeant d'un petit cercle ML ? La réponse nous ramenait à l'infiltration. À la mission du penseur blanc envoyé en Afrique correspondait une autre mission, dans les terres plus périlleuses du mouvement révolutionnaire occidental.

Dans les papiers personnels d'Éric se trouvaient aussi quelques lettres dont il ne nous avait jamais parlé et qui apportaient un éclairage fort cru sur son comportement. La correspondance de son amie complétait le tableau.
Trois ouvriers de Bruxelles lui reprochaient d'être froid, de rester à l'écart d'eux.
« Quand tu as été à la mer avec nous en week-end, il y avait un malaise entre nous trois et toi. Non seulement on n'allait pas promener ensemble, mais à aucun moment tu n'as eu le souci de faire connaissance, de nous demander comment cela allait dans notre cellule, les problèmes qu'on avait, bref de te lier à nous et pourtant on était prêts à le faire. Il nous semble que tu t'entends mieux avec MC (un intellectuel critiqué pour son mépris des ouvriers), et cela nous a choqués, et de savoir que tu passes tes soirées libres à jouer aux échecs avec lui au lieu de les passer auprès des ouvriers et de leurs familles. » (début 1976.)

La lettre de Anne, secrétaire de la cellule Clabecq dont Éric faisait partie, n'était jamais parvenue jusqu'à nous non plus.
Elle commence par critiquer la passivité d'Éric dans l'éducation des militants *« Tu viens aux réunions et tu en repars sans faire de critiques* », il ne s'occupe pas de l'ouvrier le plus impliqué ; puis elle aborde son attitude générale :
« Tu es froid et distant envers les camarades, tu ne te penches pas sur leurs problèmes. J'ai toujours l'impression que ce que je vais dire t'ennuie et surtout que tu vas le trouver bête et dénué de sens. (…) Il faut toujours que ce soit ton interlocuteur qui engage la conversation, tu as toujours l'air perdu dans de telles pensées qu'on n'ose pas les interrompre. Une fois la conversation engagée, tu réponds par une ou deux phrases et tu laisses tomber. (…)
Mon avis, c'est qu'un communiste doit être "sociable", s'intéresser aux problèmes des camarades, faire sortir toutes les idées justes et fausses, être patient et expliquer inlassablement.
Une attitude comme la tienne encourage le suivisme et la peur d'exprimer ses idées. » (décembre 1974)

Évidemment, Éric ne se permettait pas la même arrogance envers nous, mais le portrait donné par Anne a ressuscité dans ma mémoire ce jour de 1971 où, après avoir décidé de quitter définitivement l'univ et de militer « à plein temps », j'ai sonné chez lui pour en discuter. Je n'étais alors qu'une obscure participante de base. L'échange avec lui a été si formel que par la suite, je n'ai plus été tentée de le renouveler. De toute façon, Michel avait en charge l'essentiel de la pratique et c'était toujours à lui que je m'adressais.

Avec l'intuition que donnent les rapports amoureux, sa compagne écrit :
« *Toi, tu penses des trucs que tu ne dis jamais à personne, alors c'est difficile pour moi de simplifier, de dédramatiser, de clarifier nos rapports. Tu dis, c'est simple, mais je ne le crois pas du tout. Pour toi non plus, rien n'est si simple ni facile. »*
« Ou tu es un inconscient et salaud contre-révolutionnaire objectivement, ou tu es une crapule consciente à force de raisonner avec des concepts, souvent figés de plus, d'être toujours fourré dans tes bouquins et de croire que tu pourras en lisant Lénine répondre à tous les problèmes qui se posent concrètement, tu perds tout lien avec les luttes réelles qui répondent bien rarement à un schéma livresque. »

Le lendemain du plenum, à l'assemblée nationale de l'UC, Éric s'est repris et s'amène flanqué de tous les petits bourgeois, y compris ceux qui ont déjà été découverts comme complices de Pierre ; il organise un chahut hystérique pour empêcher le débat et prétend *exclure* la gauche, stopper la Révolution idéologique et imposer ses positions capitulardes sur la guerre et la révolution
La plupart des ouvriers font très vite leur choix. Sans entrer dans les subtilités autour de stratégie et tactique ni dans les estimations des visées expansionnistes de l'URSS, ils restent attachés à l'objectif de la révolution socialiste. L'historique de la participation d'Éric à l'élaboration de la ligne leur est incompréhensible, mais de toute façon, le charivari dans la salle pendant que Michel parle est tel qu'on ne peut rien entendre de façon

suivie. Les ouvriers discutent passionnément entre eux, interviennent de temps à autre. Le débat, pour ce que les enregistrements partiels nous en rendent compte, tourne autour de ce qui est ou n'est pas communiste, pour un dirigeant. « *Tu as vu qui est autour d'Éric, tu as vu ? Rien que des petits bourgeois »,* crie Hubert à ses anciens camarades de Bruxelles. « *Où est le complot ? Je ne vois pas de complot. Être prof à l'unif, c'est ça le complot ? »,* s'étonne Tony de Caterpillar, un ouvrier gauchiste qui soutenait Éric avant même d'entrer dans la salle. « *Écoute sur le Mali, ce qu'il faisait, comme les colonialistes, le salaud »*, réplique un ouvrier de Cockerill qui a vu les documents. Mali ou pas, la démarcation s'impose : non, on ne peut pas être à la fois professeur d'université et dirigeant révolutionnaire.
On n'est d'accord sur rien. Lorsqu'on apprend que les affiches du procès de Pierre ont été trouvées à la poubelle du local central de Bruxelles, c'est le tollé chez les ouvriers. Un rugissement couvre la voix d'Éric annonçant « *le retour aux normes léninistes d'organisation, la dissolution des soi-disant groupes de rectification ».*
Pris entre les deux camps, les ouvriers de Bruxelles sont désemparés, renâclent devant la nécessité de prendre parti ; sans être convaincus par Éric, ils en ont assez des turbulences, des ruptures.

D'autres se souviennent de leur choix.

Jean-Marie
« Je trouvais logique qu'Éric soit mis en observation ; je n'étais pas d'accord qu'il passe tout de suite à l'antagonisme, l'hystérie, le sabotage du débat, une attitude fractionniste. Les petits bourgeois mis en observation et ralliés à lui étaient aussi un fameux repoussoir. Le débat s'est rapidement porté sur le programme ; Éric conciliait avec AMADA, cela ne m'a donc pas inquiété qu'il nous quitte. Il n'y avait pas de discussions possibles avec AMADA et Éric. Nous posions le problème de la dégénérescence, de la révolution socialiste et eux venaient avec des ragots. J'ai été à plusieurs rencontres avec des gens de chez eux. J'ai même demandé qu'AMADA vienne discuter chez moi ; après une fois ils ne sont plus venus, quand ils ont vu que les ragots ne prenaient pas. » (1984)
En mai, Jean-Marie élabore une critique bien argumentée de l'alliance avec la bourgeoisie nationale face au prétendu danger d'invasion russe. (« Critiquons le révisionnisme d'AMADA »)

Hubert
« Après le 29, je me suis plus ou moins rendormi. La lutte contre Pierre est restée une lutte de ligne. C'était encore abstrait. J'étais touché quand même par l'expulsion de Léon téléguidée par Pierre, mais le complot ne m'apparaissait pas comme une chose logique, organisée, etc. Je me suis réveillé avec l'affaire d'Éric.
Ce qui m'a alerté : le jour même où nous avons reçu l'annonce des mesures contre lui, aussitôt Tony de Caterpillar a pris parti pour Éric Ce n'était pas normal ! Éric était minoritaire au Comité Central [...]. Au milieu des discussions, Jean est arrivé de Bruxelles, avec un texte je crois, en tout cas pour soutenir Éric. C'était bizarre. Ce soir-là, j'ai ressenti physiquement *le complot [...]. Le lendemain, à l'imprimerie, j'ai été confronté à l'entrée avec la bande des petits bourgeois qui voulaient nous empêcher l'accès à l'assemblée. À partir d'alors, cela a été la rupture, je savais qu'on n'avait plus à discuter avec eux, que nos chemins se séparaient. Je les connaissais très bien déjà, je traînais avec eux depuis le Secours Rouge. Non, je n'ai pas pensé que l'UC(ML)B s'écroulait. Dans la salle, j'ai vu le rapport de force réel ; les ouvriers de Liège d'un côté avec Michel et la bande d'Éric de l'autre. Cela ne m'a pas découragé qu'on soit minoritaire, au contraire. Leur comportement m'a donné des arguments, ils me poussaient du bon côté. Il n'y avait rien qui tenait debout chez eux. Je ne savais pas de quoi Michel parlait – je ne connaissais ni Michel ni Éric. À la Conférence, j'étais même plus impressionné par Éric. Je pensais qu'il élaborait la ligne et que Michel était plutôt un cadre régional de Liège, l'équivalent de Léon à Charleroi. »* (1984)

Le Tribunal populaire

La rupture n'était pas un phénomène individuel, même si elle se limitait à quelques ouvriers. Elle suscitait le soutien et l'intérêt de couches plus larges. À Ferblatil, à la FN, aux ACEC, à Caterpillar, les ateliers où travaillaient les militants étaient au courant et prenaient parti. Aux ACEC, Hubert épuisé par les nuits de garde des locaux de l'UC et les réunions, dormait pendant le travail avec la complicité de ses compagnons d'atelier. C'est à Liège que le soutien prit la forme la plus active, eut un rayonnement de masse avec la tenue du tribunal de Pierre. Sans l'intervention des ouvriers extérieurs à l'UC, le procès n'aurait pu avoir lieu.
L'opposition à la Révolution idéologique atteignit son point culminant ce jour-là.

Cela se passe dans un amphithéâtre de l'Université de Liège, la salle Gothot, décor surréaliste, en total décalage avec l'événement, mais c'est le seul local que nous avons trouvé.
Éric apparaît en force, entouré d'une troupe de petits bourgeois de Bruxelles et de quelques ouvriers gauchistes de Charleroi. AMADA croyant son heure venue débarque avec un gros détachement. Tout cela rugit dans les gradins pour empêcher à tout prix la tenue du procès.
Je vois très bien le tableau, debout à la tribune à côté de Michel.
En bas, sur la droite, se tiennent les nôtres, une quarantaine, un cinquième du public, environ. Je repère quelques hésitants, éparpillés entre les deux camps.
Éric dénie à l'assemblée le droit de juger Pierre, dénonce le mouvement de critique et qualifie de « putschiste » la préparation de la révolution socialiste alors que les Russes peuvent envahir le pays à tout moment. Il n'existe pas de comploteurs, mais Michel en est un. Il faut l'exclure et s'unir avec AMADA et Lutte communiste.
Une série de partisans d'Éric reprennent ces thèses, le tout assorti de ragots, d'insultes et de menaces. Michel laisse parler, sans s'énerver – une intervenante, au milieu d'une longue tirade, demande triomphalement « Ce qu'en dit Michel », qui répond, avant qu'elle reprenne le crachoir, « Rien du tout, parce qu'on ne me laisse pas parler ». AMADA demande la permission de lire un texte de neuf pages qui condamne les deux camps et finit sur une injonction aux militants d'UC de dissoudre leur organisation et de rallier AMADA. Un ouvrier de Bruxelles témoigne de son déchirement ; il se sent plus proche de Michel, adresse beaucoup de critiques à Éric et aux petits-bourgeois de Bruxelles, mais n'est pas prêt à rompre avec eux, ni avec AMADA.

Une espèce de détachement m'habite. Les dés sont jetés. On va bien voir. L'issue dépend des quarante, là, en face.
Devant moi, la farde de l'instruction que j'ai composée de jour et de nuit, avec les documents saisis, les cassettes des interrogatoires de l'accusé et de ses fidèles, les témoignages des militants. Au-delà de l'écoeurement, de la stupéfaction, de la colère, de la soif de vengeance qui m'ont possédée pendant les quinze derniers jours, j'assiste maintenant sans état d'âme à ce charivari indigne. C'est une des facettes de la vie, je l'ai appris à la dure, depuis peu.
La vie, c'est aussi les nôtres qui commencent à réagir, Jean-Marie, Carmela, Hubert, Claudio, à demander des comptes : pourquoi refuser le procès avant d'avoir entendu les témoins, consulté les documents, fait la lumière ? De quoi avez-vous peur ? Laissez parler Michel !
Carmela : « *Je suis une ouvrière de la FN. Il y a deux ans, dans l'année 1974, j'ai connu l'UC à la grève des femmes. Et quand j'ai commencé à militer, j'ai commencé à connaître Pierre. Il a fait du sale boulot. On ne peut pas le mettre à la poubelle comme ça tout de suite, il doit être jugé ; quand on n'épluche pas les petites crasses, ça devient des grosses crasses. Moi je veux éplucher Pierre et ceux qui suivent par après. [...] Nous avons convoqué ici un tribunal populaire pour voir ce traître. S'il n'est pas venu, ce n'est pas à cause de nous et je désire qu'on fasse ce procès.*
Quelqu'un crie : *« C'est pas le procès de Pierre qu'il faut faire, c'est celui de Michel, ce fasciste ! »*
« Faites-le, et je serai là. Et je vous défie de le faire. »
Malgré de fréquentes interruptions, Michel s'explique sur la révolution et la guerre, sur la dégénérescence interne des partis communistes et dans nos rangs, sur les réseaux de comploteurs à l'échelle internationale.

Deux heures ont déjà passé, la pression est terrible.
À moi de jouer.
J'invite les membres du jury à monter à la tribune, pour que le procès puisse commencer : un ouvrier et une ouvrière de la FN, des jeunes de Cockerill, un pensionné mineur, sa femme et leur fille.
Ce sont des gens ordinaires, avec peut-être au total un rien de curiosité, de révolte, de perspicacité, d'expérience ou de rêve en plus que la moyenne.
Ils m'ont dit qu'ils viendraient et ils sont venus.
J'étais contente qu'ils acceptent, j'ai trouvé cela normal, dans l'intensité du moment.
Ils étaient loin de s'attendre à une foule d'inconnus vociférant, abordant des questions dont ils ignorent tout.
Maintenant, ils hésitent ; je les comprends mais j'espère en eux, avec force. Je les assiège : *« Allez, tu viens, Liliane ! (*cris*) Non, ça suffit, on a assez joué avec nos pieds (*cris*) On a assez protégé Pierre.* » Quelqu'un s'égosille contre *« la ligne fasciste des deux personnes qui sont là* ». Dans le vacarme, je précise les critères pour choisir les

jurés : ils ne font pas partie de l'UC, mais connaissent les activités de Pierre. Ils doivent se présenter et se faire approuver par la salle ; une place est aussi réservée à un ouvrier d'AMADA et un de Lutte communiste.
Ils hésitent toujours.
S'ils se désistent, les choses vont mal tourner.
Ils pensent sûrement la même chose à l'instant où ils se lèvent et montent sur l'estrade. Trois jeunes jurés renoncent et personne ne se propose du côté d'AMADA et de Lutte communiste. Les cinq jurés se présentent, sans être contestés : un jeune aciériste de la LD de Cockerill ; un ancien mineur, ancien partisan, compagnon de Lahaut ; sa femme ; un ouvrier qualifié de la FN ; une ouvrière de la FN. Julien, l'ancien mineur sera président du jury.
C'est un homme rude, peu cultivé, direct et passionné, un mineur, quoi, et il fait des efforts méritoires pour rester patient et poli, jusqu'à ce que la moutarde lui monte au nez. Il suit les péripéties du mouvement de critique depuis des semaines.
« Je n'y comprends rien, l'un parle d'une sorte, l'autre, de l'autre. C'est vraiment un micmac. Je voudrais bien quand un parle, qu'on ne le coupe pas, qu'il puisse s'expliquer à fond. Au moins qu'on puisse lui répondre ou lui cracher à la figure si ça ne va pas. On doit être sincère, il faut avoir de l'honneur, pas autrement, tout de même. Parce que j'ai fait la guerre aussi, je sais ce que c'est, j'ai combattu contre les Allemands et s'il fallait encore se battre, je reprendrais directement les armes à la main. (…) On a voulu faite un tribunal, on empêche de faire le tribunal. Nous, ça ne se présentait pas comme ça, quand on voulait faire aller quelque chose. (…) C'est aux ouvriers à dire si ça peut prendre oui ou non, nom de diable. Ce n'est pas à un ou deux de mettre des bâtons dans les roues. »

Ermelinda :
« Je suis une ouvrière de la FN, j'ai connu Pierre à la grève des femmes. Je l'ai toujours suivi dans les manifestations et tout ça parce que je croyais que c'était un vrai communiste. Il a trompé tout le monde. (…) Je suis venue ici pour le procès de Pierre, je veux que ça se fasse, parce que je ne veux pas qu'il y ait des choses que je ne connais pas, je veux les vérifier, je veux savoir quoi, je viens justement pour ça et je veux que ça se fasse. »

Éric annonce qu'il a donné la directive à l'accusé de ne pas se présenter devant ce tribunal illégal ; dans le chahut qui suit ces paroles, Ermelinda crie :
« S'il veut prouver son innocence, c'est ici qu'il doit le prouver (furieuse) devant la classe ouvrière, c'est ici que nous l'attendons, c'est pour cela que je suis venue ici ! » Puis, aux partisans d'Éric, qui continuent à hurler : *« Écoutez, camarades, on voit bien que vous n'avez pas beaucoup souffert dans la vie (*cris*) Je maintiens que je veux voir Pierre ici ! »*

Julien s'énerve contre Éric :
*« On t'a laissé parler et tu nous traites de fascistes (*remous*). Un moment, un moment, attends, alors c'est vrai que tu nous mets des bâtons dans les roues, alors ! »*
Puis, comme j'essaye en vain de commencer le procès, Julien s'impose :
« Camarades, camarades, un moment, un moment s'il-vous-plaît, je demande la parole un moment, allez, on va se mettre d'accord une fois pour toutes, qu'on ne crie plus à droite et à gauche. Que les ouvriers décident : est-ce qu'on fait le tribunal, oui ou non de Pierre ? »
(Cris : *oui ! non !* Courtes interventions, inaudibles et interrompues)
Tony de Caterpillar, qui a été depuis l'ouverture de la séance le ténor en faveur des positions d'Éric, veut parler à nouveau. Jean-Marie l'appelle à venir juger Pierre. Je soutiens et Julien aussitôt s'adresse à la salle:
« Êtes-vous d'accord, oui ou non, que ce camarade-là vienne ici dans le jury ?
La salle : *Oui !*
Julien : *Viens, tu feras le juge aussi.*
Tony : *Je ne veux pas juger Pierre.*
Julien (écoeuré) : *Fous le camp, alors, fous le camp !*

Avec cette dérobade du principal opposant ouvrier, le vent tourne. Un jeune ouvrier de Mons propose encore de « *mettre en quarantaine* » tous les dirigeants, quels qu'ils soient, de saisir tous les papiers et les cassettes pour découvrir « *entre ouvriers* » la vérité. Le jury ne bronche pas et j'entame la procédure. L'épluchage, comme dit Carmela.

Éric et ses partisans s'en vont, ainsi que le groupe d'AMADA. Une poignée d'hésitants restent.

Les témoins du travail de sape de Pierre se succèdent à la tribune, ceux de la cellule Cockerill, de la cellule FN, de la JC de Liège, du comité régional de Charleroi. Je dresse le réquisitoire. Un seul ouvrier de Bruxelles intervient dans la salle pour exprimer son désarroi ; il ne veut pas prendre parti pour qui que ce soit, il jette l'éponge.
L'audience, ouverte à 10 heures, se termine à 16 heures par la condamnation de Pierre à l'unanimité du jury.
Il est remarquable que personne, depuis le matin, n'a pris la défense de Pierre ; même Tony de Caterpillar, un des opposants les plus agressifs, partisan d'Éric, a reconnu que « C'est un bourgeois, un salopard, c'est vrai. ».

La rupture avec AMADA devient aussi effective à partir d'alors.
Sans désemparer, nous commençons à préparer le procès d'Éric et de Ludo Martens pour le Premier mai, qui sera aussi la date de fondation du Parti.
Me revoilà à barboter dans les archives et documents divers pour établir le dossier à charge des deux dirigeants, tandis qu'au cours de ce fiévreux mois d'avril 1976, le grand nettoyage de printemps poursuit son oeuvre, presque de lui-même, pourrait-on dire, animé par une dynamique proche de celle des éléments naturels. L'ESNI agit sur nous, autour de nous.
Emporte au loin la plupart des petits-bourgeois et quelques oiseaux de passage parmi les ouvriers, affermit le noyau du groupe et rapproche de lui les ouvriers expérimentés qui se tenaient à l'écart auparavant.

Les petits bourgeois

Au début du mouvement, sous le feu des critiques, certains reconnurent que leur adhésion à la révolution était formelle. Tel Éric C. (François), dirigeant de la Jeunesse communiste, comme nous l'avons vu plus haut, ou Sophie, cadre de Bruxelles (« *Je n'ai vu que le caractère scientifique du marxisme et pas son caractère de classe »).*
Lorsque l'affaire d'Éric éclata, les petits bourgeois se détachèrent en bloc.
Les plus honnêtes se mirent à l'écart, tandis que la masse des instruments dociles du réseau reprenait du service ailleurs pour un temps, auprès d'Éric ou d'AMADA.
L'idéal est si fragile chez certains qu'ils ne savent pas trop se situer. Ainsi, Jean (le lendemain de la découverte du rôle de Pierre) *: « Cette nuit et ce matin, au travail, je pleurais pendant des heures parce que je me demandais si je n'étais pas un fasciste ».* (Assemblée du 10 mars 1976)

Léon, suppléant au Comité central et cadre régional de Charleroi-Mons, craqua in extremis, la veille du congrès du 1er mai. Depuis le début de la RI, il se laissait ballotter passivement par les événements. Le courant gauchiste s'en prit durement à lui, imposa son expulsion des locaux, sa démission du comité régional et l'envoya travailler comme ouvrier. Il accepta sans discussion. Deux jours plus tard, le CC le réhabilitait ; Pierre puis Éric furent démasqués, avec le « soutien » toujours aussi passif de Léon. Pris par les urgences du moment, nous ne creusions pas plus avant son comportement, tout en lui demandant un bilan de l'activité passée et une autocritique véritable sur son attitude dans le couple. Sur ce dernier point, il réagit vivement, estimant que je « *poursuivais le délire gauchiste de la journée des femmes* ». Puis, il fit volteface et m'écrivit une lettre où il expliquait ses motivations réelles au sein du groupe, son intégration dans le réseau:
*[…] Le critère de la vérité n'est plus la pratique, mais l'avis (flatteur ou destructeur) de telle personne, qui, aujourd'hui, est avec Éric – ainsi qu'Éric lui-même. Au fond, c'est ce qu'Éric faisait avec nous. Tantôt, il se livrait à une attaque à outrance, pour se soumettre les gens. Exemple : Caterpillar 1973. Exemple : Bouffioulx 1974 (*Le Comité régional hésite entre l'anarchisme et le réformisme – *que reste-t-il ?). Mais d'un autre côté, il cultivait mes défauts – en particulier chaque fois que tu m'adressais des critiques justes. Ainsi en 1970, quand tu étais en prison et que je me suis* tiré d'affaire *tout seul, Sophie et lui ont refusé d'appeler ça une capitulation quand j'ai posé la question. Ainsi en 1972, quand pour expliquer mon rôle dans la fraction suite à des critiques que tu m'as portées – j'ai parlé d'arrivisme, il m'a répondu que cela ne pouvait pas être cela […]. Tout cela tisse des rapports de dépendance, un peu du genre que Marion avait envers Pierre […].*
Éric a commencé à m'intégrer dans son réseau dès 1970. Il a eu des succès certainement, car je le craignais, tout en le détestant. Je le détestais car il était insupportable avec les gens, imbu de lui-même, sûr d'être supérieur. Mais je le craignais, car je voyais bien qu'il était le plus fort, que personne ne savait lui tenir tête. […]

Quand est-ce que je suis devenu marxiste-léniniste alors ? Ni en 1971, ni en 1972, où je me tenais dans le sillage de Michel (à l'ULB) et me servais d'une série de recettes pour me débrouiller dans mon activité politique, pour jouer *à la révolution. (…) »* Plus tard, à Charleroi, *« En réalité, c'est toi qui assurais l'orientation du centre et moi qui suivais. Quand tu as quitté la direction du centre, après la Conférence nationale, à ce moment, ne trouvant plus une ligne politique toute prête chez toi, je l'ai cherchée ailleurs, chez Pierre et chez les intellectuels bourgeois et petits bourgeois de Bruxelles. »* (23 avril 1976)
Il a donc suffi que je demande des comptes sur la vie privée pour que tout le personnage s'écroule, déjà miné par les ondes sismiques déclenchées autour de lui. La Conférence extraordinaire du 30 avril fut convoquée pour prendre position à son sujet.
Léon estimait toujours légitime de rester cadre ; sur son statut de suppléant au CC, il hésitait, tout en poursuivant ses aveux :
« […] Moi aussi, je m'étais habitué à une double vie. *Double vie dans l'adhésion totale dans la ligne en paroles, et le doute et la déformation jusqu'à un certain point de la ligne en pratique. Double vie dans la morale communiste aussi : je faisais la morale aux camarades tout en ne la respectant pas dans la pratique. […] Pendant des années, de 15 à 25 ans, j'ai appris à cacher mon origine ouvrière au milieu petit-bourgeois dans lequel je vivais, j'ai appris à renier père et mère [*Léon avait honte d'eux*]. J'ai réécrit mon histoire à la sauce petite-bourgeoise pour donner une base plus solide à mon arrivisme. »*
Il abordait aussi son opposition à la Révolution idéologique : *« Je me suis trouvé d'accord avec la formule d'Éric :* "Nous mettrons fin à tout ce délire gauchiste". (…) *J'en voulais au CC de recommencer à balayer chez nous. Je trouvais qu'on avait trouvé assez de saloperies comme cela pour qu'on me laisse tranquille. Je me suis mis à leur en vouloir. Je préférais le silence et l'hypocrisie. » […] (*Texte de Léon B. pour la Conférence extraordinaire du 30 avril 1976)

De cadre universitaire (il avait un poste d'assistant et un doctorat prometteur en chantier), Léon a glissé sans mal à cadre révolutionnaire. Le côté tordu est qu'il provenait d'une famille ouvrière.
Le passage du milieu ouvrier au monde petit-bourgeois n'entraîne pas automatiquement un reniement du milieu d'origine, heureusement ! Je connais beaucoup d'exemple où les valeurs ouvrières de départ influencent le comportement durant toute la vie. Mais les parents de Léon n'aimaient pas leur propre milieu, en possédaient peu de qualités, obsédés qu'ils étaient par la réussite sociale de leur fils et la croissance du pécule familial.
La Conférence décida le retrait de son mandat de cadre et de suppléant ; il restait membre, en rééducation.

Le grand écrémage dans les troupes d'origine petite-bourgeoise, souvent intellectuelle, met au jour toutes les scories de la frange la plus radicale du Mai 68. Celle qui dénonçait l'oppression des « mandarins » et refusait de devenir plus tard un rouage docile du pouvoir en place – un « *chien de garde du système* », comme disait l'organisation UUU (Universités Usines Union) issue de Mai 68. En novembre 1970, trois de ses meneurs (dont Michel), arrêtés lors d'actions étudiantes et gardés un mois en prison, lançaient ce défi aux autorités académiques : « *Des facultés, nous plongerons dans la lutte des classes. Nous transformerons vos chaires d'autorités académiques en tribunes pour les ouvriers, les chiens de garde que vous voulez former, nous en ferons des agitateurs, des propagandistes, des soldats de la révolution prolétarienne. Notre université à nous, c'est la vie du peuple.* »
L'appel ne déclencha pas une épidémie de mutation parmi les futurs chiens de garde, mais il y eut suffisamment de cas pour constituer un mouvement qui s'inscrivit bientôt sous la bannière marxiste-léniniste. Révolte véritable, effet de mode, attirance pour un intermède original ou suivisme amoureux s'enchevêtraient dans les motivations des transfuges, qui conservaient inévitablement pas mal de leurs mauvais plis.
En bref, dans le meilleur des cas, individualisme et confiance excessive dans l'abstraction ; dans le pire, arrivisme, égocentrisme, mépris de l'intelligence pratique et de l'intuition ; et une tendance générale à couper les cheveux en quatre en usant d'un jargon d'expert.
Le vieil Albert affirmait déjà tranquillement en 1969: « *Toute ma vie m'a appris (comme Mao-Tse-Toung) que l'instruction chasse l'intelligence du cerveau, seuls le travail manuel et la vie à la base au sein du peuple peuvent amener l'intelligence dans le cerveau des intellectuels. Quand je dis que l'instruction chasse l'intelligence, il serait plus juste de dire qu'elle la fait dévier.*[7] *»*

---

[7] M. Nejszaten, « Albert Dehosay, ouvrier, paysan et philosophe du quotidien, lettre à Jean D., 20/10/69, p 64, éd. Renouveau ouvrier, 1988.

Dans le vivier des transfuges s'est développée l'espèce la plus toxique, celle des agents doubles, des comploteurs. Des « premiers de classe » investis de mission secrète, confiants dans leur supériorité mentale pour manipuler les révolutionnaires candides – dont nous faisions partie.
Certes, l'histoire abonde en exemples de transfuges authentiques, à commencer par Marx et Engels, mais elle abonde surtout en exemples qui ont mal tourné. Bien des politiciens installés ont vécu un épisode de gauche ou d'extrême gauche dans leur jeunesse. Les futurs chiens de garde jouent aux jeunes loups avant de rejoindre la niche et le collier.
Et Albert de rappeler son expérience:
« *Grippa s'est entouré d'une quantité de jeunes intellectuels avides de pouvoir, qui veulent des places dans le nouveau régime mais qui n'ont jamais rien fait pour renverser l'ancien. C'était déjà la même chose pendant la guerre, tous ces intellectuels menaient un combat acharné contre les meilleurs éléments (y compris les dénonciations à la Gestapo). Ils croyaient que l'Armée Rouge viendrait jusqu'ici et que les mieux placés seraient les premiers comme Ministre. » (1967)*[8].

Les ouvriers « de passage »

Les ralliements formels ou incertains n'ont pas pris chez les ouvriers l'ampleur qu'ils ont eue chez les petits bourgeois. Jouer à la révolution n'était pas une mode, sauf parmi les jeunes ouvriers gauchistes, très revendicatifs, « grandes gueules », désireux fondamentalement de décrocher des avantages personnels au moyen de l'affrontement social.
Ils nous quittèrent et cessèrent pour la plupart de militer peu après ; dans les premiers temps, une partie resta avec Éric, une autre rallia AMADA.
Ils étaient surtout présents à Charleroi et à Mons, quelques-uns à Cockerill.
Tony de Caterpillar était leur porte-parole.
Son attitude était étrange, au début. À partir du 29 février et surtout de la découverte de Pierre, il se débat dans des positions contradictoires, change 36 fois d'avis, mais revient sans cesse à des appels à « *arrêter la lutte et à refaire l'unité, même avec des traîtres* ». Il alimente une vague d'hésitations dans le centre de Charleroi-Mons, basée sur les « doutes » qu'Éric développe au Comité Central au même moment : il n'existe pas de preuves matérielles suffisantes pour accuser Pierre d'être un comploteur ni surtout pour parler d'un complot international ; il ne faut pas tomber dans le « délire gauchiste », revenons aux normes anciennes et, en dernier lieu, Michel a lui-même trempé dans le complot.
Lors d'une réunion d'enquête sur les ramifications du réseau à Charleroi, on demande à Tony pourquoi est-ce toujours sa femme qui donne des éléments concrets et pas lui ? Il répond : « *Si je les dis, j'ai peur d'être dans le complot – que vous me mettiez dedans* ». Sans doute Tony a-t-il une série de choses à cacher et à protéger ; la principale est son absence de conviction.
Son ralliement à Éric prit une forme extrêmement agressive ; il passa ensuite chez AMADA tout en gardant, lui et ses proches, de bons rapports avec les responsables syndicaux.

Les ouvriers de Bruxelles occupaient la place inconfortable du centrisme, assis entre deux chaises, prélude à de nombreux décrochages.
Désavantagés par la faiblesse de la tradition ouvrière de leur région et influencés par la tournure petite-bourgeoise de la section bruxelloise de l'UC, ils avaient toléré beaucoup de choses *« qui n'avaient rien à voir avec le marxisme-léninisme* », selon l'expression de l'un d'eux. Ils furent les premiers à intervenir dans le mouvement de critique, lancèrent le thème de la *prolétarisation* et restèrent actifs tant que les objectifs de la Révolution idéologique étaient encore vagues, le gauchisme dominant et la contre-offensive faible. Ils n'abordèrent pas les questions de fond, concernant l'activité aux usines (Clabecq, VW, Michelin) où ils auraient pu obtenir un soutien extérieur.
Le 29 février à Louvain, au meeting d'unité des ML, ils participèrent activement, mais en sortirent déçus et inquiets. La mise en observation des petits bourgeois impliqués dans le réseau de Pierre (qui étaient aussi les personnages les plus *chargés* de Bruxelles) reçut leur approbation, mais quand l'affaire prit sa véritable ampleur avec la lutte contre Éric, ils se dérobèrent, soit en mettant les deux camps dans le même sac, soit en se ralliant

[8] M. Nejszaten, « Albert Dehosay, ouvrier, paysan et philosophe du quotidien, p 124, éd. Renouveau ouvrier, 1988.

à la théorie des *erreurs* (Pierre avait fait des erreurs, Éric faisait des erreurs, AMADA et les petits bourgeois faisaient des erreurs).
On peut suivre ce cheminement à travers le cas de Maurice, ouvrier de Volkswagen. Son opposition à Nadine, responsable de la cellule Volkswagen et membre du Comité régional de Bruxelles, situe les limites de la révolte contre la dégénérescence à Bruxelles.
À propos du bilan de la grève *sauvage* à Volkswagen, fin 1973, Maurice s'opposait à Nadine : elle estimait, comme le Comité régional de Bruxelles, qu'il était positif ; lui, non. Nadine : *« Après la grève, je méprisais Maurice. [...] Je lui reprochais ses dettes, le fait qu'il ne savait pas exprimer ses positions de la même façon que les autres, qu'il ne cherchait pas du travail après la grève (*il avait été licencié*). Je ne voyais pas que nous avions suivi une ligne fausse dans la grève et que le bilan était négatif. J'écartais Maurice en disant qu'il n'avait pas été actif, ne s'était pas mis en avant, à cause de ses dettes.*[9] *»* (Interrogatoire de Nadine)
Début 1975, au cours de la préparation de la Conférence Nationale qui devait consolider notre orientation, Nadine apporta dans un amendement son soutien à l'opposition, proche des orientations d'AMADA. De son côté, Maurice avait écrit une critique de cet amendement. Nadine n'en fit jamais état en dehors de la cellule ; après la Conférence, elle ne fit pas non plus rapport en cellule de la discussion des délégués critiquant son propre amendement. Ces points furent rendus publics dans le mouvement de critique. Nadine reconnut qu'elle « *opprimait Maurice dans la cellule. Sur la question de la Chine, je n'avais même pas entendu que Maurice s'y opposait, parce que j'étais imbue de positions opportunistes sur ce sujet et que je méprisais ce qu'il pouvait bien dire là-dessus, qu'il était suiviste (envers Le Comité central). C'est la même ligne qu'on a suivie pour la Conférence, en l'empêchant d'être délégué [...]. Je ne me souviens même plus qu'il avait cet avis, je le crois parce que tous les camarades de la cellule l'affirment. J'attachais tellement peu d'importance... »* (Interrogatoire de Nadine)
Au procès de Pierre, Maurice qui a étudié le texte de Michel sur la guerre et la révolution, n'y trouve *« Honnêtement, rien de louche* » ; pour lui, si l'organisation est actuellement divisée en deux, c'est à cause des petits bourgeois qui n'ont pas compris la rectification menée principalement par Michel ; *« Éric, pendant tout le mouvement de rectification, n'a pas ouvert sa bouche, ne nous a pas aidés politiquement.* »
Malgré tout cela, Maurice n'arrive pas à rompre. Il propose un premier mai d'unité, y compris avec AMADA et LC.
Il écrit à Hubert le lendemain du procès de Pierre *: « Toi, tu m'as aidé à plusieurs reprises pour m'apprendre le marxisme-léninisme, ainsi que Nadine à qui tu peux dire que je ne lui en veux pas pour les attitudes qu'elle a eues envers moi. Je sais qu'elle n'est pas entièrement responsable, elle est dans une société capitaliste où les influences et la corruption sont nombreuses et que sa position de classe y est très sensible. Je veux qu'elle reprenne la lutte, qu'elle devienne une vraie marxiste-léniniste. »*

Des accusations semblables (mépris des ouvriers, refus de les éduquer) aboutissent à des comportements opposés chez les ouvriers de Liège et de Bruxelles, où les faits incriminés sont pourtant beaucoup plus flagrants.
Maurice poursuit : « *Quand on a pris l'IT (*infrastructure technique*) et par la suite quand on a été demander de l'aide aux camarades petits-bourgeois pour nous apprendre à travailler (*sur l'imprimerie*), ils ont refusé, déserté ; quand je leur ai demandé alors pourquoi ils étaient dans l'organisation, ils n'ont pas répondu – ils n'étaient* pas d'accord *avec nous. C'est pour cela que je dis, tous étaient avec Éric et les ouvriers avec Michel. »*
Être dedans sans être d'accord : Maurice met le doigt sur l'infiltration des membres petits-bourgeois – défendre ou combattre les infiltrés, il met le doigt sur la démarcation. Mais il enchaîne : « *En voyant cela, j'ai dit que l'organisation n'était pas sincère et que je ne veux plus qu'on m'entraîne dans un Parti qui trompera la classe ouvrière*. »
En clair, il n'a pas confiance dans l'autonomie des ouvriers : si la petite bourgeoisie déserte, les ouvriers ne feront rien par eux-mêmes. La découverte du complot et de l'infiltration ne libère pas de forces refoulées, la Révolution idéologique couve un oeuf vide.
Les aspects essentiels de la ligne de l'UC(ML)B ne sont pas partagés par les ouvriers gauchistes et centristes.
Il termine d'ailleurs sa lettre là-dessus : « *Je ne comprends plus rien à Bruxelles, j'ai vu beaucoup de choses qui n'ont rien à voir avec le marxisme-léninisme. Je ne veux plus lutter,* continuait-il*, je préfère subir l'humiliation la plus honteuse qu'on puisse subir, être un esclave docile du capitalisme. »*

---

[9] Maurice avait déclenché la grève dans son atelier.

Nous revoici au coeur du problème, la révolte contre l'esclavage moderne.
Au procès de Pierre, Tony, un autre ouvrier de VW, ancien militant du PCB (Grippa), déclare : *« Tous les cadres, les trois du Comité Central plus Léon et Pierre, ce sont des gens qui se connaissent depuis très longtemps ; en trois jours, ils ont découvert ce qu'ils n'ont pas vu au bout de cinq ans, en trois jours, on va régler tous nos comptes etc. Je constate une chose : que dans tous ces cadres, il n'y a pas un seul ouvrier. Prendre position à gauche, à droite, Éric, Michel, je ne le prendrai pas et jusqu'à nouvel ordre, tous dans le même sac. (…) Quinze jours pour l'un, puis grande découverte, on a été baisés pendant quinze jours et boum, c'est l'autre qui est bon et après quinze jours, ça y est, on rechange de nouveau pour le premier. Je refuse de continuer, je me retire, merci. »*
Le secrétaire de la cellule de Mons décroche, lui aussi, peu après la découverte du rôle de Pierre. Il participe au mouvement contre Léon, le cadre régional, commence à se méfier du CC, puis quitte le navire. Je n'avais jamais réussi à le cerner, au temps où je m'occupais de la cellule de Mons. Il était toujours sur ses gardes et fort suiviste. Semi-ouvrier, implanté aux Laminoirs, c'est une figure politique locale, ancien leader de la JOC, dirigeant du petit « groupe de Mons » avant de rallier l'UC, meneur d'une lutte de locataires dans un HLM social. Bon tribun, se liant facilement avec les gens, il a adopté des positions révolutionnaires sous la pression du courant anarchisant des jeunes ouvriers des zonings. La tempête de la RI jette à bas ce ralliement superficiel. Sa femme, secrétaire au SHAPE, désapprouve ouvertement ses activités militantes, contexte qui ne manque pas d'alimenter notre suspicion dans le cadre du complot.

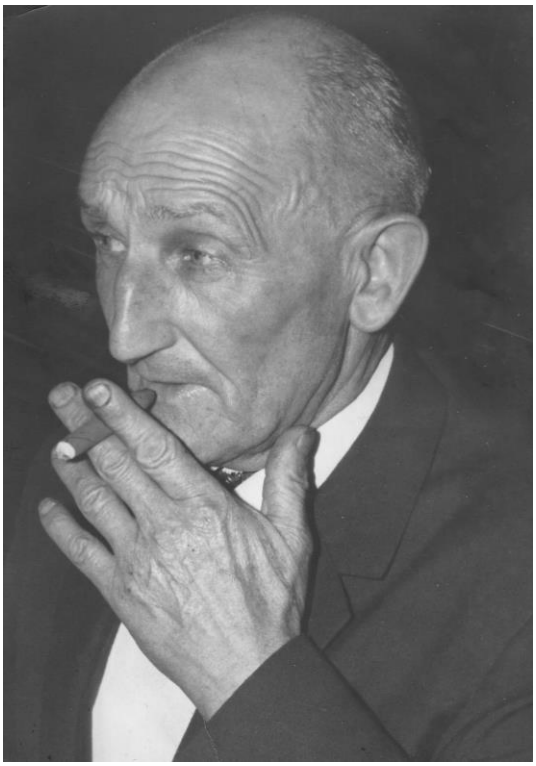
L'ancrage prolétarien

L'évolution de Claudio, qui venait d'entrer en contact avec l'UC, est significative de l'intérêt des ouvriers pour la nouvelle ligne qui se dégageait. Au fur et à mesure qu'elle s'affirmait, le ralliement de Claudio se stabilisait : *« Au départ, le mouvement de critique, c'était bien et pas bien. L'UC avait beaucoup de militants, en les rebutant, on diminuait, on risquait de crouler. [...] Quand on a découvert le complot, j'étais contre tout. J'étais gêné de voir des ouvriers, des anciens, nous quitter à cause de la Révolution idéologique (à Providence, le vieux Hubert ; Norbert). Beaucoup d'anciens* héros *de l'UC (Jean-Thomas, qu'on m'avait présenté comme celui qui avait tenu tête à Vanden Boeynants à la télé ; le jeune Aldo de Mons) laissaient tomber. Je ne suis pas venu à l'assemblée sur Éric. Au procès de Pierre, j'ai vu comment les autres se comportaient ; la violence est venue d'eux, les menaces, etc. ; gueuler au procès, nous taper dessus, voler l'imprimerie. Cela m'a fait réfléchir. Ils réagissaient ainsi parce qu'ils perdaient leurs privilèges. Ils n'étaient même pas encore des adultes et ils voulaient déjà le pouvoir. Éric et Michel, je ne les connaissais pas, c'étaient des dirigeants, un peu comme la fédération [*syndicale*]. Je me souviens d'être allé à Liège chez Michel avec Savero demander des explications sur le complot et sur la politique internationale. Je ressentais un malaise. Je pensais qu'on devenait trop peu nombreux, qu'on ne continuerait pas. »*
Q. : Pourquoi es-tu resté avec nous, n'es-tu pas allé chez AMADA, ou bien stopper et mettre tout te monde dans le même sac?
*« AMADA, non, j'avais vu Ludo dans le café [*le soir où le bataillon ouvrier est allé lui demander des comptes*]. C'étaient tous les mêmes, les petits bourgeois de l'UC et ceux-là, des fanatiques. Quand j'ai rallié l'UC, je voulais avancer. [...] Je suis arrivé, je suis tombé en pleine bagarre, on se divisait, etc. J'ai pensé : Est-ce que cela va recommencer, encore un échec avec un groupe de gauche ? Mais les gens qu'on mettait dehors, je les détestais bien avant la Révolution idéologique, ces intellectuels, ceux qui ne vivaient pas d'après leurs paroles, qui n'avaient pas d'idéal. [...]*
Hubert et moi étions les seuls fermes à Charleroi. Les autres, ils discutaient de la révolution, sans coeur, sans idéal, avec détachement. Tous ceux qui ont quitté l'UC étaient ceux qui mettaient la poisse, nous écrasaient de leur savoir, décourageaient les gens en faisant tout à leur place, en ne leur laissant aucune responsabilité.
Ou bien les Louis, Tony, Robert, des ouvriers à grandes gueules, mais des peureux sur le terrain. Je n'avais pas confiance dans le travail de Caterpillar, ce n'était pas sérieux, ils étaient sans expérience, trop jeunes, instables. Les sympathisants changeaient sans cesse. Je m'attendais à ce que cela s'écroule. Louis parlait beaucoup, mais ne faisait rien dans son secteur. Hubert parlait mais agissait aussi, comme Jean-Marie. Si, il fallait faire la Révolution idéologique. [...] Tous ces gens me semblaient en dehors de la réalité, leur attitude sonnait faux, ils jouaient un rôle. Mon malaise s'est dissipé quand Hubert a repris le centre en main et que Denise s'est ralliée. Avec Hubert, on a commencé à discuter des vrais problèmes, on se rapprochait réellement des ouvriers, de leur travail. Ce n'était pas encore comme maintenant, avec les conditions de travail, mais cela y ressemblait déjà. On s'occupait aussi des problèmes de la vie, du ménage... On était dans la réalité. Hubert et Denise avaient une vie familiale, ils cherchaient l'unité. Les autres, pas. Moi aussi, je me suis marié et comme c'était une ouvrière, j'ai mieux connu les ouvriers, j'ai fort changé. » (1984),

Cette période vit aussi le ralliement de vieux militants communistes francs-tireurs en rupture avec les partis communistes, qui observaient les cercles marxistes-léninistes depuis un certain temps, recherchaient eux-mêmes une alternative. La Révolution idéologique les décida. Ils participèrent au procès d'Éric et de Ludo le premier mai.

Albert Dehosay, ouvrier-paysan de la région liégeoise, militant d'avant-guerre au Parti communiste de Belgique, entra dans l'armée des partisans, fut responsable du Mouvement de Défense paysanne, puis se consacra à une lutte opiniâtre contre le révisionnisme. Il quitta le Parti communiste de Belgique en 1954, s'opposa à Grippa, puis à Clarté, défendit la Révolution culturelle. Il chercha en vain à convaincre ses vieux camarades de reconstruire le parti dans les années 70 ; le chauvinisme d'AMADA éveilla sa méfiance, la ligne d'unité de l'UC(ML)B l'intéressa, mais ce fut la Révolution idéologique qui l'amena à nos côtés. À 73 ans, à moitié paralysé, il présida le tribunal contre Éric, le Ier mai. Albert vivait dans la conviction qu'il fallait dépasser la tradition, sa réflexion politique et philosophique était fort originale et sur bien des points anticipait le renouveau, avec une prescience et un optimisme remarquables. Entre autres, il nous incita à prendre en considération l'écologie en nous donnant des exemples précis et précurseurs (féveroles à la place du soja pour les animaux, petites centrales électriques, chauffage solaire...).
Tel était le paradoxe que ce vieux colosse à demi paralysé, à la tête d'une famille de six enfants, nous transmettait à la fois la tradition tout en lui passant joyeusement par-dessus lorsqu'elle freinait la marche. Contraint par la maladie de cesser son travail de fermier, Albert avait occupé son temps libre à dévorer tout ce que la bibliothèque itinérante lui apportait. Et à en tirer des considérations et des pistes d'actions originales, tout azimut, qu'il éparpillait dans des lettres à une foule de gens. Quel contraste entre cet autodidacte fécond et offensif et notre « penseur » ethnologue infiltré !

Auguste Wéry adhéra dans les années 30 au Parti communiste de Belgique ; il travailla plus de 30 ans aux ACEC de Charleroi, où il organisa la résistance syndicale contre l'occupant (la grève de 1941, la presse clandestine), devint responsable du Syndicat unique après la guerre, puis délégué principal jusque 1957, ensuite délégué de secteur malgré l'opposition des communistes à la tête de la délégation. Il rompit avec le Parti communiste de Belgique, Grippa et Clarté ; ses voyages en URSS, puis en Chine et en Albanie nourrissaient sa réflexion critique sur le socialisme. Gravement malade, il nous consacra ses dernières forces.



En haut, à gauche : Auguste Wéry
En haut, à droite : Albert Dehosay
En bas : Andrea Manini

Andrea Manini, ouvrier de Cockerill depuis l'après-guerre, avait été partisan armé en Italie. Avec d'anciens compagnons d'armes, il organisa la section du Parti communiste italien à Ougrée, où il défendait des positions marxistes-léninistes contre les dirigeants régionaux. Quand l'UC(ML)B s'implanta à Ougrée en 1973, il favorisa les contacts et l'unité d'action. Il encouragea la Révolution idéologique, prit notre parti dans le quartier lorsque la fraction d'Éric y milita et nous conseilla régulièrement dans le travail pratique.
Sans adhérer formellement, il travailla les derniers temps de sa vie à regrouper autour de nous l'aile gauche du PCI et les dissidents révolutionnaires.

À l'extérieur de l'organisation, les contacts avec les ouvriers expérimentés se renouèrent ou s'améliorèrent. Les syndicalistes qui avaient des sympathies révolutionnaires et s'étaient déjà engagés dans une certaine rupture avec le syndicalisme traditionnel (Norbert de Caterpillar et Marcel du MUT-Mouvement d'Unité des Travailleurs de Cockerill), eurent une contribution particulière pour nous faire prendre pied dans ce que Claudio nommait justement la « *réalité du monde ouvrier actif* ».

Coup de balai dans la surestimation des idées

La RI nous a débarrassé d'une bonne part de la surestimation des idées, héritage de nos années passées bon gré mal gré dans l'univers des abstractions.
Elle seule expliquait notre cécité envers les intellectuels *ralliés* sans convictions véritables.
Nous croyions à la puissance des arguments pour les entraîner à nos côtés. J'ai inlassablement prêché ma sœur, mes amis, mes connaissances ; sans résultat, heureusement, la plupart du temps et quand ça marche, bonjour les dégâts. Léon sera ma plus grosse prise ; mais qui a vraiment été pris ?
Début 1969, après un an d'approche amoureuse, j'ai décidé de rompre avec lui, à cause de ses positions pro-américaines dans la guerre du Vietnam, son mépris de la cause collective (« *chacun n'a qu'à l'imiter et s'en sortir par ses propres forces* »), sa honte envers son milieu d'origine et sa facilité à s'infiltrer dans le milieu petit-bourgeois. Quelques jours plus tard, je le découvre à un meeting où il m'annonce son ralliement. Il suffit qu'il fasse soudain volte-face pour que je croie tout cela effacé. Ce qu'il avoue sous la pression du mouvement, en mars 1976, il ne m'en a jamais rien dit en sept ans de vie commune. Et je n'éprouvais pas le besoin de l'interroger.
Ironie du sort, Michel avait aussi « prêché » Léon, au temps du labo où ils travaillaient tous deux, et c'est d'ailleurs à lui que Léon attribuait sa conversion, après que j'ai décidé de rompre.

La conversion par les idées, ça n'existe pas.
Quelques jours avant la découverte du rôle véritable d'Éric, au cours d'une réunion du Comité central, Michel demande pourquoi chacun est devenu communiste. Éric, visiblement désorienté, s'enferre dans quelques bribes d'explications sur sa famille très bourgeoise, ses études chez les Jésuites… bientôt remballé par un « Non, Éric, ça ne va pas ! » de Michel, qui évoque, fort ému, le sort de sa famille dans la Shoah. Et pour la première fois, je prends conscience de ce que je dois, non seulement à ma famille, à Lumumba, à Mai 68 et aux grévistes de Michelin, mais au village de mon enfance.
La conversion repose sur des bases matérielles, pas sur des illuminations théoriques, privées de ces bases. L'histoire de saint Paul, le gradé romain qui persécute les chrétiens et se convertit, frappé par la révélation divine, me laisse sceptique. Il a certainement dû voir trop de scènes horribles, y participer lui-même, alors que son parcours personnel l'a prédisposé à une autre façon de vivre avec ses semblables et d'interpréter le monde. Il y a bien eu une nourrice, un esclave, un compagnon d'armes qui lui ont légué quelque chose.
Pour notre part, nous n'étions pas issus d'un milieu aisé et n'avions jamais envisagé d'entrer dans le moule. Michel provenait d'une famille de PA (Partisans armés) juifs, s'était engagé d'abord dans une organisation de jeunesse juive progressiste, ensuite dans le parti communiste de Grippa, malgré les avertissements de ses parents déçus par le PC d'après-guerre. Mon père avait, lui, abandonné joyeusement son salaire confortable de cadre technicien dans une grosse usine bruxelloise pour s'aventurer, sans un sou, dans un artisanat indépendant au fin fond d'un village ardennais, celui de ses origines, celui qui m'a éduquée pendant ma jeunesse.
Michel et moi nous sommes retrouvés sur les bancs de l'ULB par indécision, faute de mieux, mais terriblement frustrés par le milieu universitaire, bien décidés à ne jamais devenir des cadres. (Se formater aux exigences des « mandarins » prépare les étudiants à leur rôle futur de rouages du système ; c'est bien ici que réside

« l'horrible école de l'humilité » que Pierre imputait au statut d'ouvrier…) UUU et les grèves sauvages, l'affrontement avec les mandarins ont été pour nous l'occasion de quitter la « tour d'ivoire ».
Et nous imaginions que notre choix était reproductible, arguments à l'appui.

Nous faisions confiance aux déclarations des révolutionnaires, à leur référence au marxisme.
Nous étions loin d'avoir en mains l'ensemble des cartes dans le jeu d'Éric, mais nous étions aveugles devant celles qui étaient sous nos yeux depuis cinq ans. Nous vomissions le milieu universitaire et n'aurions jamais supporté d'y occuper une chaire, ni de subir la semi-clandestinité et la coupure avec la pratique liées à ce poste officiel, mais nous tolérions pour Éric son statut de sponsor, sans éprouver le besoin de creuser un peu de ce côté. Nous vomissions les mandarins, mais ne savions pas en reconnaître un quand il occupait le siège de secrétaire de notre organisation ML.
Éric nous impressionnait parce que nous surestimions l'importance de la pensée. Michel se voyait comme le praticien du groupe, tandis qu'Éric était meilleur que lui comme penseur. Un intellectuel toujours sûr de lui semble une planche de salut, alors qu'on nage dans le brouillard en direction d'une faible lueur de phare.
Les choses s'inversent brutalement sous la tornade de la RI qui met à nu l'impuissance du penseur en titre. Toute une partie de la discussion au Plenum du 30 mars, où Michel accule Éric, tourne autour de cette question apparemment élémentaire du lien entre les idées et la pratique : d'où viennent les idées justes ? Comment un secrétaire de CC coupé de la pratique peut-il en développer ?
À la direction de l'UC, on retrouvait la division du travail imposée aux autres échelons, cette division que les ouvriers du groupe avaient prise pour pierre de touche dans leur dénonciation des gens à double face parce qu'elle s'apparentait à leur sujétion à l'usine.

Nous faisions trop de cas des « capacités » des cadres petits-bourgeois.
Leurs capacités étaient considérées comme des formes que l'on pouvait remplir d'un contenu de classe différent, pourvu qu'ils affirment leurs bonnes intentions révolutionnaires et au prix d'une lutte idéologique de quelque durée.
Au début du mouvement, le CC refuse les démissions des cadres critiqués, alors qu'ils ont déjà avoué, ou prouvé, leur ralliement formel au marxisme. Pierre pousse la logique jusqu'à l'absurde quand il déclare, après avoir longuement avoué ses manigances « *J'ai pensé à me suicider ; je ne l'aurais pas fait : je suis trop lâche. Je peux encore servir. Servir, grâce aux connaissances théoriques et à l'expérience que j'ai et que beaucoup de camarades n'ont pas.* » Puis, comme nous ne bronchons pas : *« J'admire le courage que vous avez de foutre vos cadres en l'air* ».
Quelle « connaissance théorique » pouvait avoir ces intellectuels, félons ou opportunistes ?
Une connaissance livresque, stérile. Leurs autres capacités étaient tout aussi formelles ; savoir résumer, compiler, rédiger, (« mettre en forme », comme Éric faisait si bien avec les idées novatrices de Michel… qui ne brillait pas dans l'exposé didactique), diriger une réunion, etc.
Les bureaucrates, les cadres d'entreprise, les experts de tout poil en sont aussi capables.
Ces capacités-là ne garantissent en rien que les idées exprimées, compilées ou présentées, aient une portée libératrice ; la bonne tenue d'une réunion, avec ordre du jour et procès-verbal ne garantit en rien que les participants aient pu exprimer leurs points de vue, que le débat ait fait progresser le *schmilblick* vers une résolution utile, validée collectivement.
Nos rapports avec les ouvriers actifs nous ont appris que mieux vaut une réunion brouillonne et vivante qu'une réunion bien peignée et formelle, ou pas de réunion du tout si les choses ne sont pas mûres et qu'elle ne peut déboucher sur une conclusion pratique.

À l'extérieur du groupe, le regard que nous posions sur les autres jeunes cercles était brouillé par la même myopie.
Nous prêtions crédit à leurs *déclarations*, alors qu'ils n'étaient pas tellement différents, en fait, des épigones du parti de Grippa dont nous distinguions la nature. Après trois ans de débats stériles, surtout avec AMADA, il a fallu la mise en demeure des ouvriers électrisés par le mouvement de critique pour que les cercles se révèlent tels qu'ils étaient, bornés, repliés sur eux-mêmes et sur leur *confort* marxisant.

La surestimation de l'importance des idées contaminait aussi les ouvriers du groupe. Certains ouvriers de Bruxelles allaient même jusqu'à vénérer les cadres comme des idoles, mais les ouvriers actifs dans la RI étaient aussi impressionnés par eux.
Jean-Marie : « *Jusqu'alors, Pierre était sacré, un monument, un* cadre. *Si cela allait mal, ce ne pouvait être à cause de lui. C'était donc à cause de nous (le bureau). J'étais culpabilisé.* » Envers les membres petits-bourgeois, Jean-Marie adoptait en gros le point de vue *officiel* : « *J'admirais l'aide financière et pratique de certains ; ceux qui traînaient la patte restaient de bons camarades, qui se corrigeraient avec le temps, exactement comme pour les erreurs d'AMADA. D'Anne avec moi dans le bureau, je pensais qu'elle était plus capable que moi pour diriger, tenir les réunions, rédiger les tracts et les rapports.* » (1984)
Carmela témoigne au procès de Pierre : « *Pierre me demandait s'il devait aller travailler en usine et je lui disais : "non, non, Pierre, aïe, si tu vas travailler, qu'est-ce qu'on va devenir, plus personne ne pourra faire tes textes et tout ça, nous on n'est pas encore malins assez." "C'est vrai, il disait, les ouvrières ne savent pas étudier". À ce moment-là, je croyais qu'un cadre, ça doit rester tout le temps dans les livres.* »
Face à la complexité de la démarche révolutionnaire, il semblait plus facile de s'en tenir à son statut d'exécutant et laisser aux cadres la responsabilité de guider le navire.
Hubert, qui jouissait de plus d'indépendance que Jean-Marie, mais avait aussi sur le dos une autocritique, démonte fort bien comment il vivait la coupure entre la théorie et la pratique :
« Quand j'ai quitté VW pour aller aux ACEC de Charleroi, être secrétaire de cellule là-bas me faisait peur au début. Je ne me sentais pas fort soutenu. Puis, ça a été plus ou moins et on me laissait la paix.
Léon (Comité régional de Charleroi) n'intervenait pas dans ma pratique ; il dirigeait mon autocritique, qui n'avait aucun rapport avec la pratique. Cette autocritique abstraite sur mon passé anarchiste me plaisait d'un côté parce que je savais qu'il y avait un problème et que Léon me donnait à lire des classiques, que je découvrais, sur l'anarchisme. D'un autre côté, ce trifouillage du passé m'embêtait. Pour le reste, je posais certaines questions concrètes à Léon, qui me répondait des choses générales. Cela ne me satisfaisait pas tellement, mais c'était mieux que rien. Je trouvais que Léon convenait mieux que moi pour l'analyse globale, voir si on progressait ou pas, faire le point politiquement. Moi, je n'étais pas bon pour cela.
Les autres militants petits-bourgeois de la cellule comptaient pour du beurre pour moi. Karine n'avait jamais d'avis sur rien. (…) Jean-Marie comptait beaucoup pour moi, Cockerill m'intéressait. Aux réunions nationales, j'essayais d'avoir des contacts avec lui, en dehors de la réunion, pour avoir des renseignements pratiques. Je ne faisais pas tellement attention à ce qu'il racontait dans les réunions, c'était trop général. » (1984)

Tout cela trace un tableau assez proche du comportement habituel de l'ouvrier belge membre d'un parti politique. Il reconnaît l'autorité des cadres intellectuels, mais il n'attend rien d'eux pour sa pratique, où il se fie à lui-même et à ses camarades ouvriers, où il aime préserver son indépendance

Claudio n'a eu que six mois d'expérience avec les militants de base petits-bourgeois de la cellule ACEC, où il entre fin 1975. Il s'en souviendra en ces termes : « *Je me disputais avec Gérard parce qu'il repoussait les ouvriers avec ses grandes théories, son fanatisme de* curé qui prêche *; il savait tout, mais quand je posais des questions : "*Pourquoi en est-on arrivé là en URSS ?*", il ne savait rien dire à part des slogans sur le révisionnisme. Moi, j'avais confiance dans le peuple russe, je voulais savoir par où il était passé avant de l'accuser. Sur Staline, sur les questions de principe du marxisme-léninisme, Gérard, Karine ne pouvaient rien m'expliquer. Malgré tout, leur marxisme-léninisme m'impressionnait, je me sentais trop petit devant eux.* » (1984)

Coup de balai dans les vies privées

La violence de la *Journée des femmes* et la découverte de la double vie dégénérée du réseau causèrent un choc salutaire. Un problème important avait été touché, complètement de travers, mais il fallait le reprendre à présent correctement, l'introduire dans la Révolution idéologique.
Le cloisonnement étanche que certains voulaient établir entre vie privée et vie militante (« *On n'a pas à connaître ni à critiquer la vie privée des camarades »)* se révélait faux, comme le cas de Pierre l'avait déjà démontré. C'était encore une manière de protéger le divorce entre les paroles et les actes. La même personne ne pouvait pas lutter pour la libération de l'esclavage salarié et entretenir dans sa famille, dans son couple, des

rapports de sujétion. Pareil pour le mode de vie ; quelle cohérence y a-t-il à adopter le mode de vie entretenu par le système en place ?
Ces nouvelles exigences secouèrent les familles, les couples, les amitiés.
Bien sûr, il n'était pas simple d'unifier vie privée et vie militante, au moins fallait-il s'y efforcer et mettre la question sur le tapis. Carmela avait judicieusement soulevé celle de la charge des enfants et des tâches ménagères, « *Parce que nous irons à la révolution avec les gosses et les femmes, si on ne sait pas s'arranger maintenant, on ne sait pas s'arranger après non plus* » (Tribunal Populaire du 3 avril)
Dans le cas des infiltrés, le cloisonnement servait surtout à cacher une facette de leur personnage qui aurait pu les trahir. Ainsi, les liaisons secrètes de Pierre faisaient partie de son réseau clandestin. Éric, pour sa part, semblait n'avoir aucune vie privée. Jamais il ne parlait de sa famille, de ses amis, d'une éventuelle compagne ; ni de ses loisirs, de son mode de vie. Il existait en dehors de ces contingences, une espèce de pur esprit. En 1971, lors de ma seule visite, en arrivant à l'improviste dans son appartement, j'ai vu une jeune femme, qu'il n'a pas jugé nécessaire de me présenter comme sa compagne.
Lors de la saisie des papiers personnels d'Éric, on a trouvé la collection complète des œuvres du marquis de Sade, des contributions à une revue pornographique et la correspondance de son amoureuse. Au début de la RI, un des premiers militants ciblé pour son mépris des ouvriers fut accusé par sa femme de lui imposer des comportements sexuels avilissants et d'entretenir diverses liaisons. La correspondance en témoignait. Éric avait soutenu la critique de ces pratiques, alors qu'il en avait de semblables.
Il était adepte, comme Pierre, de la théorie du « repos du guerrier », décidait souverainement quand il avait envie de voir cette fille, refusait de partager avec elle autre chose que son lit, se targuant de son détachement « révolutionnaire ». Dans ses lettres pathétiques, celle-ci proteste :
« Si je vis avec quelqu'un, je veux que l'on puisse tout partager, que ce soit une unité organisée. Tu comprends, j'ai besoin de vivre avec un camarade, un ami, un amant, enfin, une globalité et de rencontrer et de surmonter les difficultés qui se présentent. C'est "facile" et surtout très insatisfaisant de ne pas vivre ensemble, c'est partiel et faux. »
« Je me demande quel genre de relations est possible entre nous. Il me semble que la plupart du temps, on n'a fait que coucher ensemble. À ce propos, il faudra que tu m'expliques ce que tu entends par "érotisme", parce que le terme revêt pour moi un contenu et un caractère petit-bourgeois (ou bourgeois) et alors je me rétracte. »
Au vu de ce genre de vie de couple, rien d'étonnant dans la réaction d'Éric critiquée par les ouvriers de Bruxelles :
« Quand une ouvrière (femme de militant d'avant-garde à la cellule Michelin) te demande de l'aide pour résoudre leurs problèmes, tu ne l'aides que théoriquement par une lettre tout à fait impersonnelle ; cela l'a mise en rote, elle s'est sentie bernée, elle qui attendait tout des communistes » (début 1976)

Dans la plupart des cas, les comportements de domination au sein du couple était le fait des hommes ; *la journée des femmes* avait mis sur le même pied les manifestations graves et les bénignes, jetant la confusion dans tous les ménages, et blanchit toutes les femmes qui avaient accepté la situation – tant la femme de Pierre, par exemple, que ses maîtresses, n'avaient pas protesté contre ses agissements. Nous avons rapidement redressé la barre. La soumission n'est pas non plus admissible.
Pour ma part, une fois avertie des récidives flirteuses de Léon, je n'avais plus confiance en lui. Ses aveux politiques fin avril ont confirmé ma volonté de séparation. Alors que je lui exposais calmement mes convictions sur l'égalité entre l'homme et la femme, il s'est écrié, en larmes *« Oui mais moi, je ne peux pas, j'en suis encore à la préhistoire !... »* Ce rare élan de franchise m'a stupéfiée, balayant les dernières illusions sur la possibilité de partager des valeurs communes dans le couple. À cet instant, il est tombé de moi comme une branche morte, sans perte de sève et sans regret.
Michel décidait de quitter sa femme qui s'accrochait depuis des années à lui en feignant de partager son combat. Plusieurs femmes étaient dans le même cas, suivant passivement leur mari dans l'espoir de le garder.

La femme de Jean-Marie avait mené un travail de sape contre lui, couchant à gauche et à droite, freinant son implication dans les activités et au début du mouvement de critique, servant d'instrument à Pierre pour démolir Jean-Marie. Elle disparut avant la fin du mouvement, emportant leurs petites économies et laissant sa gamine en plan. On apprit qu'elle avait rejoint un groupe de drogués. Jean-Marie demanda le divorce et obtint la garde de l'enfant.
Tous ces bouleversements de couple furent chaudement discutés avec les personnes proches et approuvés.

Le premier mai, chacun ayant mis les points sur les i avec son ancien conjoint, Michel et moi avons commencé une vie commune sous la pluie de ragots des opposants, mais cela ne nous troublait pas. Nous avions connu pire.

AMADA et les cercles

AMADA, Lutte communiste et le groupe d'Éric réagirent avec la même violence. Le débat était d'une pauvreté affligeante ; ragots et insultes tenaient souvent lieu d'arguments.
Selon eux, le complot n'existait pas, c'était une invention des *mythomanes gauchistes* qu'ils accusaient en même temps d'être à la tête du complot.
Le traitement infligé à Pierre et aux infiltrés (interrogatoires, perquisitions, procès public, expulsion de l'organisation – aucune violence physique) était qualifié de méthode policière, fasciste, destinée à briser les militants et à leur arracher n'importe quels aveux. La rumeur a même couru que Pierre aurait été menacé par un revolver[10]. Ils y opposaient les principes de la critique-autocritique, de la rééducation des cadres, de l'esprit d'unité... alors qu'ils étaient obligés de reconnaître par ailleurs que Pierre était un arriviste bourgeois.
En réalité, les gens des cercles s'identifiaient au cas de Pierre et avaient peur de la critique publique.

Éric prétendit avoir été *séquestré et volé* (le procès-verbal témoigne qu'il accepta sans faire d'objections sa mise en observation et la saisie de ses papiers) et dénonça les interrogatoires (auxquels il avait participé).
Lutte communiste parla de la *comédie des procès*, destinée à offrir un bouc émissaire (Pierre) au mécontentement de la base :
« Le mouvement de rectification sert à justifier les méthodes fascistes et le chantage criminel utilisés contre des militants qui ont commis des erreurs secondaires par rapport aux trahisons et responsabilités principales du Comité central de l'UC.[11] »
AMADA défendait la même thèse en long et en large dans sa brochure « Critiquons à fond la ligne révisionniste et social-fasciste de la direction de l'UC ».

Le mouvement de critique s'attirait aussi leurs foudres.
Tous dénonçaient l'*ouvriérisme* et l'*anarchisme* de la Révolution idéologique et développaient des positions proches de celles de Pierre sur la division sociale du travail au sein du cercle. AMADA élabora ainsi l'antithèse complète de notre projet de libération des ouvriers.
Dans son pamphlet de mars 1976, AMADA commence par prétendre qu'il n'y a aucune différence entre militants intellectuels et ouvriers :
« Au sein du Parti, les ouvriers et les intellectuels ont une même tâche : transformer leur conception du monde et accorder une attention particulière à leurs manquements personnels.
Les ouvriers apprennent des intellectuels et les intellectuels apprennent auprès des ouvriers ; tous se transforment en vue de réaliser une unité fondée sur le marxisme-léninisme.[12] »
Il apparaît cependant que l'origine sociale des ouvriers constitue un lourd handicap.
« Dans le discours d'ouverture [du 29 février], le Comité central de l'UC dit : En ordre principal, les camarades, membres et sympathisants ouvriers ont pris les tâches de la construction du Parti en main. *[...] Ceci est une flatterie honteuse et irresponsable à l'égard des ouvriers peu formés qui vont inévitablement prendre leurs idées spontanéistes, anarchistes et réformistes pour des positions justes. Des ouvriers qui sont maintenant enthousiasmés parce qu'ils sont flattés, seront complètement déçus dans quelques semaines, mois ou années.[13] »*
Ou encore, commentant ces phrases de l'UC(ML)B, jugées particulièrement scandaleuses :

---

[10] Pendant son interrogatoire, Michel lui a dit qu'il était pris entre deux feux, Pierre l'a pris au sens propre et a paniqué.
[11] Tract du 3/4/76 « Dénonçons la ligne bourgeoise de l'UC, les méthodes provocatrices et social-fascistes diffusées par la direction ».
[12] AMADA, « Marxistes-léninistes, unissez-vous pour démasquer et détruire le groupe de trotskistes et de provocateurs qui dirige l'UC(ML)B ! », p.45.
[13] AMADA, « Marxistes-léninistes, unissez-vous… », op.cit. p.47.

« UC dit : "Mobilisons les camarades ouvriers pour qu'ils dirigent la lutte contre l'opportunisme !" (…) L'expérience nous apprend que seuls des éléments bourgeois et des comploteurs *emploient des flatteries d'une bassesse pareille. Ils glorifient les ouvriers* avec l'intention d'en faire des instruments dociles qu'ils puissent manipuler à leur bon gré. *Pensez-vous que cela sera une solution si maintenant des ouvriers sont à la direction ? Bien au contraire.*[14] *»*
On frémit devant ce tableau : flattés, manipulés, ignorants, incapables. Ce n'est pas tout : les ouvriers non organisés auxquels la Révolution idéologique fait appel sont taxés, quant à eux, d'être des anarchistes, anti-parti et même des provocateurs !
Pas de doute, les ouvriers sont fondamentalement réactionnaires.
En relisant avec des yeux neufs les documents publiés par Ludo depuis 1968, on pouvait retracer la continuité d'une idéologie de « missionnaire rouge » venu sauver une classe ouvrière « *jusqu'à présent manipulée, abêtie, trompée et dépourvue de vues globales »,* telle qu'il la présentait dans sa déclaration aux autorités académiques de Louvain en novembre 1968.

De même, il apparaissait que depuis ses premiers pas, AMADA pratiquait et prônait l'antithèse de la lutte contre les comploteurs. Le SVB (Studenten Vak Bewegen, mouvement syndical étudiant) dont sortira AMADA en 1970, et déjà sous l'autorité de Ludo Martens, publie en 1968 son bestseller « Expérience de deux années de lutte à Louvain ». On y trouve déjà un manuel pratique du parfait comploteur, dans le chapitre intitulé « L'organisation syndicale ».
À en croire le SVB, pour construire une organisation d'avant-garde, exerçant un attrait irrésistible et subtil sur les individus désirant un engagement total, « *Il faut de nombreuses études discrètes et dans l'ombre, avant d'en arriver à constituer une réelle "avant-garde". Avant que cela ne soit prêt, on ne doit pas encore battre le grand tambour progressiste. Avant que cela ne soit prêt, il faut mener une vie cachée. »*
Ce noyau doit se mettre alors à l'avant plan, être le « premier » dans tout, en se gardant bien de se déclarer ouvertement comme l'avant-garde.
Il doit se lier à d'autres groupes dans un front uni où il infiltrera son programme sans que les groupes y adhèrent, et afficher des revendications populaires auprès de la masse, même si elles ne sont pas progressistes, comme « l'université démocratique » ou « Leuven Vlaams ».

Par la suite, AMADA soulève régulièrement la question des comploteurs ; dès 1972, à propos d'infiltrés dans ses propres rangs ou en été 1973, à la tête de l'UC. Cette accusation inhabituelle portée tout de go, sans explication, nous prit de court.
Le « dossier Martens » établi par nos soins en avril 1976, commente : « *Pourquoi comploteurs ? Notre inexpérience politique nous laissa perplexes devant cette attaque. La majorité des membres d'AMADA eux-mêmes ne savaient trop que faire de cette nouveauté, ni dans leurs rangs, ni dans les nôtres. La brochure prenait pour exemple les comploteurs de Z., sans aucune analyse de la ligne et des agissements du responsable de Z., qui n'était d'ailleurs qu'une figure de troisième plan. D'autre part, Ludo Martens sait très bien de quoi il parle : il fait de nombreuses références à l'expérience de la GRCP, cite les statuts du Parti Communiste Chinois appelant à démasquer "les arrivistes et les comploteurs" à la tête du Parti, relate les tactiques contre-révolutionnaires des traîtres démasqués en Chine, etc. »*

Les bourgeois, dont on nous décrit les pires agissements, fort semblables à ce qui se passait au centre de Bruxelles de l'UC ou de la Jeunesse communiste, sont invités à se corriger... et à éduquer ensuite les ouvriers !
« Dans une cellule comprenant 3 intellectuels bourgeois, le moins bourgeois se voit confier la tâche de former les 2 ouvriers de la cellule dans le but de donner à ceux-ci la possibilité de combattre personnellement les intellectuels bourgeois. On doit d'abord critiquer de façon acérée la ligne de l'intellectuel le moins bourgeois *afin qu'il comprenne sa propre ligne erronée et saisisse clairement la ligne du Parti. C'est uniquement sur cette base qu'il peut donner une formation aux ouvriers.*[15] »
Ainsi un intellectuel bourgeois infiltré (que fait-il dans une cellule communiste ?) est encore mieux à même de *saisir clairement* le marxisme-léninisme qu'un ouvrier révolutionnaire. Pierre et les dogmatiques partageaient entièrement cet avis.

---

[14] Journal francophone d'Amada « Tout le pouvoir aux ouvriers » n° 55, lettre ouverte aux ouvriers de l'UC(ML)B, mars 76.
[15] TPO-AMADA « Textes sur la lutte idéologique », 1972-73, p.109.

Le « dossier Martens » poursuit : « *Aux traîtres et aux arrivistes, on administre de petites leçons de morale bêtifiantes : "Il ne faut pas cracher sur les ouvriers, se moquer de la révolution, boycotter le travail". Les pires manifestations sont abordées comme s'il s'agissait d'erreurs courantes. Elles ne sont reliées ni à une* ***ligne****, ni à des* ***dirigeants.*** *Les saboteurs existent sans base politique ni organisationnelle, comme de mauvais génies ; leur idéologie "égoïste" explique tout leur travail de sape. Cette façon de tout centrer sur l'idéologie donne un caractère insaisissable, oppressant, mystique au révisionnisme qui est partout et nulle part. »*
Une fois la boussole de l'orientation politique jetée aux orties, on peut effacer toute démarcation entre la gauche et les révisionnistes infiltrés.
La même méthode est utilisée pour critiquer les communistes que pour acculer les comploteurs ; AMADA appelle cela la « scherpe kritiek » – la lutte idéologique acérée. Traiter l'ami comme l'ennemi, paraît-il, donne des résultats efficaces. Quand il n'est pas clair si un membre est ou non un saboteur, la lutte acérée va démasquer le saboteur, et s'il s'agit d'un militant honnête qui commet de lourdes fautes, ce sera une aide pour lui, afin qu'il comprenne ses erreurs et se corrige.[16]
Autrement dit, *« frappez sans merci, on verra bien ce qu'il en était exactement en ramassant les morceaux »*.
On pense aux méthodes gauchistes des Gardes Rouges de la GRCP, copiées par le groupe de Pierre au début de la RI.
On pense aux vertus de la *question* dans les interrogatoires.

Intéressant aussi de redécouvrir le programme du SVB (dans le même bestseller de 1968), tel que le « Dossier Martens » le rappelle :
« *Sans jamais faire référence au Parti Communiste Chinois et au Parti du travail d'Albanie, le texte présente l'analyse mondiale des 4 contradictions contenue dans les "25 points" du PCC. Seuls Cuba et l'URSS sont mentionnés dans le camp socialiste. En Belgique, l'ennemi principal est les monopoles américains qui colonisent le pays. Capitalistes belges, petite bourgeoisie et classe ouvrière doivent s'unir contre lui.*
La brochure reprend (p.64) sous le titre "documentation" un texte de Mao, sans le citer. Idem pour les citations tirées de "Que faire ?" de Lénine et de Kautsky, sur le rôle des intellectuels révolutionnaires et de la conscience socialiste (p.68).
Curieux marxiste-léniniste, qui utilise certains éléments fondamentaux du marxisme-léninisme, cache ses sources et soutient un programme révisionniste.
Seul Grippa défend cette ligne à ce moment. »
En matière de volte-face politique, Ludo Martens a une longue expérience.

La naissance d'AMADA résulte d'une curieuse liaison entre la théorie et la pratique.
Selon Ludo Martens, le noyau du SVB était ML en théorie dès 1967 (ou 1968), mais pas en pratique. Il l'est devenu suite à l'intervention dans la grande grève des mineurs limbourgeois de janvier-février 1970, *« où les communistes intellectuels ont appris à diriger les actions de grève de la classe ouvrière, à se lier aux ouvriers et à connaître et acquérir les qualités prolétariennes. Ce passage signifie un pas décisif dans la construction du parti. Ce passage fut effectué sur une ligne politique économiste.*[17] *»* D'où venait la base théorique ML de 1968 à début 1970 ? Des « études secrètes », coupées de la pratique ? Et en 1970, comment une pratique qualifiée d'économiste pouvait-elle être ML ? (Économiste : cadre limité aux revendications immédiates, salariales, etc.).
La coupure entre théorie et pratique ne déclenche jamais de sonnette d'alarme chez AMADA ; au sein de l'UC, lorsque Michel l'agitait vigoureusement en novembre 1975 dans son appel à lancer un mouvement de critique (« Que faisons-nous ? »), Pierre a tenté de faire passer cette coupure pour « normale ».

Le ralliement personnel de Ludo Martens au ML souffre de la même incohérence.
Sans surprise, on apprend qu'il est issu de la moyenne bourgeoisie, premier de classe, étudiant louvaniste affichant ses sympathies pour le mouvement provo (cheveux longs et costume blanc), puis leader du mouvement « Leuven Vlaams » des années 1966-67. Au sein de l'organisation étudiante reliée aux forces flamingantes de droite, il crée son propre noyau dissident, le SVB, en prise avec les sensibilités tiers-mondistes et les exigences de « justice sociale », d'« université démocratique ».

---

[16] « Statuts d'AMADA », point 33.
[17] « Marxistes léninistes, unissez-vous… », p 55, mars 76.

Dans ses démêlés avec les autorités académiques, la jeune star, sous des allures radicales, prend soin de ménager la chèvre et le chou, conciliant avec les autorités ecclésiastiques et avec la cogestion, dans l'espoir de rester inscrit à la KUL dont les autorités veulent l'écarter. (Lettre de L. Martens au Conseil académique, novembre 1968). Cette lettre témoigne d'un talent casuistique certain, bien éloigné de la révolte et du rejet de l'institution universitaire propres au mouvement de Mai 68.
À la même époque, un texte de Ludo Martens vante les qualités des « purs et durs » du SVB :
« *Celui qui veut lutter aux côtés des ouvriers a pris une option pour des dizaines d'années. Nous savons que nous prenons nos distances de tous les succès et prestiges de la société bourgeoise. (…) Celui qui a réfléchi sérieusement ne doit pas rabâcher des mots sur l'ardeur et l'action. Il doit choisir. Il y a deux voies. Il peut essayer de rejoindre le chemin des ouvriers et du peuple. Mais il peut aussi filer vers le brillant et radieux siège parlementaire qui se dresse au-dessus du troupeau.*[18] » Le parcours logique d'un intellectuel engagé commence par la révolte contre le monde universitaire, hiérarchisé, fermé aux réalités sociales, destiné à produire les cadres qui perpétueront le système en place. L'aspiration à changer réellement ce système conduit à rejoindre la classe déjà en lutte contre lui. À ce moment, il n'est plus question de rester dans les murs de la « tour d'ivoire », on y étouffe et le contact avec les ouvriers en lutte apporte une libération.
Il n'y a vraiment pas lieu de s'enorgueillir d'abandonner les « privilèges » ; le véritable supplice serait d'endurer leur carcan.
Jamais dans ce parcours normal, on ne peut être **à la fois** ébloui par le fameux *radieux siège parlementaire* et aspirer à rejoindre la lutte ouvrière. Ce choix ne se pose jamais.
Sauf dans le cas des ralliements artificiels, propres à bien des intellectuels arrivistes qui font le choix de « filer vers le brillant et radieux siège » de leader révolutionnaire.

On retrouvera plus tard constamment dans l'idéologie d'AMADA cette conception de la mortification volontaire de ceux qui *se forcent* à servir le camp ouvrier. L'obsession du perfectionnement de soi, l'examen de conscience personnel et les confessions autocritiques à tout bout de champ s'appuient sur la mauvaise conscience de bien des militants petits-bourgeois, dont le ralliement n'est que formel.
« *Se changer soi-même », « refondre sa conception du monde est la tâche centrale de tout communiste » etc., etc.*
L'introspection idéologique coupée de la pratique et de la réflexion n'a aucune chance de transformer un petit bourgeois *sans idéal* (comme dit Claudio) en un militant utile.

Le personnage campé par Ludo Martens ressemblait assez fort à celui d'Éric, tel qu'Anne le décrit :
« *Tu es froid et distant envers les camarades, tu ne te penches pas sur leurs problèmes. J'ai toujours l'impression que ce que je vais dire t'ennuie et surtout que tu vas le trouver bête et dénué de sens. (…) Il faut toujours que ce soit ton interlocuteur qui engage la conversation, tu as toujours l'air perdu dans de telles pensées qu'on n'ose pas les interrompre. Une fois la conversation engagée, tu réponds par une ou deux phrases et tu laisses tomber. (…)*
Une attitude comme la tienne encourage le suivisme et la peur d'exprimer ses idées. » (décembre 1974)
Je retrouvais là trait pour trait les attitudes de Ludo Martens, lorsque je logeais chez lui et sa femme, Sophie, la cadre de Bruxelles. Il gardait la tête baissée, sans me regarder ni m'adresser un mot ; lorsque Sophie abordait un sujet autre que le sel et le poivre, il ne sortait de son mutisme que pour émettre une seule phrase, sibylline et censée cacher des profondeurs abyssales. Sophie se moquait gentiment de sa « timidité » et le reprenait parfois comme un enfant capricieux et mal élevé. Il l'ignorait. Lorsque le bataillon ouvrier le coinça pour qu'il s'explique sur le refus d'unité, il adopta la même tactique dédaigneuse : lisez mon texte, tout est dedans.

Le bilan de Ludo montrait bien des similitudes avec celui d'Éric. Ces deux « grosses têtes », confinées dans l'étude des classiques mais incapables de pensée créatrice, s'étaient partagé le travail pour introduire dans le mouvement ML l'un le mépris de la pratique, l'autre le mépris de la théorie.

La brochure d'AMADA « ML, unissez-vous… » de mars 1976 comportait 7 pages de justifications sur leur attitude envers l'unité des ML de 1968 à 1976.
Les 7 pages de justifications de tout poil en faveur de l'esprit de cercle ont leur place au Guinness book du sectarisme. Un recueil exhaustif, depuis le « On n'a pas les forces pour analyser la nature réelle des autres

[18] L. Martens, *Un peu de révolution, un peu de réforme*, 1968.

groupes, notre propre renforcement est prioritaire », ou le « Attendons voir comment ces groupes évoluent » jusqu'au « Acceptez intégralement notre orientation et nous faisons l'unité demain » et le « Unissons-nous avec la base révolutionnaire de l'UC et traquons sa direction bourgeoise ». Ce dernier plan d'unification attractif datait du 15 février 1976, dans une résolution du CC d'AMADA, qui annonçait une consultation interne sur son projet de convoquer en mai-juin un congrès d'unification avec l'UC – qui n'était au courant de rien. Le débat du 29 février permit bien sûr à la direction d'AMADA d'annuler son « scoop », destiné à désamorcer les critiques internes. Mais les « scoops » étaient de notre côté, avec la découverte des comploteurs et leur expulsion. L'attitude d'AMADA lors du tribunal de Pierre confirma dans nos rangs la volonté de rupture avec eux.

Éric et son petit groupe relayait l'appel d'unité émis par AMADA, qu'il qualifiait en même temps de bourgeois et jetait l'anathème sur les « défaitistes » qui étaient déjà passé avec armes et bagages dans les rangs d'AMADA. Pas très logique ni enthousiasmant comme perspective. Il reconnaissait que le centre de Liège soutenait notre « clique », que ceux de Bruxelles et Charleroi se partageaient moitié avec lui, moitié avec AMADA.

Le premier mai, un second tribunal public jugea Éric et Ludo et fonda le PC(ML)B ; cette fois, nous étions entre nous, aucun opposant ne se manifesta.
J'ai commencé le réquisitoire contre Éric par son rôle au Mali; au bout de quelques minutes, le vieil Albert qui présidait le jury, a eu un geste de refus : « *C'est bon ainsi ! Un colonialiste n'a rien à faire dans nos rangs !* ». Son opinion a fait l'unanimité et j'ai rangé mes notes.
Le dossier à charge d'Éric et celui à charge de Ludo n'ont jamais reçu de réponse ni même de démenti. La menace de constituer un dossier contre Michel a fait long feu.

Un nouveau visage

Après la grande lessive, tout est devenu plus simple, plus logique, plus réel.
La prolétarisation dont on parle depuis trois ans est enfin réalisée ; les trois quarts des petits bourgeois nous ont quittés, les ouvriers sont majoritaires, y compris à la direction et prennent le relais des postes abandonnés; Jean-Marie est au CC, Hubert dirige à Charleroi, Claudy garde un œil sur Bruxelles, que l'on délaisse bientôt. Liège est notre base principale, avec Cockerill, la FN et le quartier d'Ougrée. Nous avons un pied aux docks d'Anvers grâce au ralliement du RKP (Revolutionair Kommunistisch Partij), petit groupe de militants qui ont quitté AMADA fin 75, par désaccord avec le changement de programme.
Nous concentrons nos forces sur quelques secteurs de grandes entreprises ayant une tradition et nous nous retirons partout ailleurs. Nous lions notre sort à celui de quelques centaines d'ouvriers critiques.
En dépassant le stade des cercles, nous prenons en compte les besoins de la masse et pas seulement ceux du courant dont nous sommes historiquement issu (les gauchistes) et dont nous nous démarquons.
Notre pratique se concentre sur le terrain syndical, le seul où subsiste une activité spontanée des gens ; nous laissons de côté les autres domaines, où seule la petite bourgeoisie est active (droits démocratiques, luttes internationales, culture). L'Organisation Syndicale Révolutionnaire (OSR), minoritaire, est abandonnée.
Le travail d'entraide va compléter le travail syndical dans un autre domaine de la vie ouvrière, les conditions de vie du quartier, des ménages ouvriers, domaine autrefois fortement investi par les activités collectives (coopératives, groupements sportifs et culturels animés par les organisations ouvrières…) et déserté aujourd'hui, mais où subsiste des expériences de forme spontanée.
Le mode de vie est une des facettes de l'intégration à la démocratie bourgeoise. Les ouvriers le considèrent comme un domaine à part, la famille se replie sur elle-même pour *profiter* de la consommation et des loisirs durement acquis, pour se rattraper des déboires de la vie au travail et des échecs politiques. En réalité, elle y est confrontée à des nuisances et à un abrutissement complémentaires de ceux rencontrés au travail, mais qu'elle subit dans un isolement plus grand et sous un camouflage plus subtil.

Notre presse s'adapte ; en fait, les ouvriers lisent très peu et jusqu'ici, achetaient par sympathie notre prose indigeste. La production est fortement réduite (journal moins fréquent, articles plus courts, rédigés en partie par les ouvriers). Chaque mois, je corrige les épreuves du mensuel imprimé (en typo !) à prix modique dans un

minuscule atelier de Verviers, format A4 et sans photo, juste l'entête rouge et noire de rigueur. Quelques jours plus tard, je fourre les 400 exemplaires dans un sac à dos et j'entreprends la remontée vers la gare.
Car l'infrastructure s'est aussi adaptée à nos besoins : les librairies, le centre de documentation, l'imprimerie, les permanences, dont les petits bourgeois faisaient grand usage, mais que les ouvriers boudaient, ne sont pas reconstitués après leur vol, souvent en coup de force, par les opposants. Grand bien leur fasse. Cet équipement d'armée régulière – et tous les « experts » qu'elle charrie – n'est qu'une charge pour notre unité de francs-tireurs, engagée hors des sentiers battus. Nous conservons seulement un local, rue de Noidans, derrière les Ateliers centraux de Cockerill.

La présence des ouvriers encourage un fonctionnement allégé ; peu de réunions formelles, beaucoup de souplesse et d'autonomie pour chacun, l'unanimité plutôt que le vote majoritaire, les rapports d'activités oraux plutôt que les pesants rapports sur papier. Nous voyons Jean-Marie presque chaque jour, après l'usine, pour des échanges sur sa pratique mais aussi pour des loisirs, des courses, les activités communes de nos filles ; je visite souvent Carmela, dans sa lointaine banlieue d'Oupeye et le groupe de Liège se retrouve au local pour des soirées politico-festives. Denise et Hubert nous rejoignent parfois à Awenne pour les congés.
Le « sponsor » et les autres pourvoyeurs des finances n'apportent plus leur sous, Éric est parti avec la caisse ; on s'en tire sans eux. Nous avons vendu la voiture de Michel, notre revenu équivaut aux deux-tiers d'une allocation du chômage, notre logement échappe de peu à la qualification de taudis, les copains assurent les frais du « parti » et les parents bouchent les trous. Simplicité, donc, à tous les niveaux.

4. Tableau chronologique des principaux faits

Début janvier 1976	Révolte des Jeunes communistes de Liège contre leur responsable national, François.
12 janvier	Publication de l'appel du 1e plénum au *Mouvement de critique révolutionnaire*.
7 février	L'UJC (Union des Jeunes communistes) se rend chez Ludo, président d'AMADA, pour exiger un débat sur l'unité.
12 février	Assemblée de l'UJC à Bruxelles avec Ludo, débat sur l'unité.
mi-février	Deux assemblées à Liège.
14 février	Assemblée à Charleroi.
15 février	Assemblée nationale UJC à Liège ; AMADA y donne sa réponse (proposition d'un débat le 29 février à Louvain).
26 février	Intervention du bataillon ouvrier national au meeting d'AMADA sur Kris à Anvers.
27 février	Assemblée nationale du bataillon qui se rend ensuite chez Ludo pour demander des comptes sur le boycott du 29 par AMADA.
29 février	Débat national à Louvain sur l'unité ; absence d'AMADA.
7 mars	Journée des femmes, création des bataillons féminins.
8 mars	Assemblée régionale de Liège, poursuite de la journée des femmes, premières accusations sur l'arrivisme de Pierre.
9 mars	Pierre vient avouer ses intrigues au Comité central, essayant d'impliquer Michel.
10 mars	Le Comité central envisage l'existence d'un complot et convoque pour le soir une assemblée générale à Bruxelles. Pierre est introuvable.
10-12 mars	Séance permanente du Comité central.
12 mars	Deuxième interrogatoire de Pierre.
15 mars	Série d'interrogatoires de suspects. 12 militants sont mis en observation et leurs documents saisis.
30 mars	2e plénum du Comité central. Éric est démasqué, mis en observation ; saisie de ses documents.

1 avril	Assemblée nationale à Bruxelles sur Éric Affrontement des deux tendances, scission.
3 avril	Tribunal populaire contre Pierre à Liège.
1 mai	Tribunal populaire contre Éric et Ludo, à Liège.

5. La Révolution idéologique vue aujourd'hui

Un remède de cheval contre la dégénérescence

En période pacifique, il est facile de faire semblant de s'engager dans la contestation, les risques sont minimes. Dès lors, comment savoir quelle est la profondeur des convictions, quelle est la pratique effective, quels sont les touristes, les arrivistes et les infiltrés ?
Quand une organisation est en crise, que sa pratique ne correspond pas à ses objectifs, que des blocages et des désistements de personnes de confiance se répètent, une sonnette d'alarme retentit.
L'appel à la critique publique, sans restriction, peut être une arme dangereuse si les objectifs, le *bien* et le *mal* ne sont pas clairement définis. S'ils le sont, beaucoup de failles seront mises en lumière, les attitudes des responsables seront soumises au contrôle, les qualités réelles de chacun seront révélées. C'est en quelque sorte ce qui se passe pendant une guerre, où tout le monde est placé devant ses responsabilités et amené à se déterminer.
À l'intérieur de l'UC(ML)B, le mouvement de critique a été appuyé au début par la majorité des intellectuels et des ouvriers. Mais certains intellectuels ont rapidement pris les devants et mené la critique de manière excessive et superficielle, dans une caricature très destructrice, capable d'entraîner l'implosion du groupe.
Dès que des objectifs clairs et constructifs ont été dégagés, les ouvriers ont mis leur poids dans la bataille de façon décisive. La lutte pour l'unité des ML puis contre la dégénérescence de l'UC a ainsi pu aboutir en quelques mois.
xxx Les intellectuels : étudiants en étude ou ayant abandonné récemment ; quelques professeurs ou assistants.
xxx Deux types d'ouvriers ont participé au mouvement : des ouvriers cultivés, s'étant *frotté* à divers milieux et/ou ayant une longue expérience syndicale, et des jeunes ouvriers inexpérimentés et revendicatifs (gauchistes).

Intellectuels et ouvriers

Nous avons pu jauger sur le terrain le comportement différent des deux milieux sociaux.

L'esprit de cercle correspond aux défauts des intellectuels.
Le trajet de vie de l'intellectuel passe par beaucoup de combats individuels, tout au long de ses études comme plus tard, dans sa profession, réussir, être le meilleur, le plus original, le plus performant
L'expérience des ouvriers leur a inculqué la nécessité de s'unir pour mener à bien n'importe quelle lutte ; pour y arriver, de mettre toutes les opinions sur le tapis, sans ménagements, mais sans « chipoter », « tchiqueter » (pinailler, en wallon) puis de savoir « faire la part des choses », tolérer ou écarter certaines divergences ; une fois la décision prise, on s'y tient et on y va. Ce n'est écrit nulle part, mais si on fait autrement, on est perdant.
De manière plus diffuse, la vie collective au travail et dans le quartier apprennent un équilibre entre l'individu et le groupe ; « Il faut de tout pour faire un monde », comme le montre l'éventail des personnalités côtoyées – chaque voisinage, chaque atelier possèdent leurs originaux, depuis le simplet, l'avare, le mal léché, l'artiste, le prodigue, le combinard, le génie des réparations, la voyante… – mais toutes ces facettes font partie d'un monde auquel on appartient fortement chacun.

Un autre handicap des intellectuels est leur surestimation des idées.
La formation universitaire apprend à développer d'innombrables considérations, à les examiner à la loupe, à les insérer dans un système qui doit prendre place dans les systèmes existants, en référence mais surtout en rivalité avec eux, dotés chacun de leur propre langage – de quoi construire une monstrueuse tour de Babel. Cet univers de pure abstraction tend à reléguer la réalité à l'arrière-plan, favorise la coupure entre les intentions et les actes. D'autant mieux que dans la vie sociale, le travail intellectuel prime sur les tâches manuelles.
Confrontés à la dégénérescence, au divorce entre les intentions et les actes, la plupart des intellectuels n'entendent pas de sonnette d'alarme ou pire, couvrent ou reproduisent ce divorce.

Les ouvriers occupent, en gros, une autre position.

La pratique est leur terrain de vie, leur critère spontané.
Un ouvrier peut énoncer des préjugés racistes et se comporter correctement avec son voisin ou son collègue étranger. On risque plus souvent l'inverse avec un intellectuel petit-bourgeois, dont les déclarations de gauche seront en porte-à-faux avec son comportement.
Plus profondément, la surestimation des idées et le mépris de la pratique cautionnent la sujétion des manuels dont ceux-ci sont victimes. La sonnette d'alarme se déclenche devant la similitude entre la place d'exécutant au travail et dans l'organisation censée lutter contre cette aliénation.
L'expérience de la dégénérescence des organisations ouvrières, du POB au PS, des syndicats aux coopératives, du PCB au PC de Grippa, ponctué par l'assassinat de Lahaut, s'est diffusée dans le milieu ouvrier, comme celle de l'échec soviétique. La notion de « traître », d'embourgeoisé, de lutte qui finit mal, a une place bien réelle dans la conception du monde en milieu ouvrier.
L'intervention des ouvriers à nos côtés lors du procès de Pierre, de celui d'Éric, puis lors de la constitution du Parti nous a poussés à conclure que l'extension de la RI à l'ensemble du mouvement ouvrier était envisageable et déboucherait sur les préparatifs d'un changement de société.
Conclusion trop rapide, comme nous l'apprendrons en poursuivant la route.

Le complot

La découverte des comploteurs a été vécue sur le moment comme l'aspect principal de la RI.
Celui qui a déclenché le processus de rupture, dans nos rangs comme parmi les cercles ML. Celui qui a emporté nos dernières illusions sur la démocratie bourgeoise.
Sans l'intervention des ouvriers, la découverte aurait pourtant abouti à l'impuissance, à la déception. Ici réside vraisemblablement l'aspect principal.
N'empêche qu'il est utile, aujourd'hui encore, d'affirmer l'existence du complot.
Une démonstration idéale devrait comporter deux aspects : à un pôle, le rôle des infiltrés dans l'UC (ligne politique, tactique, idéologie) ; à l'autre pôle, le rôle du « cerveau », du centre dirigeant extérieur (projet politique, moyens…). Nous ne possédons bien sûr aucune preuve concernant ce deuxième pôle. Les détracteurs se sont bornés à relever le fait et à rabâcher « On ne sait même pas *qui* est à la tête du complot ! ». Le contraire serait invraisemblable. Pour vérifier nos hypothèses, il faudrait exercer un certain contrôle sur la Sûreté de l'État, les grands partis, l'Église, la Franc-maçonnerie, les groupes d'extrême droite… ce qui suppose un rapport de forces révolutionnaire.

Les éléments de puzzle découverts lors du mouvement de 1976 à l'UC ne sont pas isolés.
J'ai déjà souligné la concordance entre les interventions d'Éric et de Ludo Martens pour introduire, puis modifier le programme ML dans leur cercle respectif, en 1971 et en 1975-76. D'autres cercles en Europe ont suivi le même schéma, aux mêmes moments.
La place importante que le PTB (ex-AMADA) occupe sur la scène internationale interpelle. Comment un petit parti, sans apport théorique digne de ce nom, sans expérience marquante dans un petit pays fort passif socialement, peut-il aller de visite officielle en Chine, en Corée du Nord, accueillir des rencontres internationales de notables, et déléguer son président, Ludo Martens himself comme « conseiller » auprès du président de la RD Congo pendant plusieurs années ? Un conseiller étranger aux conditions complexes de cet immense pays à l'histoire foisonnante… Ce serait pour aider Laurent-Désiré Kabila à construire un parti révolutionnaire, dit-on. Effectivement, là, il y a une expertise.
En remontant un peu plus haut le film de la construction du parti révolutionnaire en Belgique, on tombe sur le phénomène du PCB (Grippa). Pas banal non plus. En 1963, le PCB (Grippa) est le premier parti maoïste en Europe à se séparer du PC prosoviétique, ce qui lui vaut un grand prestige international, assorti de liens privilégiés avec la Chine. Mêmes questions que pour le PTB : pourquoi un petit parti etc. ? Car, à part la référence à la Chine et au ML, le PCB (Grippa) adopte le même programme que le PCB et ne prend aucune initiative nouvelle sur le terrain. Autre curiosité : six ans après sa fondation, le parti de J. Grippa implose et disparaît, laissant de nombreux militants désemparés tandis que deux dissidences rivales poursuivent la caricature de la caricature. Clarté et l'Exploité gardent toujours le même programme, le rejetant parfois pour revenir à l'alliance avec la bourgeoisie nationale face à la menace d'invasion américaine ; ils héritent des contacts exclusifs avec le Parti communiste chinois et avec les partis qui le soutiennent dans le monde. Ceux-ci

vont ignorer les nouveaux cercles ML nés dans la foulée de Mai 68. Jusqu'à ce que le PTB prenne la succession, une fois les caricatures moribondes ou éteintes. Pas anodin qu'en 1968 l'ancêtre du PTB, le SVB, au moment où il radicalise le mouvement étudiant flamand en plein essor, reprenne le programme du PCB (Grippa) sans jamais y faire référence, précisément l'alliance avec la bourgeoisie nationale face à l'impérialisme américain. Pas anodin non plus que le SVB de Louvain propose en avril 1970 « une analyse de l'apparition et de la disparition des grippistes en Belgique », analyse qu'AMADA ne fera jamais.
La Chine a certainement participé au scénario de ce film qui répond également aux attentes des hommes du pouvoir en Belgique ; et ceux-ci ont certainement apporté leur touche, dans la réalisation et le casting.

Plus loin dans l'histoire belge, à des périodes d'agitation intense, il y a l'assassinat de Lumumba et celui de Julien Lahaut. Il ne s'agit pas de l'initiative d'obscurs malfrats.
L'élimination de « gêneurs » de cette envergure implique la collaboration au plus haut niveau entre certains décideurs dans le camp des « gênés » comme dans celui des « gêneurs ».
Au sein du POB d'avant-guerre, on peut s'interroger sur les figures de M. Spaak et de M. De Man, d'abord duo de choc à la gauche du parti, puis courroies de transmission du projet fasciste espagnol et allemand, précédant la capitulation devant la victoire nazie pour Spaak et l'entrée au service de l'occupant pour M. De Man.

En tout cas, l'existence de la pratique du complot dans les démocraties bourgeoises est avérée. La bourgeoisie elle-même fournit quelques pièces du puzzle, souvent à l'occasion de conflits internes.
Le Ministre belge de la Justice, Jean Gol, a parlé de l'infiltration du mouvement pacifiste (le vol des obus à la base de Florennes) ; une enquête de routine du Parquet en octobre 1983 a mis au jour certaines activités du groupe nazi WNP (Westland new Post), comme l'infiltration d'Infor jeune et de manifestations Écolo (l'action violente à la centrale nucléaire de Chooz), l'organisation de l'attentat contre M. Haig à Mons, le tout en collaboration avec la Sûreté ; au domicile d'un responsable du WNP, on trouve des armes, des projets d'attentats, des documents secret de l'OTAN, volés avec la complicité de militaires membres du WNP.
La petite Belgique semble la plaque tournante de nombreuses mafias, celle de la drogue, celle des armes, celle des réseaux pédophiles. Le mouvement blanc a levé le voile sur certaines complicités d'organes du pouvoir avec ces réseaux, mais la commission d'enquête publique n'a pu terminer son travail et le couple Dutroux-Martin n'a jamais lâché la moindre information, sans doute en échange d'une promesse de libération avant la fin de leur peine. La presse, servile comme d'habitude, a repoussé l'existence des réseaux dans le domaine de l'imaginaire, de l'irrationnel, de la croyance religieuse. « Croire aux réseaux », exactement comme nous sommes accusés de « croire au complot ». Pour ce qui est des contes de fées (ou de sorcières), « croire au pervers isolé », comme au « comploteur isolé » me semble bien plus corsé.

Au plan international, la découverte de la loge P2 en Italie donne une idée des ramifications que peuvent établir en coulisses différentes forces politiques et sociales, allant du monde de la haute finance, de la magistrature, de l'armée, du Vatican à celui de la Franc-maçonnerie, de la presse…

Oui, les souterrains grouillent sous les bâtisses de nos démocraties.
Une partie des activités souterraines nous a concernés, comme elles ont concerné les autres « gêneurs » à d'autres époques. Parfois, au vu de la stabilité de ces bâtisses, de moins en moins confrontées à des assauts de révolte, je me dis « Tout ça pour ça ? ». Si nous avons cru à la relative proximité d'événements révolutionnaires, on y a cru en face aussi, semble-t-il.
Même aujourd'hui, les souterrains veillent.
Au cas où. Parce que deux précautions valent mieux qu'une.
La précaution fondamentale restant l'intégration des ouvriers au moyen de la formule « auto, boulot, dodo, conso ».
C'est elle que nous avons décortiquée sous toutes ses coutures et soumise au débat ouvrier dans les dix ans qui ont suivi le combat contre les gens des souterrains.

Les suites du mouvement de critique

Une fois débarrassés de la frange petite-bourgeoise et ouvrière opposée aux objectifs de l'UC, nous avons pu nous consacrer à l'analyse de l'aliénation au travail dans sa forme moderne, au travers d'enquêtes, d'interventions sur le terrain, de recherches théoriques et historiques.

La consommation de masse, avec la malbouffe, le tout-à-la-voiture, les loisirs abrutissants, complétait cette aliénation en répondant aux besoins de défoulement qu'elle engendrait, et parachevait les atteintes à la santé physique et mentale provoquées par le travail. À cet enchaînement implacable, nous tentions d'opposer une alternative d'envergure et des initiatives pratiques, immédiates, pour changer la vie au travail et en dehors, sans couper le mode de vie de l'activité syndicale ou politique. Notre démarche peut se découvrir sur notre site[19], par exemple, « "L'âge d'or" de la condition ouvrière en Belgique (1960-1980)[20] », « Les limites du marxisme », « Tactique ancienne et tactique nouvelle (effet des réformes sur la condition ouvrière) », « La dynamique ouvrière en Belgique de 1930 à 1940 », etc., etc.

Ces recherches nous ont conduits à la conclusion qu'il fallait reconstruire le mouvement ouvrier sur une autre base, qu'un parti ne se prêtait pas actuellement à cette tâche et qu'il est nécessaire de mener des expériences locales pour avancer[21].

Nos options ont fait l'objet d'un débat passionnant avec des sidérurgistes liégeois et des dockers anversois durant les années 1984-87, débat répercuté dans notre mensuel « La Vérité » et commenté sur les lieux de travail. La conclusion unanime, au travers de sensibilités variées, en fut ceci : votre analyse de la condition ouvrière actuelle est dure mais réaliste ; votre alternative est utopique, bien que terriblement séduisante. Personne n'était preneur de nos propositions pour changer la vie quotidienne. S'attaquer à l'engrenage de l'aliénation moderne était une tâche herculéenne, que décrivait ainsi un sidérurgiste: « *Il faudrait alors changer tout, faire des produits bons pour les gens, qui facilitent la vie. C'est une affaire immense, comme si tu demandais de remonter à Adam et Eve, pourquoi ils ont mordu la pomme et de fil en aiguille, comment ils se sont fait attraper et comment tout s'est mis en marche !*[22] » En attendant, selon la constatation lucide et amère d'un autre : « *La réaction des gens face à la crise n'est pas de chercher des solutions idéologiques et politiques, mais de s'enfoncer encore plus dans la société de consommation, dans l'égoïsme : la bagnole, la vidéo, les achats... C'est paradoxal, car il y a effectivement une remise en cause de la société. C'est la fuite en avant; on critique et on continue plus encore dans le même sens.* [23] »

À son échelle microscopique, la révolution idéologique nous avait prouvé que dans une situation de vie ou de mort, les ouvriers quittaient leur rôle d'exécutants pour sauver la barque ; la Commune de Paris repoussant l'invasion, les Soviets russes redressant un immense pays dévasté par la guerre et l'incurie féodale, le mouvement stakhanoviste bouleversant la sclérose et la hiérarchie du travail, la participation décisive des ouvriers européens à la résistance contre Franco, Mussolini et Hitler… les exemples ne manquent pas. Mais une fois le « sauvetage » assuré, les troupes épuisées réintègrent leur place d'exécutant. S'en prendre à ce statut lui-même est une autre paire de manche, d'autant plus qu'il s'est progressivement complété par l'aliénation de la consommation.

Notre visage a ainsi acquis ses traits particuliers ; après avoir constaté les failles des théories révolutionnaires et cesser de nous considérer comme des ML, voilà que les ouvriers les plus conscients nous qualifiaient d'utopistes, ce que nous finirions par admettre et revendiquons à présent – forts de la conviction que les qualités et l'expérience des ouvriers seront une composante décisive d'un changement de société bien plus complexe que nous ne l'envisagions au départ, alliant respect de l'homme et de la planète à la fois dans la façon de produire, dans le type d'objets produits et dans leur usage. Il ne s'agit plus de s'emparer des richesses et des moyens de production, conçus en fait pour incarner l'aliénation et porteurs de destruction planétaire.

Un changement inévitable, au vu de la somme de catastrophes déjà à l'actif du système dominant actuel, mais dont la mise en route, malgré une infinité d'initiatives limitées menées par le monde, reste obscure à nos yeux.

---

[19] www.lmn-alter.domainepublic.net

[20] Un article résumant cette publication a été publiée par l'IHOES.

[21] La publication de M. Nejszaten, « Le Parti du Travail de Belgique sans façade » est plus explicite sur ce sujet.

[22] La Vérité 1/84, p 5.

[23] Vérité, 10/86, p.4.

Un sidérurgiste de Charleroi met le doigt sur l'absence de programme de transition vers le socialisme. Il manque quelque chose.
« *En lisant vos articles sur la sidérurgie, la société actuelle, etc., on se dit que vous avez raison, mais quand on retombe devant la réalité, il manque quelque chose, il y a quelque chose d'insurmontable pour aller dans le sens que vous préconisez.* » (M.)[24]

Albert le novateur s'intéressait bien avant nous à ce problème et se démarquait déjà de la théorie marxiste en 1971:
« Tout en détruisant, il faut amener à pied d'œuvre les matériaux qui serviront à reconstruire la nouvelle société, sans quoi, il est inutile de demander à un pauvre de se débarrasser de son vieux manteau s'il n'a pas, ou ne voit pas par quoi il peut le remplacer. Il en va de même des sociétés, une nouvelle n'est possible que quand la vieille ne l'est plus. »[25]
Ou encore :
« Avant que ne meure la vieille société, la nouvelle est déjà en train de se former à l'intérieur de celle-ci. »[26]

Nous avons imaginé un temps que les ouvriers du groupe pourraient ouvrir des pistes pour concevoir le « nouveau manteau », pour combler le « manque », « l'insurmontable ».
Eh ! non. Les conclusions de nos recherches – et l'évaluation qu'en avaient fait les sidérurgistes et les dockers proches – ont entraîné progressivement la désintégration du groupe issu de la Révolution idéologique, puisque plusieurs des orientations qui l'avaient fondé étaient remises en question (le rôle du prolétariat, la fidélité au marxisme-léninisme, le rôle des leaders, etc.) et que ses propositions pratiques n'accrochaient pas. Les quelques ouvriers qui avaient suivi jusque-là une évolution s'éloignant de plus en plus des sentiers battus ont préféré retourner à des pratiques finalement plus rassurantes, plus proches de ce qu'ils avaient connu auparavant (ex. animation parmi les jeunes marginaux ; enseignement du français à des immigrés ; animation dans un milieu libertaire…).
Les quelques petits-bourgeois qui nous avaient accompagnés après 1976 se dispersèrent au bout de cinq ou six ans, sans faire de vagues, mais étrangers au débat sur l'alternative ; ils n'appartenaient pas au milieu universitaire. Par contre, cela se passa mal avec le dernier à nous quitter, vers 1988 ; historien et ex-dirigeant de la JRC (Jeunesse rurale catholique), il s'était implanté dans une usine de Verviers, avait apporté un soutien passif durant le mouvement de critique. Dépositaire des archives du groupe, il refusa de les rendre lors de son départ. Il n'en a d'ailleurs jamais rien fait lui-même.

Seuls les deux instigateurs de la Révolution idéologique poursuivent aujourd'hui la démarche.

Il n'est pas possible actuellement d'estimer avec précision la valeur de l'expérience de la RI et de ce qui s'en est suivi. Elle paraît utile pour mener une lutte approfondie contre le capitalisme. Ceci dit, *Tous les chemins mènent à Rome*, le mouvement vers une autre société peut très bien méconnaître cette expérience, il n'évitera cependant pas de buter sur les mêmes questions qui ont été à l'origine du mouvement de critique et il apportera des réponses qui… convergeront vers celles déjà existantes !
Qui conduira ce mouvement ? Comment se déroulera-t-il ? Nous n'en sommes qu'aux hypothèses, mais tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous avons appris nous conforte dans la conviction que
- des couches d'ouvriers ou des couches proches seront en pointe ; mais pas le prolétariat en tant que classe ;
- des intellectuels (dont les lanceurs d'alerte), des ouvriers, d'autres couches de la population élaboreront ensemble une alternative ;
- c'est à l'intérieur du capitalisme que des réalisations et des comportements alternatifs prendront cours ;
- il y aura des affrontements avec les monopoles (multinationales) et les privilégiés qui dépendent d'eux (y compris à la direction des organisations ouvrières, paysannes, humanitaires, écologistes) ; sur le plan idéologique, l'expérience du mouvement de critique sera utile.

---

[24] « Vérité » 10/86, p.4.
[25] M. Nejszaten, « Albert Dehosay, ouvrier, paysan et philosophe du quotidien, lettre à Clarté, p 77, éd. Renouveau ouvrier, 1988.
[26] M. Nejszaten, « Albert Dehosay, ouvrier, paysan et philosophe du quotidien, lettre à Deltour, 07/74, p 70, éd. Renouveau ouvrier, 1988.

Le mystère de la révolution idéologique

Arrivée à la fin de l'histoire, du haut de mes 73 ans, j'en suis toujours à constater que la RI recèle un potentiel qui nous échappe en partie, et sera peut-être utilisé par les futurs artisans du changement.
Le mystère de l'ESNI contribue à sa force d'attraction.
Si je devais incarner ce mystère, je choisirais le dimanche 3 avril 1976, dans l'amphithéâtre de l'ULG, place du XX août, au moment précis où 5 jurés sur les 8 se lèvent de leur siège et montent sur l'estrade, face à une salle déchaînée. J'ai déjà énuméré toute sorte de raisons expliquant pourquoi ils le font ; avec le temps, m'apparaissent de plus en plus nombreuses, écrasantes, les raisons pour ne pas le faire. Pour rester assis ou prendre la porte.
Ils connaissent à peine Michel, et moi, pas du tout. Ils ne se connaissent pas entre eux, ou à peine, sauf le couple, bien sûr. Ils ne connaissent quasi personne dans le public. Ils ont mis les pieds ce matin pour la première fois dans cet édifice dédié au savoir, où depuis deux heures, ils attendent que le chahut cesse pour pouvoir remplir la tâche qu'ils s'étaient engagés à remplir.
Ils ne comprennent pas grand-chose aux accusations déversées par les participants, popote interne et tactique du Mouvement Communiste International.
Et pourtant… ils se lèvent.

Que sont-ils devenus ?

Ceux de l'UC

Le groupe d'Éric – qui continuait à s'appeler l'UC(M)LB – a disparu au bout d'un an ; certains sont alors passés au PTB (ex-AMADA), dont Michel C., un des chefs de file des petits bourgeois du centre de Bruxelles. Michel C. a participé à la direction du PTB quelques années, puis en a été évacué suite à des différends financiers. Il reste membre du Parti et une de ses références principales d'information.

Éric lui-même a disparu du circuit politique comme du circuit universitaire. Il a travaillé à l'ONEM.

Pierre a repris son cursus à l'ULB, à la faculté de physique dont il est devenu une autorité en vue. Il participe à l'université marxiste du PTB.

Léon est parti en Italie en été 1976. Il a repris les cours à la faculté de médecine de Modène, où il a obtenu un diplôme de chirurgien spécialiste en angiologie.

Éric C. (François) est un philosophe, écrivain et poète aux nombreuses publications.

Nadine a été secrétaire générale du PTB de 1995 à 2003 ; le PTB l'a exclue en 2004. Elle enseigne dans le circuit de promotion sociale.

Laurent enseigne le droit de la santé au travail à l'ULB et à l'université de Paris XIII. Il travaille à l'Institut syndical européen, dépendant de la Confédération européenne des syndicats.

Jean est maître enseignant de science politique à l'ULB, président de l'Institut Marcel Liebman, dont l'objectif est l'étude du mouvement socialiste et de la pensée de gauche.

Robert est professeur d'économie à l'ULB, dans le domaine des sciences sociales et des sciences du travail.

Sophie a été directrice de Progrès Film, puis archiviste à la Cinémathèque de Bruxelles.

Le parcours des ouvriers qui ont suivi une dizaine d'années notre démarche a déjà été abordé plus haut. Plus précisément, Jean-Marie est devenu animateur dans un groupe de jeunes marginaux, à Liège ; Hubert s'est

occupé d'achats groupés alimentaires dans le milieu petit-bourgeois de Liège et d'un groupe de chômeurs ; Claudio, d'aide à des immigrés.
Franco a renoué avec ses connaissances techniques pour monter une entreprise à visées écologiques ; il anime aussi une association de recyclage de matériaux informatiques et une autre de soutien aux Indiens d'Amazonie en lutte contre la déforestation. Il relaye à Mons le mouvement pour le climat ; il a créé un prototype de moteur de voiture fonctionnant au diesel et à l'eau.

AMADA

En 1979 le groupe est devenu le PTB (Parti du Travail de Belgique), qui élargit son audience en gommant ses références révolutionnaires. Le programme se résume à une surenchère de celui du PS, la priorité va aux campagnes électorales et aux activités des élus communaux et parlementaires. (Voir Michel Nejszaten, « Le Parti du Travail de Belgique sans façade »)

Lutte Communiste

Le groupe a fusionné avec Clarté. Un de ses dirigeants a fondé l'IHOES (Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale) de Seraing.

Table des matières

Introduction 2
La révolution culturelle en Chine 4
Quelques définitions 4
Dictature du prolétariat 4
Dogmatisme 4
Gauchisme, spontanéisme, radicalisme 5
Marxisme-léninisme 5
Néorévisionnisme 5
Procès populaires 5
Réformisme 6
Révisionnisme 6
Structure de l'UC(ML)B 6
Tableau des groupes marxistes-léninistes belges de 1963 à 1979 7
1. Première révolte contre la société de consommation 8
Mai 68 8
Les grèves sauvages 8
Les jeunes ouvriers marginaux 9
2. Le grand écart (1971 - 1976) 11
3. La révolution idéologique 15
« Que faisons-nous ? » 15
Le règne des *Gardes rouges* 16
Les ouvriers et l'unité des ML 18
Le piège de la journée des femmes 20
Pierre, le cadre de Liège 21
Éric, le secrétaire du comité central 30
Le Tribunal populaire 37
Les petits bourgeois 40
Les ouvriers « de passage » 42
L'ancrage prolétarien 44
Coup de balai dans la surestimation des idées 47
Coup de balai dans les vies privées 49
AMADA et les cercles 51
Un nouveau visage 55
4. Tableau chronologique des principaux faits 57
5. La Révolution idéologique vue aujourd'hui 59
Un remède de cheval contre la dégénérescence 59
Intellectuels et ouvriers 59
Le complot 60
Les suites du mouvement de critique 62
Le mystère de la révolution idéologique 64
Que sont-ils devenus ? 64
Table des matières 66